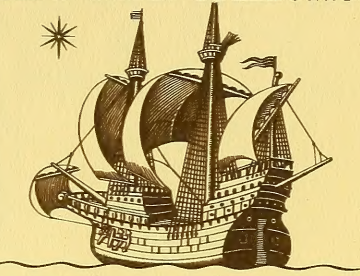


McKEW PARR COLLECTION



MAGELLAN
and the AGE of DISCOVERY



PRESENTED TO
BRANDEIS UNIVERSITY • 1961



[illegible]

VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.



JACQUES CASSARD

VIES
DU CAPITAINE
CASSARD,
ET
DU CAPITAINE
PAULIN,

Connu sous le nom de BARON DE LA GARDE.

PAR M. RICHER.

A PARIS,
Chez BELIN, Libraire.

1789.
Avec approbation et privilége du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/viesdesplusc134rich

AVERTISSEMENT.

JACQUES CASSARD et ANTOINE ESCALIN DES AIMARS, dit le capitaine PAULIN, ont fait assez d'honneur à la marine françoise pour que leurs vies tiennent une place parmi celles des plus célebres marins. La fortune leur fit essuyer à tous deux ses caprices ; mais d'une maniere bien différente. Elle en accabla un de ses revers et combla l'autre de ses faveurs ; Cassard auroit dû arriver, par ses exploits, aux premieres places, et il mourut dans les cachots. Le

214126

baron de la Garde fut élevé aux plus hautes dignités, et mourut au milieu des honneurs.

Nous avons joint ces deux vies ensemble, parce qu'une seule n'auroit pas suffi pour faire un volume.

Nous n'avons pas mis le portrait du baron de la Garde au commencement de sa vie, parce que nous n'avons pu le trouver. Celui de Cassard nous a été communiqué par une personne de marque qui nous a assuré qu'il avoit été pris sur l'original.

Un ouvrage qui paroît en

public est presque toujours critiqué, et l'auteur ne doit se permettre de répondre qu'à ceux qui l'accusent de n'avoir pas annoncé la vérité. Dans ce cas, le silence seroit un aveu, comme nous l'avons dit dans l'avertissement que nous avons mis au commencement de la vie de Barberousse.

On trouve dans le Journal Encyclopédique du mois de mai 1784, une lettre de Monsieur le vicomte de Thoustain-Richebourg, officier supérieur de cavalerie, ancien commissaire des Etats de Bretagne, censeur-royal d'histoire et de

belles-lettres, associé de plusieurs académies nationales et étrangeres. Dans cette lettre, M. le vicomte de Toustain prétend que nous nous sommes trompés en disant que le grand du Quesne n'étoit point noble d'extraction. Il nous a fait en outre l'honneur de nous en écrire une, où il soutient son opinion. Nous avons eu celui d'aller le voir, et nous avons combattu de vive voix ses raisons qui ne nous ont paru fondées que sur des conjectures. Nous les rapporterions ici avec nos réponses; mais les bornes étroites d'un

avertissement ne nous le permettent pas. Nous voulons présenter au public les vies du capitaine Cassard et du baron de la Garde, et non une discussion sur la naissance du grand du Quesne.

Nous nous bornerons à dire que le vainqueur de Ruiter n'étoit point d'une famille noble. Un éloge historique de ce héros, par M. Dagues de Clairfontaine, chez Nyon, 1766, dédié à MM. les Maire et Echevins de la ville de Dieppe, sa patrie, et dans lequel on assure, on prouve même, page 5, *que du Quesne*

nâquit à Dieppe en Normandie, d'une famille roturiere; une lettre de M. Desmarquets, maître des eaux et forêts, citoyen de la ville de Dieppe, insérée dans le mercure d'avril 1764, premier vol. où l'on assure au public que le grand du Quesne n'étoit point d'une famille noble; ce passage de l'éloge de du Guay-Trouin par M. Thomas qui a remporté le prix à l'académie françoise en 1761 : « Jean Bart et du Quesne, » tous deux nés dans l'obscu» rité, ont fondé leur gran» deur sur leurs exploits;

» François, s'écrient ces gé-
» néreux guerriers, François,
» si la roture est une tache,
» plongez-la, comme nous,
» dans le sang des ennemis
» de l'état; elle en sortira
» toute couverte de gloire; »
enfin les recherches que nous en avons faites nous-mêmes, et les preuves qu'on nous a données sont des autorités, plus sûres que des conjectures, même que les dictionnaires de Moréri et de la Noblesse.

Quoique d'une opinion contraire à celle de M. le vicomte de Toustain sur la

famille du grand du Quesne, nous n'en avons pas moins de considération pour sa naissance et son mérite personnel.

VIE

VIE
DE
CASSARD.

JACQUES CASSARD naquit à Nantes en 1672, d'une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune. Son pere étoit capitaine de vaisseau marchand, lorsqu'une mort prématurée l'enleva. Il laissa un fils et quatre filles. L'ainée épousa M. Drouard, négociant à Nantes. Les trois autres resterent filles. Le fils est celui dont nous présentons l'histoire. Il étoit fort jeune lorsqu'il perdit son pere.

A peine fut-il arrivé à l'âge où les forces peuvent soutenir la fatigue, qu'il forma le projet de servir dans la marine; d'aller à Saint-Malo faire son apprentissage au milieu des héros qui peuploient cette ville célebre. Sa mere eut la prudence de le laisser se livrer à son penchant; se priva même d'une partie de son nécessaire pour lui fournir les moyens de faire son voyage. M. Drouard, son beau-frere, lui donna des lettres de recommandation pour plusieurs négocians qu'il connoissoit à Saint-Malo: bientôt le jeune Cassard obtint de l'emploi dans un vaisseau armé en course. Les Anglois et les Hollandois étoient alors réunis contre la France.

Cassard passa plusieurs années dans la marine marchande, dans cette école où les du Quesne, les Jean-Bart, les du Guay-Trouin, etc. apprirent, comme lui, à obéir à commander, à combattre et à vaincre. Ceux qui occupent les emplois subalternes dans un vaisseau, sont confondus parmi la foule : ce n'est que par des actions de valeur réitérées, qu'ils parviennent à dissiper l'obscurité qui les environne. Cassard resta quelque tems simple officier de vaisseau corsaire, et les premieres années de sa vie militaire sont restées dans l'oubli. Comme il n'étoit pas d'une trempe ordinaire, il faisoit des choses extraordinaires. Dans les combats, il montroit un courage qui alloit

quelquefois jusqu'à la témérité : il passoit de la mousqueterie à l'artillerie, et repassoit de l'artillerie la mousqueterie : il étoit toujours en action. Dans un abordage, c'étoit toujours lui qui s'élançoit le premier sur le vaisseau ennemi, et commencoit le carnage. Il avoit si bien appris l'art de la navigation, qu'il étoit devenu un des meilleurs pilotes de son tems. Dans un danger pressant, il prenoit le gouvernail et conduisoit le vaisseau au port. Enfin il excitoit l'étonnement et l'admiration de ceux qui servoient avec lui. Bientôt le nom de Cassard devint célebre dans la marine ; les officiers généraux qui étoient chargés de quelque expédition importante, desiroient de

l'avoir avec eux. Monsieur de Pointis avoit reçu ordre d'aller attaquer Carthagène avec une escadre qui étoit composée de dix vaisseaux de guerre, de quatre frégates, d'une galiote à bombes, d'un brigantin, de deux flûtes, de trois mille hommes de débarquement, et de deux mille hommes de troupes réglées, sans compter les officiers, les ingénieurs et les artificiers. Les dépenses considérables que le roi étoit obligé de faire pour soutenir la guerre contre toutes les puissances qui étoient armées contre lui, avoient épuisé le trésor royal. On forma une compagnie qui fournit les frais de l'armement; mais à condition qu'elle en auroit le profit. M. de Pointis proposa à Cassard de

l'accompagner dans cette importante expédition.

Carthagène est la capitale d'une province de même nom, qui fait partie du royaume de Tierra-Firme dans l'Amérique méridionale. Elle est située à dix dégrés, vingt-cinq minutes de latitude nord et à quatre-vingt-deux, vingt-huit minutes de longitude. Cette ville est située dans une île de sable. Elle est réguliérement fortifiée, et en outre, environnée d'une multitude de forts. Elle est regardée comme la plus belle ville de l'Amérique après México; est très-peuplée et très-riche, les gallions y passent et l'on y tient alors une foire considérable.

La cour envoya ordre à M. du

Casse, gouverneur de Saint-Domingue, d'assembler douze cents flibustiers, et d'enrôler tous les habitans de Saint-Domingue qui étoient en état de porter les armes.

Les flibustiers étoient une espéce d'hommes singuliers qui, dans le dernier siécle, firent des choses surprenantes que la postérité les mettra au nombre des fables. Un naturel sauvage, un amour effréné de l'indépendance, une intrépidité féroce produisirent en eux cet héroïsme farouche qui excite l'étonnement et l'horreur.

C'étoit un assemblage de toutes les nations; mais le nombre des François étoit toujours le plus considérable. Ils élisoient un chef, et lui obéissoient avec soumission tant

qu'ils étoient sur mer; mais sitôt qu'ils étoient descendus à terre, ils devenoient tous égaux; ils ravageoient toutes les côtes de l'Amérique, et attaquoient indistinctement tous les vaisseaux qu'ils rencontroient. Les Espagnols les chasserent de l'île Saint-Christophe; mais ils y retournerent bientôt, et vouerent, depuis ce tems, une haine implacable à ceux de cette nation. Trouvant que l'île Saint-Christophe étoit d'un difficile accès, à cause des vents et des courans, ils chercherent un lieu plus commode; se rendirent à l'île Saint-Domingue, ils aborderent par un côté qui n'étoit point occupé par les Espagnols. Le grand nombre des bêtes à cornes qu'ils y trouve-

rent, leur donna l'idée de chercher quelque lieu voisin où ils pourroient se réfugier en sûreté, et aller prendre des vivres à l'île Saint-Domingue. L'île de la Tortue leur parut très-commode ; ils s'y établirent. Elle peut avoir huit lieues de longueur de l'est à l'ouest, et deux de largeur du nord au sud. Elle n'est séparée de celle de Saint-Domingue que par un canal large de deux lieues. Toute la côte du nord est inaccessible ; celle du sud n'a qu'un port dont les flibustiers s'emparerent. Le mouillage est sur un fond de sable fin. Il est facile d'en défendre l'entrée, en mettant quelques piéces de canon sur un rocher qui la commande. Le terrein est assez fertile, mais la plus

grande partie est couverte de bois.

M. de Pointis partit de Brest le 7 de janvier 1697, et arriva à Saint-Domingue le 7 mars de la même année; trouva (1) M. Ducasse à la tête de douze cents flibustiers qu'on lui avoit demandés, et tout prêts à le suivre. M. le baron de Pointis étoit très-brave, et connoissoit très-bien l'art de la guerre; mais il étoit vain et présomptueux, sembloit n'avoir d'estime que pour lui-même, et affectoit un dédain insultant pour ses subalternes. Il fit essuyer plusieurs désagrémens à M. Ducasse: il ne lui pardonnoit point de prouver qu'il se trouve de grands hommes parmi les roturiers, et de s'être

(1) Mémoires du tems.

élevé par son seul mérite. M. Ducasse, sans être humilié de sa naissance, étoit simple et modeste : quoi qu'il peut se dispenser de servir sous un général aussi altier que M. de Pointis, il plïa son caractere aux circonstances ; s'oublia lui-même pour ne songer qu'aux intérêts de son roi. M. de Pointis lui dit un jour, avec un air de dédain : *Votre plus beau titre est celui de capitaine de vaisseau. C'est en cette qualité que vous servirez selon votre rang d'ancienneté ; sinon, vous êtes dispensé de vous embarquer.* Les Turenne, les Condé, les Villars, les Tourville appeloient les soldats *mes enfans*, et les officiers, *mes camarades*. M. Ducasse lui répondit : *je servirai comme vo-*

lontaire, et toute grade où je pourrai être utile à mon roi me paroît honorable. Cette réponse étoit celle d'un véritable citoyen. Les flibustiers, voyant qu'on traitoit leur général avec hauteur, qu'on cherchoit à l'humilier, se mutinerent. M. de Pointis voulut user de son autorité; mais il ne fit que la compromettre. M. Ducasse, sentant que le succès de l'entreprise dépendoit presqu'entiérement de leur courage, usa de modération, leur parla avec douceur, leur fit des promesses éblouissantes. Tous rentrerent dans le devoir, et mirent à la voile avec le reste de l'escadre.

Sitôt que l'armée françoise parut devant Carthagène, les forts firent un feu terrible sur elle, et

tuerent beaucoup de monde. La fierté de M. de Pointis se changea alors en prudence et en douceur ; il demanda à M. Ducasse quel parti on devoit prendre. M. Ducasse lui répondit : « Il faut attaquer, avec toute votre artillerie, le premier fort par un côté. Je vais faire débarquer les Flibustiers ; je me mettrai à leur tête et l'attaquerai par l'autre. » M. de Pointis chargea Cassard du soin de faire lancer les bombes : Il s'en acquitta si bien, qu'en peu de tems le feu des ennemis se ralentit. Les flibustiers, guidés par M. Ducasse et par leur courage ordinaire, monterent à l'assaut ; mirent en piéces tous les Espagnols qui étoient dans le fort ; tournerent l'artillerie contre les au-

tres; avertirent M. de Pointis de les bombarder et de les canonner de dessus ses vaisseaux : ils se rendirent les uns après les autres. La ville voulut encore résister ; mais, voyant que ses efforts étoient inutiles, elle capitula.

Les articles de la capitulation furent, 1°. qu'on donneroit trois jours au gouverneur pour se préparer à sortir ; que la garnison sortiroit tambours battans, méche allumée, drapeaux déployés, avec deux petites piéces de canon. 2°. Que tous les marchands et bourgeois de la ville ne pourroient détourner ni argent ni pierreries ; qu'ils ne pourroient emporter avec eux que ce qui ne seroit pas au-dessus de leurs forces et de celles

de leurs esclaves. 30. Que les marchands, bourgeois et habitans seroient les maîtres de rester dans la ville, sans qu'il leur fût fait aucune violence, aucun tort; même qu'il fût permis d'entrer dans leurs maisons, à condition toutefois qu'ils apporteroient l'or, l'argent, les pierreries qui étoient en leur pouvoir ou dont ils auroient connoissance: on ajouta que tous ceux qui découvriroient de l'argent caché, auroient le tiers de la somme pour récompense.

Ces articles ayant été signés de part et d'autre, M. de Pointis fit entrer des soldats dans la ville. Ils se saisirent des remparts et des portes. On fit défense à tout soldat et matelot d'entrer dans la ville,

sous peine de la vie : mais ils braverent ces menaces ; se répandirent dans tous les quartiers de la ville, et Carthagène devint, en peu de tems, un théâtre d'horreurs : les femmes, les filles qui s'étoient réfugiées dans les églises, furent déshonorées au pied des autels ; les châsses d'or et d'argent enrichies de pierres précieuses furent enlevées. Pour arrêter ce désordre affreux, M. de Pointis forma des détachemens, mit des officiers à leur tête. On fit rapporter à chaque soldat ce qu'il avoit enlevé : on en distribua dans tous les quartiers pour chercher l'or et l'argent qui pouvoit y être, et on ordonna de le porter dans un endroit que le général avoit indiqué. On fit la

recherche dans toutes les maisons : on trouva de l'or et de l'argent dans les puits, dans les citernes : il y en avoit d'enterré dans les jardins. On employa trois jours à le voiturer : on le mit dans les caisses qu'on transporta sur les vaisseaux. On embarqua aussi les cloches et les canons : il y en avoit quatre-vingts de fonte. Les flibustiers espéroient qu'on feroit le partage de ces richesses, et qu'ils en auroient leur part ; mais M. de Pointis leur fit seulement donner quarante mille écus, et mit à la voile.

Ces aventuriers, furieux de voir qu'on les trompoit, résolurent de poursuivre M de Pointis, et de tirer la plus terrible vengeance de sa perfidie ; Mais M. Ducasse avoit su

gagner leur estime : il sut arrêter leur fureur. Il se chargea lui-même de porter leurs plaintes à la cour, et en obtint douze cents mille livres qu'il leur distribua.

M. de Pointis arriva à Brest le 29 semptembre 1697, huit mois et vingt-deux jours après en être parti. Cette expédition qui fut faite en très-peu de tems, étonna l'Europe et l'Amérique. Ceux qui avoient fourni les fonds en retirerent un profit considérable. On assure que M. de Pointis apporta de Carthagène pour plus de quarante millions d'effets. En voici le détail, tel que nous l'avons trouvé dans différens mémoires du tems.

Marcs d'or en lingots, 1591 liv.

Marcs d'or ouvragés, à 445 liv. le marc,	1470 liv.
Marcs en pistoles d'Espagne, à 11 liv. 15 s. la pistole,	14700
Marcs d'argent en vaiselle,	334
Marcs d'argent ouvragés,	93
Marcs d'argent en saumons,	85500
Piastres évaluées	227812
Marcs en différentes especes de monnoie,	2158
Marcs d'argent ouvragés,	6493

Marcs d'émeraudes brûlées,	1942 liv.
Marcs d'émeraudes taillées,	5
Marcs de semence de perles,	21
Marcs de diamans et amétistes brûlées,	21

Une vierge couverte d'une robe d'argent, remplie de perles et de pierreries.

Un coffre rempli d'argenterie non pesé.

Plusieurs bagues d'or garnies de diamans et de pierres de couleur.

Quantité de chapelets, de pendans d'oreille et des gargantilles d'or.

M. de Pointis auroit apporté des

richesses beaucoup plus considérables, si les habitans de Carthagène, instruits de son arrivée et de son projet, n'avoient fait sortir de la ville cent vingt mulets chargés d'or, d'argent et de pierreries. Dans cette importante expédition, Cassard fit des prodiges de valeur. Il se mit à la tête des flibustiers, et les força eux-mêmes à admirer son courage. Lorsque M. de Pointis rendit compte à la cour de la prise de Carthagène, il fit un éloge distingué de Cassard.

Les habitans de Nantes firent construire et armer un vaisseau en course; lui en confierent le commandement. Il fit des prises si considérables, qu'il enrichit tous

ceux qui étoient intéressés dans cet armement. La cour fut instruite de ces exploits : elle le manda : lorsqu'il parut devant le roi, Sa Majesté lui dit : « Monsieur, vous faites beaucoup parler de vous. J'ai besoin dans ma marine d'un officier de votre mérite. Je vous ai nommé lieutenant de frégate, et j'ai ordonné qu'on vous donnât deux mille livres de gratification. » M. de Ponchartrain, alors ministre de la marine, lui dit de se rendre à Dunkerque, de prendre le commandement d'un vaisseau du roi nommé le *Jersey* ; d'aller croiser dans la Manche, qui étoit couverte de corsaires. Il en prit une quantité considérable : intimida les autres qui n'oserent plus

paroître. Au mois de septembre 1708, il rencontra près des *Sorlingues* une flotte angloise de trente-cinq bâtimens, escortée par un vaisseau de guerre de la même nation. Cassard l'attaqua, quoiqu'il fût beaucoup plus fort que le sien, et qu'il se trouvât près des côtes d'Angleterre; mais le capitaine anglois ne jugea pas à propos de l'attendre. Cassard donna dans la flotte et enleva cinq vaisseaux qu'il conduisit à Saint-Malo. Cette prise fut estimée cinq cents mille livres. Lorsque son vaisseau fut radoubé, il retourna dans la Manche, où il prit encore huit vaisseaux marchands, beaucoup plus richement chargés que les autres. Il les conduisit encore à Saint-Malo.

Le terrible hiver de 1709 causa, comme on le sait, une disette générale dans toute la France. Pour arrêter les suites de ce fléau, on envoya chercher du bled dans les pays étrangers, Louis XIV fit dire à M. de Friol, son ambassadeur à la Porte, de prier le Grand-Seigneur de permettre aux François d'acheter des bleds dans les échelles du Levant. Sa Hautesse avoit conçu pour ce monarque la plus haute estime; elle donna ordre à ses sujets de fournir aux François le bled dont ils auroient besoin.

La ville de Marseille fit partir vingt-six vaisseaux pour y en acheter : mais on craignoit que les ennemis, qui croisoient sur la Méditerrané, ne rencontrassent cette flotte

flotte et ne l'enlevassent. On chargea M. Cassard d'aller au-devant d'elle avec l'*Eclatant* et le *Sérieux*, deux vaisseaux de roi. Il les fit armer à ses dépens. Vingt-cinq autres vaisseaux marchands le prierent de les escorter : il dit aux armateurs : « Mes enfans, ce sont ses termes, je suis flatté de la confiance que vous avez en moi ; mais, si les ennemis m'attaquent avec des forces supérieures, je succomberai et j'aurai la douleur de voir enlever vos vaisseaux. Croyez-moi, attendez une escorte plus considérable. » Ils lui répondirent : « Nos vaisseaux seront en sûreté lorsque M. Cassard les escortera (1) »

(1) Mémoires du tems, Mémoires de Quincy.

Il partit, conduisit une partie de ces vaisseaux jusqu'à *Cabo-Négro* ou *Cap-Négre*, qui est dans la Méditerranée, et fit escorter les autres jusqu'à Malthe, par le vaisseau le *Sérieux*. Il alla avec l'*Eclatant*, qu'il montoit, chercher les bâtimens chargés de bled pour la ville de Marseille, et partit avec eux. Le 29 avril 1709, étant à une lieue des côtes de Barbarie, à la hauteur de Biserte, il rencontra une escadre angloise de quinze vaisseaux de guerre, dont un portoit au mât de misaine pavillon quarré. Un homme ordinaire eût été effrayé en voyant des forces si supérieures venir contre lui : mais l'intrépide Cassard ne fait point attention au nombre : il or-

donne aux vaisseaux qu'il escorte de passer derriere le sien ; attend les ennemis avec une fierté qui les étonne eux-mêmes. Trois vaisseaux de guerre l'environnent et font un feu terrible sur lui : il leur répond avec son artillerie et sa mousqueterie, d'une maniere encore plus terrible. Deux sont démâtés et forcés de s'éloigner ; un troisieme s'approche pour l'abordage : Cassard le reçoit avec tout le feu de son vaisseau ; brise ses voiles, abat son mât de misaine et le force encore de se retirer. Ce combat dura douze heures, pendant lesquelles la flotte des bleds eut le tems de se mettre en sûreté. La nuit survint et força l'escadre angloise de s'éloigner ; mais elle

se tint à portée d'attaquer l'*Eclatan*, sitôt que le jour paroîtroit. Cassard, qui savoit unir la prudence au courage, crut que la flotte marchande étant en sûreté, il ne devoit pas se mesurer une seconde fois contre des forces si supérieures aux siennes : il déploya toutes ses voiles pour s'éloigner : mais il fut poursuivi par deux vaisseaux ennemis qui l'attaquerent dès la pointe du jour et le forcerent de livrer un nouveau combat : l'attaque et la défense furent très-vives pendant deux heures ; enfin le plus fort des deux vaisseaux anglois fut démâté de son petit hunier. Il se retira pour aller rejoindre son escadre ; mais il étoit si maltraité qu'il fut en-

glouti sous les flots. Cassard continua sa marche et fit une si belle manœuvre qu'il arriva à Porto-Farino, qui est l'ancienne Utique, que la mort de Caton avoit rendue célebre et qui le devint sous ce nouveau nom, par la victoire de notre héros. Les Maures et les Turcs qui habitoient cette ville étoient répandus sur le rivage d'où ils avoient vu ce combat si glorieux pour Cassard. Ils se rangerent autour de lui lorsqu'il eut mis pied à terre, et firent retentir l'air de leurs acclamations et de leurs cris d'alégresse. Chacun s'empressoit, comme à l'envi, de lui présenter des rafraîchissemens. Son vaisseau avoit reçu, dans les deux combats, huit coups de canon à l'eau :

ses mâts, ses voiles et ses cordages étoient endommagés : il avoit perdu soixante hommes. Les Maures et les Turcs lui fournirent tout ce qui lui étoit nécessaire et lui aiderent à radouber son vaisseau. Ainsi, Cassard fit admirer la valeur françoise jusque sur les sables brûlans de l'Afrique. Quelques jours après, le vaisseau le *Sérieux* revint le joindre ; il le chargea d'escorter les bâtimens chargés de bled qui s'étoient rendus avec lui à Porto-Farino, parce que son vaisseau étoit en trop mauvais état pour qu'il pût le faire lui-même.

Sitôt qu'il l'eut fait radouber, il se mit en mer pour se rendre à Toulon ; rencontra un vaisseau

anglois chargé d'huile, l'enleva. Peu après il en rencontra un autre de seize canons qui étoit chargé de bled : il le prit après un léger combat. Enfin il arriva à Toulon, d'où il se rendit à Marseille et demanda les frais qu'il avoit avancés pour armer l'*Eclatant* et le *Sérieux*. Il avoit lieu d'espérer que non-seulement on le rembourseroit, mais encore qu'on lui donneroit une récompense considérable : son zele et ses services le demandoient. Mais ce qu'on ne croiroit pas, si tous les papiers publics du tems ne l'annonçoient ; les maires et les échevins de Marseille, loin de lui donner une gratification, lui refuserent son remboursement, disant que ce n'étoit

pas lui qui avoit amené la flotte des bleds : mais, c'étoit lui qui avoit exposé sa vie pour la défendre ; c'étoit lui qui l'avoit défendue par des prodiges de valeur, qui avoient effrayé les Anglois, excité l'étonnement et l'admiration des Turcs et des Maures. Cassard, indigné de cet excès d'ingratitude, fit retentir toute la France de ses plaintes : mais ce fut en vain. Il intenta procès aux magistrats de Marseille ; les cita au parlement d'Aix pour être remboursé, et il ne put obtenir un jugement. Voilà la cause des malheurs de ce grand homme. Il conçut de la haine contre tous les hommes ; devint sombre, rêveur, même dur : il faisoit éclater sa

mauvaise humeur contre tout le monde, même contre ceux qui étoient sur les degrés du trône.

Suivons Cassard dans sa carriere militaire.

En 1710, on fit partir de Toulon une flotte de quatre-vingt-quatre bâtimens marchands, pour aller encore acheter des bleds dans le Levant. Elle étoit escortée par six vaisseaux de guerre, le *Téméraire*, de soixante canons, le *Toulouse*, de pareil nombre, l'*Etendard* et le *Fleuron*, de cinquante chacun, l'*Hirondelle* et la *Vestale*, de trente-six. M. de Feuquieres commandoit la flotte. Elle partit de Smirne, ville de la Turquie asiatique, vers le mois d'octobre de la même année. Elle

fit sa route sans aucun accident, quoique les coups de vent soient très-fréquens sur la Méditerranée dans cette saison; mais, lorsqu'elle approcha des côtes de France, M. de Feuquieres fut informé qu'une escadre angloise, composée de huit vaisseaux de guerre, croisoit sur les côtes de Provence et l'attendoit. Comme ses vaisseaux d'escorte étoient aussi chargés de bled, il ne se sentoit pas en état de se défendre, et se jeta dans un des ports de la Sicile. Il fut favorisé dans cette opération par un vent de nord-ouest, qui devint si violent, que les ennemis furent obligés de prendre le large. Sans cela, ils auroient apperçu la flotte, l'auroient

attaquée et n'auroient pas manqué d'en prendre une grande partie.

La consternation étoit dans Marseille et dans Toulon : on savoit que la flotte étoit partie des Echelles du Levant, et l'on voyoit tous les jours sur les côtes de Provence une escadre angloise de huit vaisseaux qui se relevoient les uns les autres. M. Lambert, qui montoit le *Toulouse*, un des vaisseaux de guerre qui escortoient la flotte des bleds, trouva moyen d'entrer dans Toulon. Il informa M. d'Aligre de S. Lié, qui commandoit la marine à Toulon, de la situation où se trouvoit M. de Feuquieres : la crainte augmenta encore : on instruisit le ministre de ce qui se passoit. Il connoissoit la valeur de

Cassard : il lui envoya ordre d'armer les vaisseaux de guerre qui étoient dans Toulon et d'aller au-devant de la flotte. Il arma le *Parfait*, qui étoit de soixante-dix piéces de canon, le *Sérieux*, de soixante ; le *Phœnix*, de cinquante-deux ; fit augmenter l'équipage du *Toulouse ;* prit le commandement du *Parfait ;* donna celui du *Sérieux* à M. de l'Aigle, et celui du *Phœnix* à M. des Haies. M. Lambert garda celui du *Toulouse*. Cassard les avoit choisis, parce qu'il connoissoit leur courage et qu'il savoit qu'ils le seconderoient dans une conjoncture aussi difficile. Les quatre vaisseaux furent bientôt prêts. Il met à la voile le 8 novembre à huit heures du matin,

et

et va une seconde fois exposer sa vie pour une ville qui a montré la plus grande ingratitude. Le lendemain il joignit la flotte qui s'étoit arrêtée dans un des ports de la Sicile, comme on l'a déja dit. A peine avoit-il jeté l'ancre, qu'il vit paroître deux vaisseaux anglois, dont l'un nommé le *Pembrok*, étoit armé de soixante-quatre piéces de canon, et avoit quatre cents hommes d'équipage ; l'autre, nommé le *Faucon*, avoit trente-six canons et deux cents hommes d'équipage. Ils venoient du Port-Mahon pour se joindre à l'escadre angloise qui croisoit depuis quelque tems sur les côtes de Provence. Cassard sortit du port avec le *Sérieux* et le *Phœnix*, pour aller sur eux.

Les deux vaisseaux anglois, persuadés que c'étoient trois bâtimens françois chargés de bled, allerent sur eux. Mais, lorsqu'ils les eurent approchés à la portée du canon, ils connurent leur méprise et prirent chasse. Cassard fit mettre toutes ses voiles au vent et les poursuivit. Il joignit le *Faucon*, lui lâcha toute sa bordée. L'Anglois lui riposta de la sienne; mais Cassard lui en lâcha une seconde qui le mit hors de combat. Il acula sur le *Parfait* que montoit Cassard et lui emporta sa galerie. Le *Sérieux*, que commandoit M. de l'Aigle, alla dessus et le prit. Cassard fit promptement rétablir sa galerie; alla sur le *Pembrok*; fit un feu si terrible sur lui, qu'il

abattit son mât d'artimon, tua le capitaine et soixante-dix hommes de son équipage. Le capitaine en second voulut encore se défendre; mais l'artillerie et la mousqueterie de Cassard lui tua tant d'hommes, qu'il amena. Cassard envoya un officier sur son bord; mais l'Anglois ne voulut pas se rendre à lui, parce que c'étoit un officier subalterne. Il se rendit à M. de l'Aigle qui, après avoir amariné le *Faucon*, étoit allé le joindre. Cassard alla, avec ses deux prises, rejoindre M. de Feuquieres : toute la flotte mit à la voile et arriva triomphante dans le port de Toulon. Elle apporta en France la valeur de huit millions, tant en bled et farines qu'en différentes autres marchandises.

Le repos ennuyoit et fatiguoit Cassard. Il n'aspiroit qu'au moment de combattre. A peine prit-il le tems de se reposer, qu'il remit en mer avec le *Parfait* qu'il montoit ordinairement, et le *Sérieux*. Il alla croiser sur la Méditerranée, avança jusqu'à Smirne, où il prit un corsaire de Cagliari. Quelque tems après, il rencontra aux environs de Gibraltar une flotte de dix vaisseaux anglois richement chargés et escortés par une frégate de vingt-quatre canons. Il enleva toute la flotte et la frégate. Louis XIV, qui s'étoit fait une loi de récompenser le mérite, fit Cassard capitaine de frégate. Sa majesté ayant entendu souvent faire l'éloge de ses talens, lui donna la

direction des nouveaux ouvrages qu'elle se proposoit de faire faire à Toulon. L'art de la marine n'avoit pas fixé seul toute l'attention de Cassard : il avoit étudié tout ce qui concerne la guerre de terre ; avoit appris à attaquer, à défendre et à fortifier les places. Les nouveaux ouvrages qu'il fit ajouter aux anciens, prouverent que le monarque avoit bien placé sa confiance. Il fit construire un septieme bastion qui tient à la place ; huit ravelins, quatre demi-lunes, une contre-garde, quatre bastions détachés, un ouvrage à corne, placé sur la hauteur de Sainte-Anne, et joignant à la ville par une traverse.

La France étoit encore affligée

par la stérilité ; la récolte n'avoit point fourni assez de bled pour nourrir ses habitans et ensemencer les terres. La cour eut recours à Cassard ; lui envoya ordre d'armer *le Parfait*, *le Neptune*, *le Sérieux* et *le Fendant*, pour porter des présens à l'empereur des Turcs, et obtenir encore de Sa Hautesse la permission d'acheter des bleds dans ses états. Il prit sous son escorte une flotte nombreuse pour apporter les bleds qu'il pourroit acheter. Le génie de Cassard s'étendoit sur tout : aussi habile négociateur que grand guerrier, il sut gagner la confiance du grand-visir qui le présenta à l'empereur. Ce prince, charmé de sa franchise militaire, lui accorda ce qu'il de-

manda. Cassard acheta une si grande quantité de bled, qu'il en eut assez pour remplir tous les vaisseaux de la flotte. Il la ramena en France, et y fit succéder l'abondance à une affreuse disette. On l'appela à la cour : mais il n'y resta pas longtems. Le rôle de courtisan n'étoit point analogue à son caractere : il ne se plaisoit qu'à la tête d'une batterie de canons. Il alla à Aix pour y solliciter la décision de son procès avec la ville de Marseille ; mais ses peines furent inutiles : il étoit décidé qu'il ne verroit jamais la fin de cette affaire.

Il étoit encore à Aix lorsqu'il reçut ordre de se rendre à Toulon ; d'y armer une escade de trois vaisseaux de guerre, de cinq frégates

et de deux caiches, pour aller attaquer les Portugais jusque dans leurs colonies. Il arma le *Neptune*, le *Téméraire*, le *Rubis*, la *Parfaite*, la *Vestale*, la *Méduse*, le *Prince de Frise* et la *d'Aligre*. Les deux caiches étoient l'*Anne* et *la Marie*. Il prit pour capitaine des officiers dont la valeur étoit connue; partit de Toulon vers la fin de mars 1712, et arriva le 12 de mai suivant aux îles du Cap-Verd qui sont sur la côte d'Afrique.

Avant d'entrer dans le détail de l'expédition que Cassard fit au Cap-Verd, nous allons donner au lecteur une idée de ce cap. Il est nommé ainsi, parce qu'il est couvert d'arbres toujours verds, ce qui l'indique aux navigateurs. Les

îles qui en portent le nom sont à quelque distance de la terre-ferme. On en compte dix qui sont *May*, *San-Jago*, *Fuego*, *S. Jean*, *Bona-Vista*, *Sal*, *S. Nicolas*, *S. Vincent*, *Sainte-Lucie* et *S. Antoine*. Elles appartiennent toutes aux Portugais (1). La plus grande est *San-Jago* ou *Saint Philippe :* elle peut avoir quarante-cinq lieues de longueur, sur dix de largeur. Son circuit est de quatre-vingt-cinq. Elle est située environ au quatorzieme degré trente minutes de latitude septentrionale, et vers le quatrieme de longitude occidentale. Elle a beaucoup de ports.

(1) Voyage de Roberts en Afrique, Dampierre.

Le plus célebre est *Porto-Praya*, qui est défendu par un très-bon fort nommé *le fort de la Praya*. La capitale est *Ribiera-Grande*, située à trois lieues du port. Elle est entre deux montagnes, où coule une riviere qui arrose la ville. On y compte cinq cents maisons : il y a une cathédrale. L'évêque et les chanoines doivent être Portugais d'origine. Outre la cathédrale, il y a trois maisons religieuses; l'une de Franciscains et les deux autres de filles : les religieux et les religieuses sont negres. Le port de la Praya est la douane de tous les vaisseaux Portugais qui vont commercer en Guinée.

Cassard, avant d'arriver au port

de la Praya, rencontra un vaisseau anglois dont il s'empara. Il entra ensuite dans le port; fit descendre mille hommes à terre, en forma quatre bataillōns; donna le commandement d'un à M. le baron de Moans de Grasse, du second à M. de la Garde, du troisieme à M. de Pienne, du quatrieme à M. de Sabran, et confia le commandement en chef à M. de Forgues. Lorsque ce détachement eut investi le fort de la Praya, M. Cassard chargea M. d'Albert d'aller sommer le gouverneur de se rendre à discrétion. La garnison étoit considérable; les murailles étoient garnies de canons; il y avoit des munitions de toute espece; mais les soldats n'étoient

que des negres timides et mal disciplinés ; les officiers étoient amollis et avoient dégénéré de leurs ancêtres, autrefois très-belliqueux : le gouverneur rendit la place, sans qu'on fût obligé de dresser aucune batterie. M. Cassard fit sortir toute la garnison portugaise ; y laissa un détachement françois, et fit, sur-le-champ, marcher sa troupe vers Ribiera-Grande, qui, comme nous l'avons dit, est la capitale de l'île. M. de Forgues pris les devans avec les bataillons de Moans et de Sabran, afin d'intercepter la communication entre la ville et la campagne. M. Cassard laissa un détachement à la rade pour la sûreté des vaisseaux, et suivit M. de

de Forgues avec le reste de ses troupes.

Le 5 mai, à la pointe du jour, il s'approcha de la ville jusqu'à la portée du fusil; rangea son armée en bataille; fit sommer le gouverneur de se rendre, le menaçant de ne lui faire aucun quartier, s'il lui donnoit la peine de faire venir son canon. Il paroissoit cependant impossible que Cassard pût effectuer ses menaces. La ville étoit située dans un fond, entre deux montagnes escarpées : on ne pouvoit y aborder que par un défilé presqu'impraticable. Outre le château qui la défendoit, il y avoit, sur une des hauteurs, un fort considérable qui commandoit la ville. D'ailleurs cette place pouvoit être

défendue par plus de douze mille hommes en état de porter les armes, et qui étoient établis dans l'île.

Le gouverneur de Ribiera-Grande l'étoit en même tems de toute l'île de San-Jago, et de toutes celles du Cap-Verd, qui, comme nous l'avons dit, étoient sous la domination des Portugais. Il étoit pour le moins aussi lâche que celui du fort de la Praya. Il répondit qu'il prioit le général françois de lui envoyer un officier avec lequel il pût régler les articles de la capitulation. Cassard lui envoya M. de Boisrargues, major de l'escadre, et lui donna le pouvoir d'arrêter les conditions de la capitulation avec le gouver-

neur. Pendant la capitulation, l'évêque et les principaux habitans se sauverent sur les montagnes avec leurs plus précieux effets. Le gouverneur convint avec M. de Boisrargues de payer, sous trois jours, trois cents quinze mille livres de notre monnoie, pour racheter du pillage la ville et les forts. Le gouverneur signa cet accord; mais, ce qui est ordinaire aux ames basses, il joignit la mauvaise foi à la lâcheté. Pendant la capitulation, il avoit fait porter sur les montagnes ses effets les plus précieux, et s'y rendit aussi-tôt qu'il eut signé. Nous ignorons le nom de ce gouverneur et nous sommes fâchés de ne pouvoir le faire connoître. L'histoire

doit dénoncer à la postérité les lâches avec la même exactitude qu'elle lui vante les héros : ceux qui suivent la carriere militaire craindroient autant l'opprobre qui couvre le nom des uns, qu'ils desirent la gloire qui décore celui des autres.

Cassard, étonné d'une pareille conduite, lui envoya dire, que s'il ne remplissoit pas les conditions du traité, il réduiroit la ville en cendres; et attendit pendant six jours sa réponse. Voyant qu'il n'en recevoit point, il fit sauter les forts. On creva quantité de canons de fer; on en enleva dix-sept de fonte; on prit toutes les cloches de la ville, deux cents barils de poudre, quantité d'autres

munitions, et les principales marchandises que les habitans n'avoient pas eu le tems d'emporter : le reste fut abandonné au pillage. Lorsque cette malheureuse ville fut ainsi dépouillée, on mit le feu dans tous les quartiers. Les François s'emparerent de deux vaisseaux portugais qui étoient dans la rade, y mirent les dépouilles de la ville, à l'exception des plus précieux effets qui furent portés sur les vaisseaux de l'escadre françoise. Ce que les François enleverent de Ribiera-Grande pouvoit valoir cinq cents mille livres. Ce qu'ils ne jugerent pas à propos de prendre, craignant de trop charger leurs vaisseaux, valoit à-peu-près un million. La démolition des forts,

la destruction de la ville et la perte des canons pouvoient être évaluées à trois millons. Cassard, avant de partir, enleva encore quatre cents negres. Ainsi la perfidie et la lêcheté d'un gouverneur coûterent des sommes immenses aux Portugais. Cassard ne perdit qu'un officier et deux soldats, qui furent tués dans une escarmouche qui se fit la nuit du 4 au 5 de mai avec une troupe de Portugais qui étoit sortie de la ville pour voir ce qui se passoit sur la côte de San-Jago. Il fit encore plusieurs expéditions dans les colonies des Portugais en Afrique, et les pilla. Ce fut un juste châtiment des cruautés que les Portugais avoient exercées sur les François en 1710

(1). Un capitaine de vaisseau, nommé M. du Clerc, tenta en 1710 de prendre *Rio-Janeiro*, une des plus florissantes colonies des Portugais au Brésil; mais il succomba; se rendit prisonnier avec six ou sept cents hommes qu'il commandoit. Les Portugais violerent la capitulation qu'ils avoient faite, le massacrerent avec une partie de ses soldats. On n'épargna pas même les chirurgiens qu'on avoit envoyés pour panser les blessés. La vengeance de cet horrible attentat fut confiée à du Guay-Trouin et à Cassard.

Pendant que du Guay-Trouin

(1) Voyez la vie de du Guay-Trouin, qui fait partie de cette collection, page 213 et suivantes.

réduisoit Rio-Janeiro en cendres, Cassard mettoit tout à feu et à sang dans Ribiera-Grande. Ce dernier, après son expédition en Afrique, fit voile pour l'Amérique, alla à la Martinique pour se rafraîchir et faire radouber ses vaisseaux. Il fit ensuite ses préparatifs pour une nouvelle expédition; joignit à son escadre plusieurs corvettes américaines qui étoient remplies de ces intrépides flibustiers dont nous avons parlé, et qui se faisoient un plaisir de servir sous un chef dont ils connoissoient la valeur et les talens. De son côté, il se flattoit des plus grands succès en voyant sous ses ordres des hommes qui attaquoient sans délibérer, et montoient tout

de suite à l'abordage ou à l'assaut. Ce n'étoit plus contre des Portugais et de lâches negres qu'il avoit à combattre : il lui falloit attaquer les Hollandois et les Anglois dans leurs possessions de l'Amérique. Il en avoit reçu l'ordre de la cour. Il vouloit diriger sa route vers Antigoa, une des colonies angloises en Amérique ; mais les vents contraires le forcerent d'aller du côté de *Mont-Serrat* qui est aussi une colonie angloise. C'est une des *îles du Vent*, ainsi nommées parce qu'elles reçoivent le vent d'est plutôt que les autres îles qui sont situées vers le sud-ouest, qu'on appelle, pour cette raison, *île sous le vent*. L'île de Mont-Serrat est située au dix-septieme degré

de latitude nord. Elle peut avoir trois lieues de long sur une de large. Elle doit son nom aux Espagnols qui lui trouverent une parfaite ressemblance avec la montagne de Catalogne, qu'on appelle *Mont-Serrat*, célebre par une église dédiée à la mere du Sauveur. Les Espagnols abandonnerent l'île de Mont-Serrat, et les Anglois s'en emparerent vers le milieu du seizieme siecle. Il y a dans cette île beaucoup de montagnes qui sont couvertes de cedres et d'autres arbres qui en rendent la perspective agréable. Les vallées sont arrosées par plusieurs petits ruisseaux qui les fertilisent. Sous le regne de Jacques III, beaucoup d'Irlandois allerent s'y établir, et

y firent un très-riche commerce. Elle est très-peuplée et très-riche, et le seroit encore plus si elle n'étoit sujette à des ouragans furieux qui y causent de grands désastres. La ville est belle et bien fortifiée.

Cassard y arriva le 20 juillet 1712. Ayant rangé ses vaisseaux le long du rivage, il fit sa descente dès le même jour à la faveur de son artillerie, et sans perdre même un seul homme. Il fit aussi-tôt porter ses canons à terre, les dirigea contre la ville. Son feu fut si vif et si terrible, que les habitans, tombés dans la consternation, s'enfuirent avec précipitation, et abandonnerent aux vainqueurs ce qu'ils avoient de plus précieux. Les François instruits

de la retraite des habitans, se hâterent d'entrer dans la ville. Le butin qu'ils y firent, fut immense : Cassard eut la générosité de leur laisser tout ce qu'ils purent enlever, et les dédommagea par-là de l'avarice de Pointis. On trouva à la rade de cette île quatre vaisseaux anglois chargés de riches marchandises : on les prit et on fit passer sur les vaisseaux françois tous les negres qu'on put attraper, et dont le nombre étoit considérable. Cassard retourna à la Martinique, où il déposa les dépouilles de l'île de Mont-Serrat.

Sitôt que les vaisseaux furent radoubés, Cassard voulut profiter de l'ardeur du soldat pour continuer ses ravages sur les possessions

des ennemis de la France ; il mit à la voile, et dirigea sa course du côté d'*Antigoa*. C'est encore une île du vent. Elle est située à seize degrés onze minutes de latitude septentrionale. Les Anglois qui en sont en possession, lui donnent vingt milles de longueur, et à-peu-près autant de largeur dans quelques endroits. Elle est environnée de rochers qui en rendent l'accès fort difficile. L'air y est assez pur ; il y fait beaucoup plus chaud qu'à la Barbade, quoiqu'elle soit plus éloignée de la ligne. Il n'y a point de rivieres : les habitans sont réduits à quelques fontaines d'eau douce et à l'eau de pluie qu'ils ont soin de ramasser dans des citernes. Les ouragans, le tonnerre

et les autres fléaux du Ciel y sont très-fréquens. Ces intempéries du climat n'empêchent pas les habitans d'y jouir d'une parfaite santé. Les bestiaux et les bêtes féroces y multiplient beaucoup.

Le sucre, l'indigo, le gingembre et le tabac ont fait, pendant long-tems le commerce de cette Colonie : on y cultive à présent beaucoup de café. Outre la ville de *Saint-John's-Town ou de Saint-Jean*, il y a quatre bourgs assez considérables. On compte à John's-Town environ deux cents maisons toutes bâties en pierres. Les Anglois font monter le nombre des habitans à vingt-six mille, dont les deux tiers sont des esclaves Negres. La milice peut être com-

posée de quinze cents hommes, divisés en plusieurs compagnies. Son port est fort commode : les forts sont très-bien entretenus. Il y a des batteries divisées dans tous les lieux où le débarquement est facile.

Pour débarquer à Antigoa, Cassard fit la même manœuvre qu'à Mont-Serrat. Il rangea ses vaisseaux le long du rivage ; fit faire un feu terrible de toute leur artillerie et mit ses troupes à terre. Les habitans, qui ne s'attendoient point à cette descente, prirent aussi la fuite avec précipitation ; abandonnerent les marchandises et les effets qui étoient dans la ville, et qui devinrent la proie des François. Les quatre bourgs de l'île subi-

rent le même sort que la ville. Cassard ne resta que huit jours dans Antigoa. Il remit à la voile, et retourna encore à la Martinique avec des richesses immenses.

Ayant pris la résolution d'attaquer aussi les Hollandois dans leurs possessions de l'Amérique, il fit promptement radouber ses vaisseaux, et remit à la voile le 26 août 1712, arriva devant la riviere de Surinam le 10 octobre suivant.

Il est du devoir d'un historien de donner au lecteur une idée des pays où le héros dont il présente la vie, a porté ses armes. La Guyane, dont la côte de Surinam fait une partie, s'étend le long de la mer du nord, du sud-est au

nord-ouest, entre les deux embouchures des fleuves des Amazones et d'Orinoque, depuis le deuxieme degré de latitude septentrionale jusqu'au huitieme, et entre le trente-quatrieme et le quarante-cinquieme de longitude occidentale. A la droite de l'Orinoque, il y a une chaîne de montagnes qui est parallele à ce fleuve, et une autre dans l'intérieur du pays, environ à cinquantes lieues au nord de la partie orientale du fleuve des Amazones. On divise ce pays en quatre parties, qui sont *la Guyane Espagnole*, *la Guyane Françoise*, *la Guyane Portugaise*, *et la Guyane Hollandoise.*

La côte de Surinam, qui appartient aux Hollandois, est située au

nord-ouest de l'île de Cayenne. Elle prend son nom d'une riviere qui se jete dans la mer du Nord, et dont l'embouchure est située vers le sixieme degré, trente minutes de latitude septentrionale. Les Hollandois y ont bâti une ville sur la riviere de *Surinam*, dont elle porte le nom : elle est sur une hauteur environnée de marais, et défendue par plusieurs forts garnis d'artillerie. On y compte plus de quinze mille hommes en etat de porter les armes. Cette colonie est une des plus florissantes de l'Amérique. Elle doit son opulence à son commerce en café, en tabac, en bois de teinture, en gomme, en coton qu'elle échange à l'île des Barbades contre du sucre, du gin-

gembre, etc. De gras pâturages y nourrissent de nombreux troupeaux : les forêts sont remplies de gibier excellent; la riviere de Surinam fournit du poisson de toute espece.

Cassard étant arrivé, comme nous l'avons dit, à l'embouchure de cette riviere, fit mouiller ses vaisseaux au large, s'embarqua le même jour dans des chaloupes avec onze cents hommes et entra la nuit dans la riviere. Les Hollandois s'étoient préparés à une vigoureuse défense. Tous les habitans avoient pris les armes ; les fortifications de la ville étoient réparées ; plus de quatre-vingts piéces de canon étoient rangées sur le rivage pour empêcher la descente. Tous ces

obstacles ne rebutent point l'intrépide Cassard : voyant qu'il ne peut prendre Surinam par surprise, il se dispose à l'attaquer à force ouverte ; fait entrer ses vaisseaux et ses frégates dans la riviere, à la réserve du *Neptune*, qui tire trop d'eau : les galiotes à bombes le suivent et ses troupes sont prêtes à faire la descente : mais les vaisseaux qui devoient la favoriser, en canonant la ville et les forts, échouent à deux portées de canon de la place. Cet inconvénient retarde les opérations de Cassard : il faut attendre que la marée vienne relever ses vaisseaux. Trop bouillant et trop actif pour rester dans l'inaction, il emploie ce tems à examiner la ville et le château, et

à sonder la riviere sur laquelle Surinam est située ; alors il découvre de nouvelles difficultés à surmonter. Cette riviere se retrécit et forme un coude vis-à-vis la ville et le château. Le passage, qui n'est qu'à la portée d'une carabine est défendu par cent trente piéces de canon. Il falloit que les François essuyassent le feu de cette artillerie redoutable ; qu'ils passassent de l'autre côté de la riviere, se frayassent ensuite un chemin par terre, de maniere qu'il traversât le coude d'un bout à l'autre ; rendit libre la communication des troupes avec les vaisseaux, et l'ôtat aux ennemis par eau et par terre avec les habitations qui sont hors de la ville. Le courage et l'activité de

Cassard croissoient dans les difficultés : il détacha M. de Beaudinard avec cent grenadiers pour chercher une route à travers des bois et des marais presqu'impraticables. Cet officier s'en fraya une, s'empara d'une habitation qui étoit de l'autre côté de la riviere, et fit promptement donner avis de son opération à M. Cassard. Le général fit, sur-le-champ, marcher un second bataillon pour soutenir M. de Beaudinard dans ce poste. Deux jours après, il passa lui-même la riviere avec le reste de ses troupes, et se fit suivre par la frégate la *Méduse*, commandée par M. d'Hericourt, et deux bateaux qui portoient des vivres et des munitions de guerre.

M. Cassard avoit attendu la nuit pour tenter ce passage ; mais les ennemis avoient allumé des feux des deux côtés de la riviere, et le virent passer. Ils firent sur lui un feu terrible ; mais il ne fut pas meurtrier. Ils tuerent seulement cinq hommes et en blesserent cinq dans une des chaloupes que commandoit M. Gotteville Belliste qui reçut lui-même une contusion au bras. Un autre soldat fut tué dans le canot major que commandoit M. du Breuil. La frégate la *Méduse* passa avec les deux bateaux qui la suivoient ; mais elle fut criblée : toute l'artillerie des ennemis étoit dirigée sur elle. Enfin, elle fut si maltraitée qu'elle ne pouvoit plus manœuvrer. L'intrépide Cas-

sard se jette dans un canot, passe au milieu d'une grêle d'artillerie et de mousqueterie; la remorque avec ses deux bateaux hors la portée du canon des ennemis, et la fait réparer avec toute la diligence possible. M. d'Héricourt, qui commandoit cette frégate, comme nous l'avons dit, donna, dans cette occasion, les plus grandes preuves de courage et de capacité.

Les troupes françoises étant rassemblées, M. Cassard établit un camp dans l'habitation dont M. de Beaudinard s'étoit emparé, et y laissa la moitié de son monde sous les ordres de M. de Forgues. Il détacha ensuite M. d'Espinay avec cinquante grenadiers pour se rendre maître d'un poste avantageux, situé

situé de l'autre côté de la riviere de *Para*, et couper, par ce moyen toute sorte de communication aux ennemis.

Il se mit à la tête d'un autre détachement, alla à plus de vingt lieues le long de la riviere, donna le commandement de ses troupes à M. de Moans, avec ordre de garder ce poste, et retourna au camp.

Pendant son absence, le gouverneur de Surinam détacha deux cents hommes pour attaquer les François et les chasser de l'habitation dont ils s'étoient emparés; mais M. d'Espinay s'étant apperçu de leur mouvement et se doutant de leur intention, crut qu'il devoit les prévenir; il ordonna à ses grenadiers

de mettre la bayonette au bout du fusil ; marcha aux ennemis ; les attaqua avec tant d'impétuosité qu'il en tua une grande partie et força le reste de se sauver dans les bois. Il fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouva le commandant de la troupe. C'étoit le premier capitaine de la ville.

Lorsque M. Cassard fut arrivé au camp, il détacha la moitié des troupes pour aller piller les sucreries qui sont sur le bord de la riviere ; mais les Hollandois les avoient abandonnées ; ils avoient eu la précaution de se retirer dans les bois et d'y cacher leurs richesses. Les François mirent le feu aux sucreries et les réduisirent en cendres.

La marée ayant relevé ses vaisseaux échoués, M. de Beaudeville, commandant de l'artillerie, fit pleuvoir sur la ville et le château une multitude incroyable de bombes, pendant que le canon des vaisseaux les foudroyoit.

M. Cassard s'impatienta enfin de la résistance des Hollandois : il fit ses préparatifs pour attaquer la ville et le château à la fois. Le gouverneur se douta de son intention par ses mouvemens. Craignant d'être enseveli sous les ruines de la ville, il envoya un officier au camp de M. Cassard, pour lui offrir de la racheter par une contribution. M. Cassard avoit sondé la riviere : il savoit qu'il lui étoit presqu'impossible d'y faire entrer ses vaisseaux,

à cause des bancs de sable dont elle est remplie, et du peu d'eau qu'il y avoit alors. D'ailleurs la place étoit défendue par une garnison très-nombreuse et une artillerie formidable. Il ne pouvoit s'en rendre maître qu'au prix du sang des soldats, dont il étoit aussi avare que prodigue du sien. Il accepta les offres du gouverneur, et la capitulation fut signée. La contribution fut réglée à quinze mille tonneaux de sucre, ou la valeur, s'il ne s'en trouvoit pas assez dans la colonie. Effectivement, il n'y en avoit pas une aussi grande quantité de préparé, et le gouverneur fournit le surplus en argent monnoyé, en argenterie, en Negres et en bonnes marchandises d'Europe. Cette con-

tribution fut estimée deux millions quatre cents mille livres, argent de France. C'étoit à peu-près une année du produit de la colonie de Surinam. Les soldats et les matelots firent en outre un butin considérable dans les différentes habitations de l'île.

Le lendemain de cette capitulation, M. Cassard détacha deux cents cinquante hommes qui monterent la frégate *Méduse*, et emmenerent avec eux une galiote à bombes et deux bateaux. Il donna le commandement de ce détachement au baron de Moans, et lui ordonna d'aller attaquer *Berbiche* et *Askebe*, qui sontdeux petites colonies hollandoises sur le même côté et peu éloignées de celle de Suriman. Le

peu de monde que Cassard envoya pour les attaquer, prouve qu'elles sont peu considérables. Le baron de Moans commença son expéditon par celle de Berbiche, qui est à cinquante lieues sous le vent de Surinam, sur une riviere dont elle emprunte son nom. Il fit la descente près d'un fort que les Hollandois avoient abandonné. Il commença par faire porter ses mortiers à terre, dressa ses batteries, rangea son monde en ordre de bataille, avança vers la ville. Avant de tirer un seul coup de canon, il envoya un officier sommer le gouverneur de se rendre, avec menace de ne faire aucun quartier aux habitans et à la garnison, s'il tardoit seulement deux heures à livrer

la place. Le gouverneur affecta une confiance qu'il n'avoit pas : il fit une réponse qui sembloit annoncer qu'il étoit disposé à faire une longue résistance. « J'ai, dit-il à l'officier, de la poudre et des balles. Quand mon fort sera rasé, j'en ferai construire un autre. La garnison et les habitans sont décidés à s'ensevelir sous les ruines de la place, plutôt que de la rendre ; et quand vous aurez vaincu, vous ne trouverez que des débris. » Il soutint cette fierté pendant trois jours, et son artillerie fut très-vive et très-bien servie. M. de Moans fit lâcher sur la ville une si prodigieuse quantité de bombes, qu'il détruisit une partie des maisons. Alors la fierté du gouverneur se

changea en crainte ; il fit battre la chamade et demanda à capituler. M. de Moans ne voulut le recevoir qu'à discrétion. Le gouverneur livra la place, et M. de Moans exigea une contribution de trois cents quatre-vingt-dix mille livres, qui fut payé en argent, en Négres et en marchandises.

De-là, M. de Moans se rendit à Askebe, fit la même sommation et les mêmes menaces au gouverneur, qui se rendit sans faire aucune résistance. On exigea de lui une rançon de cent mille écus, qui qui furent pareillement payés en argent, en Negres et en marchandises. Après ces deux expéditions, M. de Moans alla rejoindre M. Cassard, qui étoit resté campé de-

vant Suriman et fit porter sur son vaisseau l'argent qu'il avoit reçu des deux gouverneurs.

Cassard n'ayant plus d'expéditions à faire dans la Guyane hollandoise, remit en mer pour aller déposer les dépouilles des Hollandois à la Martinique; y faire radouber ses vaisseaux et y prendre des rafraîchissemens. Pendant qu'il y étoit, il forma le projet de s'emparer des îles *Saint-Eustache* et *Curaçao*.

L'île Saint-Eustache est une des îles du Vent. Elle est située au levant de celle de Saba, et est beaucoup plus grande. Elle est composée de deux montagnes, séparées l'une de l'autre par un grand vallon, dont le fond est élevé de plus de

six toises au-dessus du rivage. La montagne qui fait face à l'ouest, est partagée en deux ou trois têtes couvertes de très-beaux arbres, et sa pente jusqu'au vallon, n'est pas rude. La montagne qui regarde l'est semble avoir été beaucoup plus haute que l'autre : elle paroît comme coupée au deux tiers de sa hauteur naturelle, et offre à-peu-près la forme d'un chapeau qu'on auroit affecté d'enfoncer. Toute cette partie de l'île de Saint-Eustache paroît fertile et bien cultivée. Il n'y a point de port, mais la rade est assez sûre. Elle n'est défendue que par un fort qui est au pied de la montagne de l'est. Il n'y a point de source d'eau douce ; on n'y boit que d'eau de pluie que

l'on a soin de conserver dans des citernes. On y cultive du tabac et des cannes de sucre ; ce qui fait la richesse de cette île.

Quoique l'île de S. Eustache eût été ravagée plusieurs fois par les François et les Anglois, les Hollandois avoient négligé de la fortifier ; ils n'y entretenoient même qu'une foible garnison. Dès que Cassard eut mouillé devant cette île, il fit sa descente, sans trouver de résistance ; somma le gouverneur de se rendre. Ce gouverneur, se trouvant dans l'impuissance de se rendre, d'ailleurs intimidé par le nom imposant de Cassard, capitula sur-le-champ ; offrit au gégéral françois treize mille cinq cents livres, monnoie de France, lui

assurant que c'étoit tout l'argent que possédoit la colonie ! Cassard s'en contenta et fit rembarquer son monde pour aller tenter l'expédition de Curaçao,

Pendant la route, il essuya une tempête terrible qui dispersa ses vaisseaux. Le *Neptune*, qu'il montoit, fut jeté sur un banc de sable, où il s'ouvrit. On parvint à l'en tirer et on le fit échouer par terre, pour en sauver l'équipage. Le tems devint enfin calme ; les vaissaux de son escadre se réunirent ; il continua sa route et parut devant Curaçao le 16 février 1713. Curaçao est une des îles sous le vent, située à trois lieues de la côte de *Venezeula*. Cette côte ainsi nommée, parce que les Espagnols qui la découvrirent

couvrirent vers la fin du quinzieme siecle, y trouverent un village d'Indiens nommé *Cono* ou *Cozo*, bâti sur des pilotis, dans de petites îles comme Venise, ce qui les engagea à la nommer *la petite Venise* ou *Venezuela*, nom qui a passé à toute la côte.

Curaçao est la seule île importante que les Hollandois ont en Amérique. Sa longueur est de dix lieues et sa largeur de huit. Les Hollandois s'en emparerent en 1632. Ils ont bâti une fort jolie ville sur la côte méridionale de cette île, et y ont construit un fort beau port, qui est défendu par une bonne forteresse, ce qui en rend l'accès difficile. La ville est assez peuplée : il y a des Quakers et des

Juifs qui y ont une synagogue. Le gouverneur des Antilles hollandoises y fait sa résidence. Outre la ville, il y a plusieurs forts le long des côtes de l'île. Les Hollandois y nourissent beaucoup de bestiaux, et y ont établi des sucreries. Leur commerce consiste en cuirs, en laines, en sucre, et est fort considérable.

Cassard, avant de rien entreprendre, fit assembler le conseil. Les officiers lui répondirent, d'une voix unanime, qu'il compromettoit sa gloire, en attaquant une ville défendue par une garnison plus nombreuse que son armée, et dont les forticatio ns étoient couvertes d'une artillerie formidable. Il les écouta tranquillement, et leur ré-

pondit que plus les difficultés étoient grandes, plus il y avoit de gloire à les surmonter. Il ajouta : « nos succès passés nous ont conduits ici et sont un présage assuré de celui que nous allons avoir. J'espere tout de votre courage, espérez tout du mien ; marchons à l'ennemi. » Ils rougirent d'avoir paru craindre, et lui dirent tous d'une voix : *Hâtons-nous de partir.*

Le 18 du même mois, il fit sa descente dans la baie de Sainte-Croix, à cinq lieues de la ville. La précaution qu'il prit de tenir ses vaisseaux en travers, jeta de l'inquiétude parmi les Hollandois et les engagea à diviser leurs forces : il trouva peu de résistance. Mais un

accident imprévu pensa déconcerter ses projets. Le *Rubis*, que commandoit le chevalier de Sabran, un de ses plus braves officiers, fut emporté par les courans, avec deux autres vaisseaux chargés de troupes, de mortiers et de boulets. Il ne reste plus à Cassard qu'onze cents hommes : mais son courage l'empêche de voir sa foiblesse. Il se met à la tête de six cents soldats, va attaquer un détachement de huit cents hommes retranchés sur le sommet d'une montagne qu'il faut franchir pour arriver à la ville de Curaçao. Ses soldats, animés par son exemple, s'élancent sur les ennemis avec tant d'intrépidité, que, dès le premier choc, ils les

forcent de se réfugier dans leurs retranchemens, où ils se préparent à faire une résistance opiniâtre. Cassard les poursuit et les attaque avec la même vivacité : ils sont dans leurs retranchemens, et font une résistance plus vigoureuse. Cassard est toujours à la tête des siens ; tous les coups des ennemis sont dirigés sur lui : il est blessé au pied : on l'emporte ; l'ardeur des François se ralentit ; mais le brave d'Espinay les rallie, les ranime : une multitude d'ennemis tombe sous leurs coups ; ceux qui échappent à leur fureur prennent la fuite ; abandonnent leurs drapeaux, leurs armes, tous leurs bagages, une assez grande quan-

tité de chevaux; s'enfuient dans des bois qui sont aux environs, et dont ils connoissent les issues.

Sitôt que M. d'Espinay se fut rendu maître de ce poste, il en fit donner avis à M. Cassard, qui, ne pouvant se mettre à la tête des troupes à cause de sa blessure, envoya ordre à M. de Beaudeville de prendre un détachement et de marcher vers la ville de Curaçao; d'établir son artillerie lorsqu'il seroit à la portée du canon; de mettre ses mortiers en batterie et de bombarder le fort et la ville sans relâche. Il fit dire en même tems à M. d'Espinay, de garder le poste dont il s'étoit emparé, et d'empêcher les ennemis, qui s'é-

toient sauvés dans les bois, d'y revenir.

Le *Rubis* et les deux navires chargés de troupes, de mortiers et de boulets, et que les courans avoient emportés, comme nous l'avons dit, étoient revenus joindre l'escadre ; les soldats étoient descendus à terre ; y avoient transporté les mortiers et les boulets. M. de Beaudeville, en conséquence des ordres du général, forme un détachement de six cents soldats, de trois cents flibustiers et de deux cents officiers de marine. Il entre dans un défilé gardé par douze cents Hollandois et défendu par treize piéces de canon ; fait mettre à ses gens la bayonette au bout du fusil ; s'élance sur les ennemis,

abat sous ses coups ceux qu'il rencontre : son courage et son intrépidité effrayent les autres ; ils se replient vers la ville, et abandonnent au vainqueur les batteries de Saint-Michel et de Pescadaire, qui sont sur le chemin qui conduit à Curaçao. M. de Beaudeville continue sa route; arrive devant la ville le 26 de février ; ouvre sur-le-champ la tranchée devant le fort ; fait mettre six mortiers en batterie ; bombarde le fort et la ville.

Cassard, qui prescrivoit l'ordre du siége, comme s'il eût été présent, envoya dire à M. de Beaudeville de menacer le gouverneur de mettre le feu à la ville, et d'ensevelir les habitans sous ses

cendres, s'il ne se rendoit. Après plusieurs sommations, le gouverneur proposa de racheter la ville pour la somme de six cents mille livres, argent de France, à condition que cette somme seroit rendue si la paix étoit faite entre la France et la Hollande, comme le bruit en couroit, ou s'il y avoit même une suspension d'armes. M. Cassard crut devoir accepter cette contribution, quoiqu'il pût en exiger une beaucoup plus considérable; mais il manquoit de munitions et de tout ce qui est nécessaire pour continuer un siége. Il reçut la somme qu'on lui avoit offerte, et partit pour la Martinique, où il fit guérir la plaie qu'il avoit au pied, se reposa de ses fa-

tigues, et fit radouber ses vaisseaux. On ne fut pas dans le cas de rendre la contribution de Curaçao, parce que la paix ne se fit que le 11 avril suivant, entre la France et les Etats-Généraux. Les pertes que Cassard leur avoit fait essuyer les mirent dans le cas de craindre qu'il ne leur en causât encore de plus considérables, et les engagea à conclure la paix beaucoup plus promptement qu'ils n'avoient intention de le faire. Ainsi, ce grand homme diminua, par sa valeur, les ennemis de son roi, et prouva combien il est intéressant de confier les forces d'une nation à ceux qui sont en état d'en faire usage. Il porta à la Martinique, dans les différens

voyages qu'il y fit, environ neuf millions treize mille cinq cents livres, tant en argent qu'en marchandises, qu'il avoit enlevées aux Portugais, aux Anglois et aux Hollandois ; savoir, trois millions au Cap-Verd ; environ autant à Antigoa; deux millions quatre cents mille livres à Surinam ; treize mille cinq cents livres à Saint-Eustache, et six cents mille livres à Curaçao.

Peu de tems après qu'il eut mouillé à la Martinique, on y vit arriver une nouvelle escadre commandée par M. de ***, chef d'escadre, qui présenta à M. Cassard un ordre de la cour de joindre son escadre à la sienne. Tous les officiers, tous les soldats et

matelots murmurerent de voir qu'on leur ôtoit un chef sous le commandement duquel ils avoient fait des prodiges, et avoient acquis des richesses immenses : mais il fallut obéir. Le nouveau commandant donna ordre de radouber les vaisseaux et de les tenir prêts pour retourner en France, comme ses instructions le portoient. Les deux escadres mirent à la voile vers la fin de mars 1713. Dans la route on apperçut une flotte angloise : Cassard alla la reconnoître et retourna en rendre compte au commandant, et lui proposa de l'attaquer : ses desirs étoient remplis lorsqu'il trouvoit l'occasion de combattre. La paix étant près de se conclure entre les puissances

belligérantes, la cour avoit défendu à tous ces chefs d'escadres, lieutenans, généraux et amiraux d'engager aucune action avec les vaisseaux qu'ils rencontreroient, de quelque nation qu'ils fussent, et cette défense avoit été communiquée au commandement des deux escadres. Loin de se rendre à l'empressement de Cassard, il lui défendit d'attaquer avec ses vaisseaux. Cassard, qui ignoroit les ordres de la cour, et qui prenoit l'obéissance du commandant pour une timidité, lui dit : « Par-tout où je trouverai les ennemis de mon maître, le devoir de les attaquer sera toujours plus fort que des ordres dictés par la lâcheté. » Cassard, prévenu contre lui, irrité d'ail-

leurs, qu'il fût venu lui enlever un commandement qui lui appartenoit à si juste titre, donne ordre aux capitaines de le suivre. Ils étoient tous braves, avoient appris à combattre et à vaincre sous lui : ils avancerent, et attaquerent avec lui. Quoique beaucoup inférieur en nombre, il dispersa la flotte angloise, et prit deux vaisseaux.

Lorsque les deux escadres furent arrivées à Toulon, on annonça à Cassard que le roi l'avoit honoré du titre de capitaine de vaisseau et nommé chevalier de l'ordre de S. Louis. Il apprit, peu de jours après, que le chef d'escadre, avec lequel il étoit revenu de la Martinique, avoit instruit la cour de

sa désobéissance en attaquant la flotte angloise, et s'en étoit plaint. Cassard regarde cette action comme une insulte : il s'irrite ; jure de se venger ; va chercher le chef d'escadre par-tout où il croit pouvoir le trouver ; le rencontre sur le port, l'aborde ; met, sur-le-champ l'épée à la main, lui dit : *Voyons si vous savez vous défendre comme vous savez accuser.* Les officiers qui se trouverent alors sur le port, les séparerent et firent entendre à Cassard que le chef d'escadre avoit fait son devoir en instruisant la cour de ce qui s'étoit passé, avant que les Anglois lui eussent porté leurs plaintes. Cassard goûta ces raisons, et la querelle fut appaisée.

La paix, qui fut conclue à

Utrecht au mois d'avril 1713, arrêta Cassard dans le cours de ses victoires, et le condamna à une inaction toujours insupportable pour un homme actif et bouillant comme lui. Son caractere ferme, même inflexible, lui fit perdre le mérite de ses actions. Il croyoit que demander les récompenses qui lui étoient dues, ce seroit s'avillir, et il resta dans cette médiocrité qui est bien près de la misere. Il avoit trois sœurs à Nantes qui ne jouissoient que de quinze cents livres de revenu, et vivoient avec la plus grande économie, pour lui envoyer de quoi subsister, pendant qu'il sollicitoit le ministre d'interposer son autorité dans le procès qu'il avoit avec

la ville de Marseille, et de lui faire rendre justice. Ses sœurs ne pouvoient lui envoyer que des secours très-médiocres qui suffisoient à peine pour le vêtir et le faire vivre. Il avoit un extérieur négligé, qui joint à une figure très-commune, le laissoit sans considération. Un jour que du Guay-Trouin étoit dans l'antichambre du roi, où il se promenoit avec plusieurs seigneurs, il apperçut un homme qui étoit à l'écart et dont l'extérieur annonçoit la misere. Il l'examine avec attention ; reconnoît Cassard. Il quitte aussi-tôt les seigneurs qui l'environnent, va joindre Cassard ; l'embrasse et cause avec lui près de trois quarts-d'heure. Les sei-

gneurs, étonnés, lui demanderent ce que c'étoit. Il leur répondit : *C'est le plus grand homme de mer que la France ait à présent ; c'est Cassard. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour une des siennes.* Ce trait d'histoire est bien glorieux pour du Guay-Trouin qui s'abaissoit pour élever un rival de gloire. *Il n'est pas connu ici*, ajouta-t-il ; *mais il est craint et redouté chez les Portugais, chez les Anglois et chez les Hollandois, dont il a ravagé les possessions en Afrique et en Amérique. Avec un seul vaisseau il faisoit plus qu'une escadre entiere.*

Cassard ne paroissoit jamais devant le ministre que pour se plaindre. Ce n'etoit point l'intérêt

qui le guidoit : mais il regardoit le refus qu'on faisoit de lui rendre justice comme une injure qui ternissoit la gloire de ses actions : il étoit toujours triste et rêveur, et la dureté de son caractere augmentoit de jour en jour.

La cour ne pouvoit cependant se dissimuler qu'il avoit rendu de grands services à l'état, et qu'on lui devoit des récompenses : on lui proposa des pensions ; mais il répondit : *Je ne veux point que, pour me dédommager et me récompenser, on me donne les dépouilles du peuple. Je demande le remboursement de trois millions que j'ai avancés, et j'ai droit de les exiger.*

Il n'avoit point de protecteur à la cour, parce qu'il n'avoit pas su

s'en faire. Lorsque le cardinal de Fleuri fut élevé à la dignité de ministre, Cassard alla le solliciter et lui montra la même dureté. Le cardinal offensé, le reçut avec froideur : Cassard, dont la patience étoit depuis long-tems épuisée, se permit des paroles injurieuses au ministre et à l'état. Le cardinal le fit enfermer dans une citadelle, d'où il fut transféré au château de Ham, où il languit jusqu'en 1740 qu'il mourut. Il étoit alors âgé de soixante-huit ans. M. Cassard n'a point laissé de postérité. Sa sœur ainée épousa, comme nous l'avons dit, M. Drouard, négociant à Nantes. Elles eut trois filles qui se marierent aussi à des négocians. M. Drouet, député du commerce de

la ville de Nantes, est l'ainé des petits neveux de M. Cassard.

L'Histoire mettra Jacques Carsard au nombre des héros que la France a produits. Ses exploits militaires paroîtront même comme des fables, dans l'éloignement des tems ; mais ses grands talens pour la marine étoient obscurcis par son caractere opiniâtre et farouche : il fit perdre le fruit de ses actions A la cour tout le monde parloit de lui, et, lorsqu'il y étoit, personne ne le regardoit. En voyant un homme triste, rêveur, simplement couvert et d'une figure très-commune, on ne pouvoit se persuader que ce fût un héros. Enfin il perdoit sur la terre toute la gloire qu'il s'étoit acquise sur la mer.

On est fâché de voir un ministre aussi doux et aussi équitable que le cardinal de Fleuri, punir si sévérement quelques indiscrétions que se permettoit un homme qui avoit sujet de se plaindre ; un homme qui avoit rendu des services très-importans à l'état. On a vu dans tous les tems, dans tous les pays des héros persécutés. Le vaincueur des Perses à Marathon, Miltiades mourut dans les prisons d'Athènes.

FIN.

VIE
DU CAPITAINE PAULIN,

Connu sous le nom de BARON DE LA GARDE.

ANTOINE ESCALIN DES AIMARS, *chevalier de Saint-Michel, général des galeres de France, sous François I, Henri II, François II, Charles IX et Henri III,* prit successivement les noms de capitaine Paulin et de baron de la Garde. C'est un de ces hommes extraordinaires, qui, sans aïeux, sans autre protection que leur mé-

rite, s'élevent aux premieres dignités. Il naquit vers l'an 1498 en Dauphiné, dans un village nommé *la Garde*, et en porta le nom par la suite. Ses parens trop pauvres pour lui donner une éducation conforme à son caractere, l'envoyoient à l'école de charité. Il y faisoit des progrès si rapides, qu'il étonnoit celui qui la tenoit; mais il étoit si bouillant et si impétueux, qu'il avoit continuellement des querelles avec ses camarades. Toutes les fois qu'un régiment passoit par son village, il se mêloit avec les soldats et ne les quittoit qu'à regret. Il n'avoit que douze ans lorsqu'un ancien caporal alla au village de la garde pour faire des recrues. Escalin lui pro-

posa de l'enrôler ; mais il n'avoit pas l'âge prescrit par les ordonnances ; le caporal lui dit qu'il ne pouvoit l'emmener sans le consentement de ses parens, et leur demanda s'ils vouloient lui confier leur enfant. Le jeune Escalin étoit d'une figure très-intéressante, ses parens avoient de la tendresse pour lui ; ils ne voulurent pas qu'il les quittât. Escalin avoit déja les passions vives : il suivit son penchant ; se déroba de la maison paternelle ; alla joindre le caporal qui le conduisit à son régiment, et le fit goujat de sa chambre. Les peines et les fatigues qu'il étoit obligé d'essuyer, loin de le rebuter, affermissoient son courage. Il se fit soldat sitôt que l'âge

lui eut donné les forces nécessaires pour cet état.

Son activité et sa vigilence le firent remarquer de ses officiers qui devinrent tous ses protecteurs. Il fut bientôt élevé aux grades d'enseigne, de lieutenant; enfin à celui de capitaine qui ne se donnoit alors qu'à des gens de marque ou d'un mérite distingué. Chaque grade auquel on élevoit Escalin, étoit la récompense d'une action d'éclat.

Lorsqu'il fut à la tête d'une compagnie, il exigea l'obéissance et l'exactitude, dont il avoit donné l'exemple étant soldat. Une taille avantageuse, une physionomie noble et agréable sembloient annoncer qu'il étoit né pour commander.

Sa valeur, qu'il avoit prouvée dans plusieurs combats singuliers, le faisoit craindre et respecter. Il prit alors le nom de capitaine Paulin, et le conserva long-tems, quoiqu'il fût élevé à des grades beaucoup supérieures. Ceux qui commandoient les armées avoient tant de confiance en sa capacité, qu'ils l'employoient toujours dans les expéditions les plus délicates.

Langei du Bellay, Lieutenant de roi en Piémont, étoit l'homme le plus adroit et le plus pénétrant de son tems : il connut bientôt le mérite du capitaine Paulin; en fit son ami et son confident. Il avoit vieilli dans les ambassades et les négociations, et étoit fort instruit dans la politique il en

donna des leçons à Paulin afin qu'il le remplaçât dans les emplois que son grand âge ne lui permettoit plus de remplir. La nature avoit fait pour Paulin ce que l'éducation fait à peine pour les courtisans. Il avoit, comme on l'a vu, une taille avantageuse, une très-belle figure; son maintien et ses gestes étoient nobles; enfin, son extérieur prévenoit en sa faveur. Quoiqu'élevé dans les camps et les garnisons où regne ordinairement la rudesse, il savoit prendre l'urbanité des cercles les mieux composés. Il avoit la conception si aisée que, sans avoir rien appris, il paroissoit tout savoir. Il avoit cette éloquence naturelle qui est toujours supé-

rieure à celle qui ne s'acquiert que part l'art. Langei trouva l'occasion d'employer ses talens, et la saisit.

La trève entre François I et Charles-Quint étoit près de finir; François, convaincu pas l'expérience, que Charles, son ennemi implacable, ne manqueroit pas alors de recommencer la guerre, chercha à faire des alliés qui fussent en état de lui faire faire diversion. Pour cet effet, il résolut d'envoyer des ambassadeurs à Venise et à Constantinople, jeta les yeux sur César Frégose, Génois, et Antoine Rincon, Espagnol, qui avoient de grands talens pour la négociation. Le premier devoit rester à Venise,

pour solliciter le sénat à se déclarer en faveur de la France ; Rincon étoit chargé d'aller à Constantinople pour renouveler l'alliance que François I avoit faite quelques années auparavant avec Soliman II : ils avoient ordre de se rendre ensemble à Venise.

Le marquis du Guast, général des armées de l'empereur, gouverneur du Milanès et de la partie du Piémont qu'occupoient alors les Impériaux, fut informé des motifs de ces deux ambassades. Il senti combien il étoit à craindre pour l'empereur que le roi de France réussît dans ses projets, et chercha les moyens de les déconcerter (1). Ce général s'étoit

(1) De Thou, tome II, p. 367, Paul Jove.

couvert de gloire par plusieurs actions éclatantes : mais il la ternit par la plus insigne lâcheté : il deshonora même son maître qu'il vouloit servir.

Le marquis du Guast acheta des assassins qui massacrerent ces deux ambassadeurs à trois milles au-dessus de l'endroit où le Tessin se décharge dans le Pô. François I, justement indigné, résolut de tout entreprendre, de tout sacrifier pour venger l'affront qu'on lui avoit fait en assassinant son ambassadeur. Il assembla des troupes, en envoya une partie dans le Roussillon, et ordonna de recommancer les hostilités dans le Piémont. Il resolut en mêmetems de tenter une seconde fois

de faire alliance avec les Vénitiens et les Turcs, et manda à Langei de lui chercher un homme assez hardi pour se charger de l'ambassade de Venise, et ensuite de celle de Constantinople, et assez adroit en même-tems pour réussir. Ce prince sentoit qu'il avoit un besoin très-urgent de faire alliance avec ces deux puissances. Charles-Quint venoit d'en faire une offensive et défensive avec Henri VIII, roi d'Angleterre. Langei répondit à sa majesté qu'il avoit trouvé l'homme qu'elle cherchoit; que c'étoit le capitaine Paulin; qu'il réunissoit à un courage et une prudence à toute épreuve les plus grands talens pour la négociation. Il ajouta que sa majesté pourroit

en juger, que ce seroit lui-même qui lui présenteroit sa réponse.

Paulin se rendit à Fontainebleau, où la renommée avoit souvent vanté son courage et sa valeur. La beauté de sa figure, l'élégance de sa taille, la noblesse de son maintien, de ses gestes étonnerent les courtisans : tout le monde l'admiroit : les femmes ne se lassoient point de le regarder. Il faisoit plus de conquêtes, sans armes, au milieu de la cour, qu'il n'en avoit fait à la tête des soldats. Sa facilité à s'exprimer, son discernement et sa pénétration surprirent François I. Dans les entretiens qu'il avoit avec ce monarque, il ne disoit jamais rien d'inutile et n'oublioit rien de né-

cessaires. François Ier sentit enfin que c'étoit l'homme qu'il lui falloit: il l'envoya d'abord à Venise. Paulin, qui savoit se conformer à tous les caracteres, ne tardat pas à gagner l'affection des Vénitiens. Pour arriver plus sûrement à son but et remplir les intentions de son maître, il tâcha de persuader aux chefs de la république qu'il étoit intéressant pour leur nation d'arrêter les progrès de l'ambitieux Charles-Quint, qui cherchoit à envahir l'Europe entiere; leur dit que ceux qui lui prêtoient des secours étoient dupes de sa politique; qu'ils l'armoient contre eux-mêmes; qu'on le verroit bientôt comme un débordement, se répandre par-tout, si-tôt qu'il

auroit brisé les digues qui l'arrêtoient. « Il réunit, ajouta-t-il, tous ses efforts contre celle qui est le plus en état de lui résister, contre François I, et vous attaquera, sitôt qu'il l'aura renversé. Les conquêtes qu'il a faites annoncent celles qu'il veut faire : tremblez, Vénitiens, Charles est bientôt à vos portes. Hâtez-vous d'aller au secours de celui qui, seul, peut l'arrêter. Ne perdez point en délibérations inutiles un tems que vous devez employer à agir : votre intérêt le demande. » Pour appuyer ce discours, il distribua des présens si à propos, qu'il gagna tous les sénateurs : conclurent un traité d'alliance offensive et défensive avec le roi de France

Le capitaine Paulin connoissoit parfaitement l'art de la guerre sur terre : il en avoit souvent donné des preuves. Pendant son séjour à Venise, il étudia celui de la marine : ce grand homme voulut connoître tout ce qui concernoit la guerre. Les Vénitiens faisoient un commerce immense ; leur ville étoit, pour ainsi dire, le magasin de l'univers. Ils entretenoient une marine formidable pour soutenir leurs vaisseaux marchands ; étoient les dominateurs de la mer Adriatique et de la Méditerranée. Ils vendoient des vaisseaux et louoient des matelots aux différentes puissances qui se faisoient la guerre sur mer, et entretenoient chez eux le goût de la navigation. Paulin

lin examina leur marine avec attention, acquit des connoissances qu'il étendit et perfectionna par l'usage. Il devint un grand homme de mer, et rival de ceux qui avoient le plus de réputation dans ce genre. Ce fut le premier qui donna aux François du goût pour la marine. Lorsqu'il eut rempli sa mission à Venise, et acquis les connoissances qu'il desiroit, il se hâta de retourner en France, annonça au roi qu'il avoit réussi et lui fit connoître les moyens qu'il avoit employés. Le monarque fut si content de sa conduite, qu'il résolut de l'envoyer à Constantinople pour renouveler l'alliance avec Soliman II.

Cette commission étoit difficile:

pour réussir, il falloit un homme aussi adroit que Paulin. Soliman avoit fait, quelques années auparavant, une alliance avec François I contre Charles-Quint; il étoit entré en Hongrie, en avoit soumis une partie et se proposoit de conquérir le reste, parce qu'il espéroit que François I occuperoit Charles-Quint d'un autre côté. Mais le monarque François avoit conclu une trève avec Charles, à l'insu de Soliman; et Charles, tranquille du côté des François, avoit rassemblé toutes ses forces contre les Turcs, étoit entré en Hongrie, avoit repris toutes les places dont les Turcs s'étoient emparés, et avoit forcés d'abandonner ce pays.

Soliman, justement offensé de la conduite de François à son égard, avoit pris la résolution de ne jamais former d'alliance avec lui. L'adroit Paulin sut détruire les préventions du Sultan contre son maître; l'amena au point de former une seconde alliance avec lui; en obtint même des secours (1). Il parti pour Constantinople àu commencement de l'année 1542. Lorsqu'il y fut arrivé, il chercha à faire connoissance avec ceux qui avoient gagné la confiance du Sultan et à lier amitié avec eux. Il apprit que l'aga des janissaires étoit celui des officiers pour lequel Soliman avoit le plus de considération, et qu'un

(1) De Thou, tome II, Paul Jov. hist. liv. 43.

des eunuques du sérail étoit le confident de ses secrets les plus cachés, et, pour ainsi dire, l'arbitre de ses volontés. Paulin se fit d'abord conduire chez l'aga; lui présenta, de la part du roi de France, plusieurs pieces d'argenterie très-délicatement travaillées, des robes de la plus belle écarlatte, brodées en or et en argent, et plusieurs autres, d'un moindre prix, pour les distribuer aux officiers des janissaires. Il alla ensuite chez l'eunuque; lui fit des présens d'un autre genre, mais aussi précieux. Ayant mis dans ses intérêts ceux qui avoient le plus de crédit auprès du Sultan, il parvint jusqu'au sérail, et eut un entretien avec le prince même, ce qu'aucun chré-

tien n'avoit pu obtenir avant lui. Il lui présenta d'abord un buffet rempli de vases d'or et d'argent, très-délicatement travaillés. Soliman le reçut avec bonté, lut ses lettres de créance et lui dit : « Chrétien, c'est une loi inviolable pour moi de ne jamais manquer à ma parole : mais la conduite du roi de France à mon égard m'a débarrassé de celle que je lui avois donnée. Il a fait sans m'en prévenir, une trève de plusieurs années avec l'empereur d'Occident, contre lequel je n'avois les armes à la main que pour secourir le roi votre maître. » Il étoit d'autant plus difficile de répondre à ce reproche qu'il étoit juste ; mai le capitaine Paulin

avoit trop de ressources dans l'esprit pour rester sans réplique. Il répondit à Soliman : " Seigneur, il est des circonstances où les princes sont forcés d'agir contre leurs intentions : telle est celle où le roi de France se trouva alors. Accablé par le nombre des ennemis, sans soldats, sans argent, il se hâte d'accepter une trève qui étoit son unique ressource. S'il m'envoie aujourd'hui vers votre hautesse, c'est pour l'engager à venger un outrage qu'elle partage avec lui. Votre gloire, Seigneur, demande que vous ne le laissiez pas impuni. ,,

Lorsque l'interprete de Soliman lui eut rendu la réponse de Paulin, ce prince tint ce langage. « Ton

zele pour ton roi est louable : je joindrai mes forces aux siennes pour nous venger de l'outrage que nous avons reçu par l'assassinat de l'ambassadeur qu'il m'envoyoit. Dès le printems prochain ; il aura à ses ordres une flotte assez formidable pour faire trembler l'Europe entiere. Hâte-toi de retourner en France pour demander à ton maître quel est le plan qu'il se propose pour la campagne prochaine, et tu viendras toi-même me rendre sa réponse, afin que nous agissions de concert. (1) »
Avant son départ, il lui fit donner deux chevaux arabes, un sabre garni de pierreries, pour les pré-

(1) Paul. Jov. hist. liv. 43.

senter de sa part au roi de France. L'étonnement est épuisé de voir un homme de la plus basse naissance, qui a commencé par être goujat, s'élever jusqu'à être médiateur contre les deux plus grands monarques du monde. Le capitaine Paulin prouve qu'un mérite distingué peut tenir lieu de tout.

Il partit, et, ce qui paroît incroyable, n'employa que vingt jours pour se rendre de Constantinople à Fontainebleau. Il y resta trois jours, les employa à conférer avec le roi, qui lui donna le plan de ses opérations; reprit la route de Constantinople, et la fit avec la même diligence que celle de Constantinople à Fontainebleau. Lorsqu'il y fut arrivé, il apprit

que Charles-Quint avoit employé toutes sortes de moyens pour engager Soliman à rompre son alliance avec François I, et fait solliciter d'en contracter une avec lui; qu'il avoit offert à Barberousse dix mille écus d'or pour l'engager à ne point se charger de commander cette année la flotte Ottomane.

Paulin trouva encore le moyen d'entrer dans le sérail et de parler à Soliman. Il lui représenta qu'un grand prince, tel que lui, ne pouvoit manquer à sa parole. Le Sultan lui fit une réponse satisfaisante; et, voulant lui marquer l'estime qu'il avoit conçue pour lui, il ordonna au Grand-Visir d'assembler les premiers de l'état, et de lui donner un repas splan-

dide. Lorsqu'il fut près de partir, Sa Hautesse lui fit présent de plusieurs chevaux arabes, superbement enharnachés, de vases d'argent et de robes de soie pour les principaux officiers de sa suite. Il le chargea d'une lettre pour le roi de France. Dans cette lettre, il assure à François I qu'il est près de lui envoyer une flotte bien pourvue d'hommes et de munitions, commandée par Hariaden, (1) son amiral, qui a ordre de lui obéir comme à son souverain même. Il le prie en même-tems de charger Paulin du soin des opérations des

---

(1) C'étoit le nom que les Turcs donnoient au fameux Barberousse. Voyez sa vie qui fait partie de cette collection.

deux flottes, lorsqu'elles seront réunies. Il l'avertit en même-tems de regarder Charles, empereur d'Occident et roi d'Espagne, comme son plus grand ennemi, et de ne se fier ni à ses paroles ni à ses promesses. On peut juger de là que ce Sultan connoissoit parfaitement le caractere de Charles et de François.

Paulin retourna en France, avec cette célérité qu'il employoit dans toutes ses actions. Il représenta au roi combien il étoit important pour lui de ne pas manquer aux engagemens qu'il avoit contractés avec la cour Ottomane : mais ce prince étoit dans l'impuissance de remplir ses promesses, et d'envoyer une flotte nombreuse joindre celle des

Turcs. Une guerre fort longue et presque toujours désavantageuse avoit épuisé ses finances : la marine étoit tombée dans le plus grand dépérissement; les vaisseaux étoient en mauvais état : il n'y avoit point de matelots en France. Ceux dont on s'étoit servi jusqu'alors n'étoient qu'un assemblage d'aventuriers, de vagabonds de différentes nations que la cupidité seule engage à s'enrôler : ils refusoient de servir parce qu'on ne les payoit pas.

Dans la conjoncture pressante où François I se trouvoit, il crut devoir mettre toute sa confiance en Paulin, qui venoit de lui donner des preuves convainquantes de son génie et de son activité : il le nomma général des galeres. Les

courtisans ne virent qu'avec envie un homme qui sortoit du néant s'élever tout-à-coup à une des premieres dignités du royaume. Ils représenterent au roi que la place de général des galeres avoit toujours été occupée par des hommes de la plus haute naissance, et qu'on l'avilissoit en la donnant à Paulin. François leur répondit : « Chaque action de Paulin vaut un siecle d'aïeux : par son zele pour moi, il a acquis toute ma confiance. Il a su, sans doute, gagner encore celle de l'empereur Turc, puisque ce prince demande que je lui confie le commandement de la flotte qui doit joindre la sienne, c'est pour remplir les intentions du Sultan que je décore Paulin d'une dignité

qui lui donnera plus d'importance auprès des Turcs qui viennent à mon secours. » Le roi le fit baron, et lui dit de quitter le nom de Paulin pour prendre celui de *baron de la Garde*. Nous le désignerons dans la suite sous ce dernier.

Le baron de la Garde prouva que la confiance de François I étoit bien placée : il fit réparer, avec la plus grande célérité, les galeres qui étoient comme abandonnées dans les ports; on en construisit de nouvelles; on les pourvut d'artillerie, de munitions de guerre et de vivres : mais il n'y avoit ni soldats ni matelots ; on manquoit d'argent pour en faire venir des pays étrangers. Le baron trouva des ressources dans son génie : il

conseilla au roi de faire rendre, par les parlemens, un arrêt qui ordonnât à tous les seigneurs hauts-justiciers de remettre au général des galeres les prisonniers détenus pour crime capital : par ce moyen, il trouva des rameurs et des soldats.

Cependant la flotte ottomane étoit sortie des ports de la Turquie au mois de mai 1543, avoit doublé la Morée, étoit entrée dans le Fare de Messine et avoit mouillé devant Reggio. Barberousse, qui la commandoit, s'impatientoit de voir que celle de France ne paroissoit pas : les préparatifs que le baron de la Garde fut obligé de faire, consommerent beaucoup de tems, et l'empêcherent de joindre

les Turcs aussi promptement qu'il l'auroit desiré. Enfin, Barberousse envoya un officier turc à Marseille, pour se plaindre au baron de la conduite des François, et lui dire que, si dans peu de jours il ne voyoit pas paroître la flotte Françoise, il remettroit à la voile et retourneroit en Turquie. Le baron sentit que les plaintes de Barberousse étoient fondées, et eut peur qu'il ne s'en retournât sans avoir rendu aucun service à la France contre ses ennemis : il se hâte de partir avec deux (1) galions et quelques galeres qu'il étoit parvenu à équiper. Barberousse, voyant

(1) Espece de grand vaisseau de haut bord qui avoit trois ou quatre ponts et qui n'alloit qu'à voiles. On n'en fait plus usage aujourd'hui.

qu'au lieu d'une flotte formidable qu'on lui avoit promise, on ne lui amenoit qu'une foible escadre, fronça le sourcil, regarda le baron avec des yeux enflammés ; lâcha quelques propos contre la nation françoise ; ordonna qu'on levât l'ancre et qu'on fît voile du côté de Constantinople. Le baron de la Garde avoit, comme nous l'avons dit, la figure très-belle ; il lui étoit facile de prendre tous les airs qui convenoient aux conjonctures où il se trouvoit. Il prit alors celui de la douceur, et, conservant sa fierté ordinaire, lui dit : (1) « Hariaden, ton courroux ne me surprend pas ; tes plaintes sont fondées ;

(1) Nous avons déja dit que les Turcs donnoient ce nom à Barberousse.

mais écoute. Plus les besoins de celui qui demande du secours sont pressans, plus celui qui lui en fournit acquiert de gloire. Le petit nombre de vaisseaux que François I envoie joindre la flotte des Turcs, prouve l'épuisement de ses forces. Le magnanime Soliman, sensible aux malheurs du roi de France, a rassemblé ses vaisseaux, les a équipés, t'en a confié le commandement comme au plus courageux de ses amiraux, t'a ordonné d'agir contre les ennemis de ce monarque avec autant de zele et d'activité que contre les siens : il t'a enfin chargé de venger un outrage qu'il partage avec le roi de France. Ne seras-tu venu dans ces climats que pour exciter l'audace de nos enne-

mis ? ils ne manqueront pas de regarder ta retraite comme l'effet de la crainte de te mesurer avec eux. Que te dira Soliman, lorsque tu lui apprendras que tu as laissé son ami et son allié dans le plus terrible embarras ; que tu es parti arrivé ? aussi - tôt que tu es La gloire du Sultan et ton honneur demandent que tu restes, que tu fasses éprouver aux Espagnols et aux Allemands la valeur des Turcs. On équipe un nombre considérable de vaisseaux dans les ports de France, et le duc d'Anguien doit bientôt te les amener. Si le nombre ne répond pas à ton attente, soit certain que le courage y suppléera. Tu me verras toujours à la tête des François, et les conduire dans le chemin de la victoire. »

Ce langage arrêta Barberousse ; il dit au baron : « Tiens ta parole et tu verras bientôt la confiance des ennemis de ton roi se changer en crainte : marchons à l'ennemi. » Il fit approcher sa flotte de Reggio, s'en rendit maître en peu de tems, la livra au pillage et ravagea les côtes de l'Italie Méridionale. *Voyez la Vie de Barberousse*, qui fait partie de cette collection, page 211 et suivantes. Il avance jusqu'au port d'Ostie et jette l'épouvante dans le territoire de Rome, dans Rome même ; mais Paulin, qui accompagnoit toujours Barberousse, manda au pape que les Turcs n'en vouloient qu'aux ennemis du roi de France, et qu'ils avoient reçu ordre de la part de

leur souverain de ne faire aucun mal, même aucun tort aux alliés de ce prince. Cette lettre rétablit le calme dans Rome et dans son territoire : les paysans porterent des provisions aux Turcs, qui les payerent exactement. Barberousse se rendit ensuite au port de Marseille pour y attendre les ordres du roi de France. Le duc d'Anguien l'y joignit avec une flotte de vingt-deux galeres, de huit vaisseaux de charge, seize mille hommes d'infanterie, et des munitions de toute espece.

Les deux flottes combinées partirent vers la fin de juillet 1543, pour aller assiéger Nice, ville située vers les confins de la France et de l'Italie, dans les états du

duc de Savoie, sur le Var. Les Turcs et les François l'attaquerent par chacun un côté, y firent des brêches si considérables que le gouverneur se retira avec la garnison dans la citadelle, située sur un rocher fort escarpé, même inaccessible, et les habitans capitulerent. Les François et les Turcs firent des efforts incroyables pour s'en rendre maîtres ; mais ils furent obligés de lever le siége : les vivres et les munitions de guerre leur manquoient. D'ailleurs ils apprirent que Doria venoit au secours de la place avec des forces considérables. Plusieurs soldats françois et turcs trouverent moyen d'entrer dans la ville, malgré les défenses des généraux et y mirent tout à feu et à sang.

Le duc d'Anguien se rendit à Marseille, et le baron de la Garde accompagna les Turcs au port d'Antibes, où ils se reposerent et prirent des rafraîchissemens. Pendant qu'ils y étoient, on les avertit que la flotte de Doria, qui venoit au secours de Nice, avoit été battue par une furieuse tempête, et que la plupart des vaisseaux étoient en mauvais état. Le baron de la Garde proposa à Barberousse de profiter de l'occasion qui se présentoit pour détruire cette flotte; mais Barberousse lui répondit que les vents étoient encore trop forts et qu'il y auroit du danger à tenter l'expédition qu'on lui proposoit. Lorsque la tempête eut cessé et que la mer fut calme,

il fit lever l'ancre ; mais il ordonna de ne pas déployer toutes les voiles et de ramer lentement, parce qu'il craignoit, disoit-il, qu'il ne s'élevât une nouvelle tempête. Cette conduite fit connoître au baron que l'amiral turc avoit des raisons particulieres pour ne pas livrer combat à la flotte ennemie : il le quitta, alla joindre l'armée qui étoit en Piémont, et laissa auprès de Barberousse un officier françois nommé Léon Strozzi, pour l'empêcher d'attaquer les possessions des alliés de la France.

Le baron de la Garde se mit à la tête d'un détachement, et s'acquit beaucoup de gloire dans les différentes expéditions qu'on lui confia. L'envie s'éleva encore con-

tre lui : on alla jusqu'à rendre sa religion suspecte, et l'on disoit publiquement que l'amiral des Turcs lui avoit marqué beaucoup d'estime et d'amitié, parce qu'il avoit reconnu en lui un secret penchant pour le mahométisme. Le baron, offensé de voir que l'on répandoit contre lui une calomnie aussi injurieuse, résolut de se justifier sitôt qu'il en trouveroit l'occasion, et d'exterminer les hérétiques pour prouver sa foi. Les Vaudois furent les premieres victimes de sa fureur, et il exerça contre eux des cruautés qui font frémir la nature.

Les Vaudois étoient une secte que Pierre Valdo, marchand de Lyon, forma en 1260, et à la-

quelle il donna son nom. Un jour que les plus riches marchands de Lyon s'étoient assemblés, un d'entr'eux mourut subitement. Valdo, qui étoit dans l'assemblée, fut si frappé de cette mort subite, qu'il résolut, dès ce moment, de se livrer tout entier à Dieu. L'évangile devint son unique lecture. Sa piété augmentoit de jour en jour: il résolut enfin d'imiter les apôtres et de vivre dans la pauvreté comme eux. Il vendit tout son bien, le distribua aux pauvres, se fit pauvre lui-même et prit des sandales. Plusieurs citoyens de Lyon se joignirent à lui et prirent des sandales, d'où ils furent nommés *Insabbates*: on leur donna aussi le nom *de pauvres de Lyon*. Les Vau-

dois voulurent, à l'exemple des apôtres, être prédicateurs. Innocent III, voulant opposer à cette nouvelle secte de véritables pauvres par état, et des prédicateurs qui eussent une mission, approuva, en 1215, au concile de Latran, l'ordre des freres mineurs, ou cordeliers, et l'ordre des freres prêcheurs, ou Dominicain. Ces deux ordres rivaux troublerent le monde dans ce siecle d'ignorance, par des disputes ridicules. Les Vaudois, pour éviter la persécution, s'étoient retirés dans des lieux déserts, entre les montagnes de la Savoie, du Piémont, du Dauphiné et de la Provence. Ayant défriché ces pays arides, ils y vivoient tranquillement du fruit de

leurs travaux ; suivoient tous la même doctrine qu'ils se transmettoient d'âge en âge, sans chercher à l'étendre au-delà de leurs habitations. Cette doctrine étoit une espece de donatisme qui faisoit dépendre l'effet des sacremens de la vertu des ministres. Un mauvais prêtre ne pouvoit ni absoudre ni consacrer ; il n'étoit pas même un prêtre, et tout laïc vertueux étoit prêtre essentiellement ; mais, selon eux, pour être vertueux, il falloit être pauvre, et tout prêtre qui conservoit quelque propriété, étoit déchu du sacerdoce. Ainsi les Vaudois aimoient mieux se faire absoudre par leurs (1) *Barbes* que

(1) C'étoit le nom qu'ils donnoient à leurs ministres laïcs.

par les ministres ecclésiastiques. Ils avoient encore une autre erreur. Ils croyoient qu'il n'étoit pas permis de punir de mort les criminels. Ils ne fondoient cette idée sur aucun raisonnement, soit philosophique, soit politique ; ils l'appuyoient seulement sur ces passages de l'évangile, où Dieu dit : *Je ne veux point la mort du pécheur.* Il falloit donc, selon eux, le laisser vivre. *La vengeance m'appartient* ; il falloit donc la lui réserver. *Laissez croître l'ivraie jusqu'à la moisson.* On ne devoit donc pas prévenir cette moisson. On connoît peu leurs autres erreurs. Jamais leur schisme ne fut formel : pour éviter la persécution, ils re-

cevoient les sacremens de la main des prêtres, parce que, selon leur maniere de penser, comme on vient de le voir, ces sacremens n'étoient pas des sacremens. D'ailleurs, leurs ministres avoient soin de leur faire demander pardon à Dieu de cette foiblesse. Leur vie laborieuse, leur simplicité et leur tranquillité les mirent, pendant plusieurs siecles, à l'abri de la persécution : mais, vers l'an 1536, ils adopterent la doctrine de Calvin, et ils devinrent plus empressés à s'assembler et à s'étendre. On commença à faire attention à eux, et, au lieu de chercher à les attirer par la douceur, par la persuasion, on employa la persécution. Le parlement d'Aix rendit

un arrêt le 18 novembre 1540, par lequel il en condamna dix-huit au feu, bannit leurs femmes, leurs enfans, leurs domestiques, confisqua leurs biens, et ordonna qu'on détruisît le bourg de Mérindol, leur principale retraite. Sadolet, évêque de Carpentras, et le sage du Bellai-Langei, qui commandoit en Piémont, écouterent la raison et la pitié, et arrêterent pendant cinq ans l'exécution de l'arrêt du parlement d'Aix : mais Langei mourut ; Sadolet fut obligé d'aller à Rome. Ainsi les Vaudois perdirent leurs protecteurs, et le fanatisme se hâta de s'armer contr'eux : sa fureur s'étoit irritée dans l'attente. Jean Meynier, baron d'Opede, premier président

du parlement d'Aix, et Guerin, avocat-général du même parlement, se réunirent aux évêques provençaux. On représenta aux yeux du roi, les Vaudois comme des rébelles qui avoient formé des liaisons avec les Suisses et les princes protestans d'Allemagne : on leur fit même un crime des sollicitations que ces puissances firent en leur faveur. On assuroit qu'il y en avoit déja plus de seize mille sous les armes ; qu'ils attendoient des secours étrangers et qu'ils vouloient surprendre Marseille : enfin on effraya le roi, et l'on obtint la proscription des Vaudois. Le baron de la Garde eut ordre de conduire son détachement en Provence, et d'obéir au président d'Opede, qui

commandoit les troupes de la province pendant l'absence du comte de Grignan, qui aimoit mieux servir en Allemagne, que d'égorger ses concitoyens en Provence. Le parlement renouvela son arrêt de 1540, et ajouta que tous les hérétiques seroient exterminés. On nomma des commissaises qui furent François *de la Font*, président, ce *Guerin* dont nous avons parlé, *Honoré de Tribultis* et *Bernard Bodet*.

La fureur du président d'Opede contre les Vaudois étoit excitée par le ressentiment. Il possédoit des terres dans leur voisinage, et avoit cherché à étendre ses possessions; mais ils s'y étoient opposés. Ce barbare se chargea avec

joie de cette horrible exécution, et couvroit sa vengeance particuliere de l'apparence du zele pour la religion. Il ne lui fut pas difficile d'inspirer au baron de la Garde sa haine contre les Vaudois, et de l'engager à entrer chez eux le fer et le feu à la main. Il lui présenta l'intérêt de la religion et la volonté formelle du roi. Cet officier, peu accoutumé à réfléchir, ne sentit pas combien les fureurs du fanatisme sont contraires au zele tranquille et modéré de la morale chrétienne : il ne sut pas distinguer des ordres obtenus par la séduction et la mauvaise foi d'avec ceux qui sont dictés par la prudence. Le président et le baron se mettent à la tête de chacun un

détachement. L'un va saccager des bourgs ; l'autre marche le long de la Durance, entre Aix et Apt, brûle tous les villages qu'il rencontre. Les femmes, les enfans, les malades sont massacrés. Envain l'humanité parle pour ces malheureux ; d'Opede, Guerin et la Garde n'ont point d'oreilles pour l'entendre : le carnage excite le carnage. Plusieurs catholiques furent confondus avec les hérétiques et égorgés avec eux.

D'Opede et la Garde réunirent leurs troupes ; marcherent à Merindol. Les cris de ceux qu'on avoit massacrés avant d'y arriver, les flammes qui venoient de réduire en cendre les bourgs et les villages, avoient averti les habitans de

cette ville du malheur qui les menaçoit : ils s'étoient tous enfuis : on trouva les maisons désertes et on les brûla. On alla fouiller dans les souterreins ; on y trouva une multitude de femmes, d'enfans et de vieillards ; tous furent égorgés.

On parcourut le Comtat, une partie de la Provence, et on y commit des horreurs qui font frémir la nature ? la plume se refuse à les décrire. L'histoire de ce siécle, où les hommes commençoient à sortir des ténébres de l'ignorance, présente des crimes inconnus aux Barbares qui invahirent l'Europe. Croira-t-on que François I approuva, par des lettres-patentes, la conduite de d'Opede, de Guerin et du baron de

de la Garde ? Elles sont du 18 août 1545.

Le baron de la Garde n'auroit, sans doute, pas servi avec tant de zele, la fureur de ces deux magistrats, s'il avoit encore eu son protecteur et son ami Langei ; il l'auroit averti qu'un officier ne doit tirer son épée que contre les ennemis de l'état : il n'auroit enfin empêché de faire à sa mémoire une tache eternelle.

Bientôt la Garde quitte cette scène d'horreur pour aller déployer ses talens et son courage contre les Anglois. Henri VIII avoit déclaré la guerre à François I, maître de Boulogne ; il vouloit soumettre les provinces que ses ancêtres avoient autrefois possédées en

France, et méditoit une invasion dans ce royaume. Pour l'arrêter dans ses projets, d'Annebaut, amiral de France, eut ordre d'équiper une flotte, et de faire une descente en Angleterre. Cet amiral avoit plusieurs fois donné des preuves de sa valeur dans les guerres de terre; mais il n'avoit aucune expérience dans celle de mer. Assez modeste pour se défier de ses talens, il pria la cour de lui envoyer le baron de la Garde avec un détachement de galeres. Le baron se rendit au Havre-de-Grace, où les galeres l'avoient devancé. L'amiral d'Annebaut, connoissant ses talens et son courage, le laissa maître des opérations; la flotte mit aussitôt à la voile. Elle étoit composée

de deux cents cinquante vaisseaux (1) ronds, de vingt galeres et de quelques flutes. Le baron avança avec quatre galeres, pour examiner les forces des Anglois, leur position, et les engager au combat. Il compta soixante gros navires ennemis ; à l'instant, quatorze s'avancerent sur lui pour l'envelopper. N'ayant autre ressource qu'une prompte retraite, il fit usage de ses voiles et de ses rames : mais la flotte des Anglois étoit composée de ramberges, ou navires longs et étroits qui alloient à la voile et à la rame ; fendoient mieux les flots que les galeres, et les surpassoient

(1) C'étoient des especes de caravelles qui avoient quatre mâts et quatre voiles d'altimon. On en faisoit usage autrefois. On ne s'en sert plus à présent.

en vîtesse. Le baron de la Garde fut bientôt enveloppé par les quatorze vaisseaux ennemis. D'Annebaut envoya promptement le reste des galeres françoises à son secours, et y alla lui-même avec les autres vaisseaux de la flotte. Alors les Anglois, inégaux en forces, prirent le parti de la retraite, lâcherent leurs bordées, en s'approchant de leurs côtes. Ils espéroient que les François, cédant à leur impétuosité naturelle, se précipiteroient sur les écueils qui bordoient leurs rivages.

Le baron de la Garde pénétra leur dessein : il arrêta la poursuite et fit ses dispositions pour recommencer le combat le lendemain ; mais les Anglois n'oserent avancer

en pleine mer, et resterent sous leurs forts. Le baron, impatient de combattre, fit avancer plusieurs vaisseaux légers qui lui indiquerent la route : il fondit sur les Anglois avec tant d'impétuosité, qu'au premier choc il coula à fond la *Marie-Rose* qui étoit le plus gros vaisseau de leur flotte. De six cents hommes qu'elle portoit il ne s'en sauva que vingt-cinq. Il attaqua ensuite le vaisseau amiral, et lui auroit fait essuyer le même sort, s'il n'eût été promptement secouru.

Les Anglois effrayés, se retirerent dans leurs ports. Les deux généraux françois, voulant les attirer au combat, résolurent de faire une descente dans l'île de *Wigt*. Elle est située sur la côte méri-

dionale de l'Angleterre, au sud-ouest de Porsmouth. Elle a environ soixante milles de tour. On y compte trente-six paroisses et trois bourgs à marché. Elle est très-fertile et très-agréable. Il y a de beaux et bons pâturages où l'on entretient beaucoup de bétail, et principalement des brebis, dont la laine est très-bonne. Les François y firent une descente par quatre endroits, espérant que les Anglois s'approcheroient de cette île pour la défendre, et qu'on pourroit alors les forcer de combattre : mais ils ne firent aucun mouvement pour la secourir. Les François enleverent le bétail, les effets les plus precieux des habitans ; mirent le feu aux bourgs et aux villages. D'An-

nebaut et le baron de la Garde ne se trouvant pas assez de forces pour pénétrer dans l'intérieur de l'Angleterre, ordonnerent le rembarquement et mirent à la voile. Etant près des côtes de France, ils furent surpris par une tempête qui les rejeta sur les côtes d'Angleterre. Ils y rencontrerent les ennemis, et les deux flottes se canonnerent jusqu'à la nuit. Le calme étant revenu, les François en profiterent pour regagner leurs côtes, et rentrerent au Havre-de-Grace.

L'amiral d'Annebaut et les autres officiers françois firent l'éloge du baron de la Garde, et assurerent que c'étoit à ses manœuvres savantes et à son grand courage qu'on devoit les avantages qu'on

avoit remportés sur les ennemis. L'expérience et les réflexions lui apprirent que la guerre de mer avoit besoin de l'art : il les trouva dans son propre genie. Avant lui, la confusion régnoit dans les armées navales : les deux partis ennemis s'approchoient sans ordre et alloient à l'abordage.

Dans l'action dont on vient de parler, le baron de la Garde divisa la flotte françoise en trois escadres. Il confia le commandement de la premiere à deux officiers d'une valeur connue ; se chargea de l'autre ; mit l'amiral au centre avec trente vaisseaux. Il détache quatre galeres ; avance sur les ennemis, attaque et coule à fond leur plus gros vaisseau ; le

reste de la flotte françoise va à son secours, dans l'ordre qu'il a indiqué; l'artillerie est servie avec la plus grande précision : les ennemis effrayés prennent la fuite en désordre. Ce fut cet homme extraordinaire qui donna les premieres leçons pour la guerre de mer. Ceux qui ont paru après lui, n'ont fait qu'élargir une route qu'il avoit frayée.

Les lauriers que le baron de la Garde acquit dans cette expédition, ne le mirent point à l'abri de la juste punition que méritoient les cruautés qu'il avoit exercées contre les Vaudois. Les princes étrangers, les grands du royaume représenterent à François I que sa gloire et sa justice demandoient qu'il en fît punir les auteurs; que les lais-

ser vivre dans une tranquillité, c'étoit se rendre complice de leurs forfaits ; que le ciel vengeroit enfin le sang innocent si injustement répandu. Le roi étoit attaqué d'une maladie qui lui annonçoit une mort prochaine : la crainte et les remords l'agiterent : il chargea (1) son fils Henri II d'examiner cette affaire. N'auroit-il pas dû l'examiner lui-même, avant de souffrir qu'on l'entreprît ? Après la mort de François I, le parlement de Paris fut chargé, par une commission particuliere, de l'instruire. Le président d'Opede fut obligé de comparoître. Il plaida lui-même sa cause, parla en fanatique, comme il avoit agi, prit pour texte, ce verset du pseaume :

(1) Thuan. hist. l. 5.

Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta. Il dit qu'il avoit fait égorger les Vaudois parce que Dieu avoit ordonné à Saül d'exterminer tous les Amalécites. Il s'apperçut, sans doute, que ses raisons n'étoient pas suffisantes pour se dérober à la punition qui l'attendoit : il passa dans le pays étranger, où il mourut de la pierre, onze ans après ; ce fut en 1558. On assura qu'un chirurgien calviniste lui avoit causé une mort très-douloureuse, en le sondant avec une sonde empoisonnée. L'avocat général Guerin fut condamné à être pendu : on le traita avec cette sévérité, parce qu'outre le massacre des Vaudois, dont il étoit complice, il fut convaincu d'avoir fait des faussetés et

exercé des concussions. Le baron de la Garde fut jugé moins sévérement, parce qu'il n'avoit agi qu'à l'instigation de ces deux magistrats, et qu'il n'étoit pas, comme eux, dans le cas de connoître les loix. Il fut destitué de sa place de général des galeres, et condamné à une prison perpétuelle.

La guerre s'étant allumée entre Henri II roi de France, et l'empereur Charles-Qnint, Paul de Termes, qui fut depuis marechal de France, et qui commandoit une armée en Toscane, se souvint du baron de la Garde et des exploits qu'il lui avoit vu faire. Il sentit combien un officier aussi brave et aussi habile pouvoit lui être utile; il le demanda au roi. Henri fit encore

encore examiner l'affaire du baron dans son conseil privé, qui le déclara innocent, par un arrêt du 13 février 1551. Le roi lui rendit la liberté et l'envoya en Toscane. De Termes l'employa dans plusieurs expéditions, dont le baron se tira toujours avec honneur. Dans les attaques des places, il dirigeoit les ingénieurs, qui, connoissant la supériorité de ses talens, se faisoient un devoir de suivre ses leçons. Dans les combats, les soldats s'empressoient de marcher sous les ordres d'un chef qui avoit été leur égal, et qui, par son exemple, excitoit leur courage, et, par son habileté, assuroit leur confiance. Enfin; quoiqu'il n'eût aucun

titre dans l'armée, il en dirigeoit tous les mouvemens.

Il ne fut cependant pas rétabli dans sa place de général des galeres de France : elle avoit été donnée à René de Loraine, frere cadet du duc de Guise, et grand-prieur de France, qui avoit été général des galeres de Malthe, et donné des preuves de ses talens pour la marine dans les guerres que cet ordre avoit eues à soutenir contre les Turcs.

De Termes, qui sentoit de plus en plus qu'il avoit besoin du baron de la Garde, pria le roi de le laisser dans son armée ; mais les cardinaux de Loraine et de Tournon demanderent qu'on lui donnât le commandement des galeres qui de-

voient les conduire à Rome, disant qu'ils ne connoissoient point de meilleur guide. Le roi lui envoya ordre de se rendre à Marseille, de faire équiper six galeres. Il exécuta les ordres du roi avec cette promptitude qu'il mettoit dans toutes ses opérations. Sitôt que les deux cardinaux furent arrivés à Marseille il leva l'ancre, et arriva si promptement à Rome, que ceux qu'il conduisoit en furent étonnés.

(1) Lorsque le baron eut rempli sa mission, il parcourut toutes les côtes d'Italie pour voir s'il ne rencontreroit point quelques vaisseaux ennemis. Etant à la hauteur de Civita-Vecchia, port de mer

(1) Thuan. ibid. Brantôme, t. 2, p. 379 et suiv.

d'Italie, dans l'état de l'église, il fut surpris par une violente tempête qui dispersa ses galeres, et jeta celle qu'il montoit avec une autre sur la plage de San-Fiorenzo dans l'île de Corse. Il apperçut vingt-quatre grands vaisseaux espagnols qui avoient aussi été battus par la tempête, et qui s'étoient retirés sur la même côte, à peu de distance de San-Fiorenzo. Ils transportoient à Gênes des soldats espagnols, des munitions, et quantité de marchandises. Le baron de la Garde accoutumé à combattre, sitôt qu'il en trouvoit l'occasion, desiroit de les attaquer; mais ses forces étoient trop inégales pour qu'il pût espérer la victoire: il n'avoit que deux galeres; les

quatre autres avoient été séparées de lui, comme nous l'avons dit. Voyant que le courage ne suffisoit pas dans cette conjoncture, il résolut d'employer la ruse, arbora promptement le pavillon de l'empereur, envoya un brigantin dire aux Espagnols que la princesse Anne, femme de Ferdinand, roi de Hongrie, frere de Charles-Quint, étoit sur son bord; qu'il la transportoit en Espagne où elle seroit en sûreté pendant la guerre que l'empereur et son mari soutenoient contre la France et les Turcs; qu'il étoit de leur devoir de la saluer de toute leur artillerie. Les Espagnols donnerent dans le piége que le baron leur tendoit: ils se hâterent de mettre le feu à tous leurs canons.

Aussi-tôt le baron remit le pavillon françois ; les attaqua si promptement, qu'ils n'eurent pas le tems de recharger leurs canons. Il coula à fond deux de leurs plus gros vaisseaux, en enleva quinze qui étoient richement chargés. Le reste de la florte se sauva à force de voiles et de rames. Il mit à la chaîne les soldats et les matelots qui se trouverent dans les vaisseaux qu'il avoit pris. La philosophie n'étoit pas encore arrivée au degré où elle est : on approuva, on admira même à la cour la ruse du baron, et on rit de l'imprudente crédulité des Espagnols : aujourd'hui on riroit d'une pareille simplicité ; mais on blâmeroit la supercherie du baron de la Garde.

Henri II, voyant que les Génois étoient entiérement dévoués aux intérêts de l'empereur, résolut de leur enlever l'île de Corse. Cette conquête lui parut d'autant plus facile, que le célebre Sanpietro de Bastelica lui assura que les habitans de cette île desiroient de trouver une occasion favorable pour se soustraire à la domination des Génois. Sanpietro étoit un de ces hommes extraordinaires qui semblent faits pour des entreprises hardies et de grands événemens, enfin pour changer la destinée des états. Il avoit un caractere entreprenant, une hardiesse qui alloit jusqu'à l'intrépidité. Il étoit familiarisé avec les périls, et les obstacles irritoient son opiniâtreté.

A un génie plein de ressources, il joignoit cette éloquence forte qui entraîne les esprits. Né en Corse, de parens pauvres et d'un état vil, il avoit été élevé en Italie chez les Médicis, étoit passé en France, où il avoit fait admirer son courage par plusieurs exploits singuliers. En 1542 il accompagna, au siége de Perpignan, le Dauphin, fils de François I, y donna des preuves si éclatantes de sa valeur, que le prince tira une chaîne d'or qu'il avoit au cou, en décora Sanpietro, et lui permit de porter la fleur de lys dans ses armes.

Il retourna en Corse, où il épousa Vannina d'Ornanno, qui tiroit son origine des anciens souverains du pays. Sanpietro, sans naissance,

avoit acquis, par sa valeur, un si grand nom, qu'il parut digne de s'allier à cette illustre maison.

Il écrivit au roi de France, lui promit d'employer tout le crédit qu'il avoit sur les Corses pour les engager à se déclarer pour lui. Outre l'envie que le monarque François avoit de se venger des Génois il sentoit que la possession de la Corse lui faciliteroit le moyen de faire passer ses troupes de Marseille en Toscane. Il chargea de Termes de cette expédition. Cet officier, qui, comme nous l'avons dit, connoissoit les talens du baron de la Garde, représenta au roi qu'il n'y avoit personne qui fût plus en état de commander la flotte que lui, et conseilla à sa

majesté de le rétablir dans la dignité de général des galeres, afin qu'il eût un pouvoir plus étendu, et que les Turcs, qui étoient sur ces partages avec une flotte considérable, eussent plus de considération pour lui. Le roi goûta ce conseil ; mais la place de général des galeres étoit occupée, comme on l'a vu, par René de Lorraine, grand-prieur de France, et l'on n'avoit pas de raison plausible pour l'en destituer : mais ce prince eut la générosité de s'en démettre en faveur du baron. Le roi lui manda lui-même qu'il l'avoit rétabli dans son ancienne dignité, et lui donna ordre de rassembler toutes les galeres à Marseille, pour passer en Corse les troupes que

de Termes devoit y commander. Le baron exécuta les ordres du roi avec sa promptitude ordinaire : les galeres furent bientôt assemblées et équipées. De Termes n'ayant pas fait ses préparatifs aussi promptement, le baron de la Garde alla, avec trente-six galeres, joindre Dragut, qui avoit succédé à Barberousse dans la place d'amiral des Turcs, et qui étoit dans le golfe de Lepante avec soixante galeres. Dragut, qui avoit long-tems servi sous Barberousse, connoissoit le baron de la Garde. Il lui marqua beaucoup d'amitié ; lui promit de se joindre à lui et d'aider aux François à conquérir l'île de Corse. Leurs flottes combinées partirent au commencement

de juin 1553 ; aborderent ensemble sur les côtes de la Calabre. Les Turcs y firent une descente, ravagerent une très-grande étendue de pays et se rembarquerent. Les deux flottes laisserent derriere elles le Fare de Messine ; cotoyerent la Sicile, et jeterent l'ancre à la vue du cap Passaro ; mirent des troupes à terre, où elles firent encore beaucoup de ravages. Dragut resta avec sa flotte sur les côtes d'Italie, et le baron de la Garde retourna à Marseille, où de Termes s'embarqua avec plusieurs officiers de marque, quelques Corses, du nombre desquels étoit Sanpietro, et un nombre assez considérable de soldats. Lorsque la flotte françoise fut arrivée sur les
côtes

côtes d'Italie, celle de Dragut la joignit. Elles aborderent à l'île d'Elbe; mirent une partie de leur monde à terre, dans le dessein de la ravager : mais Côme de Médicis s'étoit douté du projet que les François et les Turcs avoient formé d'envahir les îles de Corse et d'Elbe : il avoit fait fortifier Porto-Ferraio, qui est la principale place de l'île d'Elbe. Il avoit en outre mis une forte garnison dans Piombino, ville de Toscane, qui n'est séparée de l'île d'Elbe que par un canal de dix milles. Les Turcs et les François ravagerent plusieurs bourgs et villages; se rembarquerent, sans attaquer les places fortifiées, et allerent mouiller l'ancre devant l'île de Corse,

Le 25 août 1553, de Termes détacha le duc de Somma et Sanpietro avec quelques galeres, leur donna ordre d'investir Bastia. Ils arriverent devant la place le lendemain à trois heures du matin; mirent leur monde à terre; sommerent le gouverneur de leur livrer la ville. Sanpietro, voyant qu'il persistoit à vouloir la défendre, dit aux habitans que l'intention du roi de France étoit de les tirer de la servitude dans laquelle les Génois les tenoient, et de les rendre heureux. Ils l'écouterent, le crurent; ouvrirent leurs portes, et le gouverneur fut obligé de chercher son salut dans la fuite. De Termes arriva le jour suivant avec le gros de l'armée et rencontra

dans sa route un nombre considérables de Corses qui, à la persuasion de Sanpietro, venoient se ranger sous ses drapeaux. De Termes fit aussi-tôt attaquer les places où les Génois avoient mis garnison. S. Florent, Corté, Portorecchio, Ajaccio furent bientôt enlevées. De Termes envoya le duc de Somma et Aurele Frégose porter à Henri II la nouvelle de ces heureux succès.

(1) Dragut assiégea Bonifacio: mais cette ville étoit si bien fortifiée qu'elle résista à tous ces efforts pendant long-tems : il perdit six cents hommes à ce siége, et ne l'auroit peut-être pas prise,

(1) Thuan. ubi suprà.

si Nas, capitaine provençal, ne se fût approché des murailles, et n'eût représenté aux habitans que si les Turcs prenoient la ville d'assaut, ils mettroient tout à feu et à sang : enfin, il les effraya au point qu'ils livrerent la ville à condition qu'ils auroient tous la vie sauve ; qu'aucune maison ne seroit pillée, et que la garnison sortiroit avec armes et bagages. Les Turcs furent très-mécontens qu'on leur accordât cette capitulation, parce qu'elle les privoit d'un pillage qu'ils regardoient comme assuré : mais un accident imprévu les mit dans le cas de se dédommager. Pendant que la garnison sortoit, un janissaire apperçut, entre les mains d'un des sol-

dats qui la composoient, une arquebuse très-bien travaillée : il voulut la lui prendre. Le soldat, indigné de cette violence, tourna l'arquebuse contre le janissaire et le tua. Plusieurs autres janissaires accoururent au bruit que cette action excita, et furent tués aussi. Alors tous les janissaires mirent le sabre à la main, s'élancerent sur les soldats de la garnison et en tuerent une très-grande partie. Le baron de la Garde et Nas penserent périr dans cette occasion : ils se jeterent au milieu des janissaires pour appaiser le tumulte, et Dragut eut beaucoup de peine à les tirer des mains de ces furieux.

Dragut avoit conservé le caractere d'un corsaire : il étoit plus

excité par le desir du pillage que par celui de la gloire. Voyant qu'on mettoit un frein à sa cupidité, il dit au baron de la Garde qu'il n'étoit pas venu avec une flotte nombreuse pour faire des capitulations ; que c'étoit par le pillage qu'il avoit coutume de payer ses soldats, et qu'il ne pouvoit rester davantage puisqu'on l'en privoit. Il fit rembarquer ses troupes et mit à la voile, abandonnant ainsi les François dans le tems qu'ils avoient le plus grand besoin de son secours.

Le baron de la Garde sentit combien cette défection étoit contraire aux intérêts de la France ; mais il ne perdit pas courage : il fit embarquer une partie des trou-

pes françoises ; alla mettre le siége devant Calvi. Cette ville est située sur une langue de terre qui avance dans la mer en forme de cap. Son château est flanqué de cinq bastions. Son fauxbourg, qui est au-dessous du château, n'est composé que d'environ quatre-vingt maisons qui sont défendues par une muraille à creneaux. Le baron bloqua le port avec ses galeres, fit descendre à terre une partie de ses gens, se rendit maître du fauxbourg. Les Génois, étonnés des succès rapides des François et désolés de la perte de l'île de Corse, résolurent de faire tous leurs efforts pour la reprendre. Ils assemblerent quatorze cents hommes de troupes, en donnerent le com-

mandement à Christophe Pallavicini qui attaqua si à propos les François, qu'il s'empara de leurs lignes et ravitailla Calvi. Cet avantage, presqu'inespéré, releva le courage des Génois : ils demanderent du secours à l'empereur; équiperent une flotte considérable; en donnerent le commandement au célebre André Doria, qui avoit alors quatre-vingt-cinq ans et qu'on regarda encore comme la seule ressource de la nation. Il oublia le nombre de ses années, et comme, si le desir de servir ses concitoyens avant de terminer sa longue et glorieuse carriere, lui eût rendu toute sa vigueur, il présida lui-même aux préparatifs de l'armement. Pendant qu'on y travail-

loit, il fit partir Augustin Spinola avec vingt-six galeres et trois mille hommes de débarquement. Lorsque Spinola parut devant Calvi, le baron de la Garde et de Termes, qui voyoient leurs troupes considérablement diminuées, et qui manquoient de munitions, leverent le siége et allerent se retrancher dans les montagnes de San-pietro d'Accia.

(1) Doria, instruit de la retraite des François, se hâta de partir avec le reste de la flotte, aborda vers la fin de novembre 1553, du côté de San-Fiorenzo, qu'il savoit être médiocrement pourvu d'hommes et de vivres, et

(1) Thuan. ubi suprà.

résolut de l'assiéger par mer et par terre : mais avant de commencer ce siége, il voulut s'emparer de Bastia, afin de mettre ses derrieres en sûreté, et y envoya cinq compagnies de troupes espagnoles et italiennes. La garnison n'étoit composée que de cinquante François qui se défendirent avec un courage héroïque et ne se rendirent qu'à l'approche du canon. Lorsqu'ils sortirent de la place, les Espagnols furent étonnés de voir qu'un si petit nombre d'hommes eût osé les braver : bientôt la honte qu'ils eurent d'avoir été obligés de leur accorder une capitulation honorable, se changea en fureur : ils vouloient les massacrer ; mais les Italiens leur firent

sentir combien cette conduite seroit odieuse, et les arrêterent.

Après cette expédition, Doria réunit toutes ses forces contre San-Fiorenzo : mais le brave Jourdain des Ursins, qui commandoit dans la place, le fatiguoit par de fréquentes sorties ; de Termes le harceloit par des détachemens continuels qu'il envoyoit contre lui. Les paysans portoient, pendant la nuit, des vivres dans la ville, à la faveur d'un marais qui est aux environs. Doria, malgré son grand âge, surmontoit les fatigues : il sut pourvoir à tout. Des embuscades placées de distance en distance arrêterent les détachemens de de Termes ; des tranchées faites devant la ville

empêcherent les sorties : un ouvrage élevé au milieu du marais, ôta aux paysans la facilité de porter des vivres à la garnison. Le baron de la Garde, voyant que l'armée françoise étoit trop affoiblie pour livrer bataille et qu'elle étoit en même-tems dépourvue de toutes sortes de munitions, s'embarqua promptement pour aller chercher des secours à Marseille. Il rassembla vingt galeres, y mit six mille soldats qui se faisoient honneur d'aller servir sous lui ; prit des munitions de toutes especes et en très-grande quantité ; mais, lorsqu'il étoit près d'aborder à l'île de Corse, une tempête qui survint tout-à-coup, dispersa sa flotte. Pendant qu'il étoit occupé

cupé à la rassembler, Doria pressoit le siége de San-Fiorenzo. Jourdain des Ursins, voyant qu'il ne recevoit aucuns secours, et que la misere faisoit périr tous les soldats de la garnison, résolut enfin de capituler. On lui accorda tous les honneurs de la guerre, à condition que ni lui ni la garnison ne porteroient de six mois les armes contre l'empereur, contre les Génois, enfin contre la république de Florence, qui avoit secouru les Génois dans cette circonstance ce que peut le courage joint au désespoir Doria n'avoit pas voulu le comprendre dans la capitulation, non plus que plusieurs autres bannis de Gênes. Il sort de San-Fioranzo

avec quelques compagnons de son sort, force les lignes de circonvallations ; perce les bandes espagnoles, renverse ceux qui veulent s'opposer à son passage, s'échappe des mains des ennemis, et va joindre l'armée françoise. Ceux des bannis, qui n'eurent pas le courage de l'imiter, furent condamnés aux galeres. Doria attaqua ensuite et prit plusieurs autres places. De Termes et le baron de la Garde cherchoient envain les moyens de l'arrêter dans sa course ; mais ils ne recevoient aucuns secours de France, et les Corses passoient en foule du côté des ennemis. Le baron de la Garde, toujours actif, toujours entreprenant, se rendit encore à Constan-

tinople et engagea Soliman II, qui avoit conçu pour lui beaucoup d'amitié, à renvoyer Dragut, avec la flotte ottomane, sur les côtes d'Italie. Aussi-tôt qu'elle y fut arrivée, l'empereur rappela Doria avec la sienne pour la combattre.

Cette diversion rétablit les affaires des François dans la Corse. De Termes et le baron de la Garde, qui étoit déja de retour, reprirent plusieurs places. Les Corses, qui les avoient abandonnés, revinrent, avec empressement, les rejoindre. On leur envoya mille hommes de troupes, des munitions, et on leur promit des secours plus considérables, pour les engager à soumettre la Corse. Ils allerent assiéger Calvi :

pendant que de Termes l'attaquoit par terre, le baron de la Garde l'attaqua par mer : mais Doria arriva avec quarante-quatre vaisseaux et six mille hommes de troupes. Il leur fit lever le siége. Ce fut alors que de Termes reçut ordre de passer en Piémont pour commander l'armée françoise qui y étoit.

En quittant la Corse, il laissa à Jourdain des Ursins et au baron de la Garde le commandement des troupes qui restoient dans cette île. Le baron alla à Marseille, où il prit trois mille hommes qui l'attendoient pour s'embarquer. Dans sa route il rencontra Dragut, l'engagea à revenir en Corse avec lui. Dragut descendit à terre avec

trois mille Turcs, et une partie de son artillerie. Jourdain des Ursins alla les joindre avec les troupes qui étoient sous son commandement. Ils dresserent onze pieces de canon vis-à-vis la porte de la ville, trois contre les murs de la citadelle; établirent sur le rivage une batterie de six canons et de deux coulevrines. Ils ouvrirent la tranchée le 10 d'août 1555. Les François monterent à l'assaut et furent repoussés trois fois. Les assiégés se défendirent avec intrépidité. On assure que les femmes se mêloient avec les hommes pour combattre; qu'on les voyoit autour de la brêche rouler des pierres sur les assiégeans: plusieurs y périrent, sans que les autres s'effrayassent.

Cette entreprise manqua encore, parce que les Turcs, sur lesquels on comptoit beaucoup, refuserent de monter à l'assaut. Dragut fit même sonner tout-à-coup la ratraite et reporter ses canons à bord. Des Ursins et le baron de la Garde allerent le prier de rester encore; lui représenterent qu'une retraite si subite terniroit sa réputation et celle des Turcs. Dragut, élevé par Barberousse, accoutumé comme lui à essuyer les fatigues de la guerre et à braver les dangers, étoit très courageux et très-bon général : les François auroient reconquis la Corse s'il eût voulu les seconder : mais c'étoit un corsaire d'une avidité insatiable. Il vouloit qu'on

lui donnât, pour prix de ses services, des sommes considérables et qu'on lui accordât le pillage de la ville et la liberté d'emmener en captivité tous les habitans qu'il pourroit enlever. Le baron de la Garde et Jourdain des Ursins sentirent qu'ils se rendroient odieux à toute l'Europe, s'ils livroient les Chrétiens aux Infideles. Ils lui dirent que le roi de France les avoit envoyés pour conquérir la Corse, non pour la ravager; pour soumettre ses habitans, non pour les mettre dans les fers. Dragut leva l'ancre et retourna en Turquie.

Peu de tems après, le baron de la Garde reçut ordre de passer sur les côtes d'Italie pour protéger les

alliés de la France et favoriser les opérations des généraux : mais la perte de la bataille de Marciano força les François d'évacuer l'Italie. Le baron de la Garde prit sur ses galeres Montluc, Strozzi, plusieurs autres officiers de marque, et les débris de l'armée françoise. Un épais brouillard, qui s'éleva pendant la navigation, fut cause qu'il donna dans la flotte ennemie que commandoit Doria. Dans ce danger pressant, le baron de la Garde développa tous les talens qu'il avoit pour la marine : il rangea promptement son armée en ordre de bataille, lâcha toute son artillerie et sa mousqueterie sur la flotte ennemie. Ce feu terrible fit croire à Doria, comme le baron

l'avoit prévu, que les Turcs et les François avoient réuni leurs flottes pour l'attaquer : il se battit en retraite. Le baron, qui connoissoit l'infériorité de ses forces, se retira et ramena sa flotte à Marseille, sans avoir perdu un seul vaisseau. Ainsi, ce grand homme, par sa présence d'esprit et son courage, sauva la France, qui étoit menacée d'une ruine totale.

Ayant appris que la flotte des Turcs étoit revenue sur les côtes d'Italie ; qu'elle avoit saccagé Reggio et Salerne, il proposa à la cour d'aller la joindre avec ses galeres, et d'assiéger Nice par mer pendant que le maréchal de Brissac l'assiégeroit par terre ; mais la France étoit trop épuisée pour qu'elle

pût faire de nouveaux efforts.

La paix qui fut conclue peu de tems après entre les puissances belligerantes, rendit les talens du baron de la Garde inutiles : il tomba dans l'oubli : on le destitua même de la place de général des galeres, pour la donner au marquis d'Elbœuf, frere puîné de René de Lorraine, qui en avoit été revêtu lorsqu'on l'ôta pour la premiere fois au baron de la Garde, et avoit eu la générosité de s'en démettre en sa faveur. (1) Tout le monde fut indigné de voir un grand seigneur, qui possédoit des richesses immenses, et occupoit des places importantes, dépouiller

(1) Brantôme, tome II, article du baron de la Garde.

un respectable vieillard qui avoit toujours bien servi l'Etat, et qui étoit à la fin de sa carriere. Le public, qui est un juge éclairé du mérite, disoit : « Si la guerre vient à se rallumer, pourra-t-on confier le commandement des galeres au marquis d'Elbœuf qui n'a jamais pratiqué la mer ? Il faudra la rendre au baron de la Garde : pourquoi l'en dépouille-t-on à présent ? » Autant ce langage est consolant pour ceux qui sont disgraciés, autant il est humiliant pour ceux qui sont décorés de leurs dépouilles.

Le baron de la Garde avoit l'ame assez élevée pour braver les revers de la fortune. En lui ôtant les dignités, on ne lui avoit pas

ôté la gloire de les avoir méritées; et la considération, dont il jouissoit dans le public, reprochoit à la cour son injustice à l'égard de ce grand homme. Comme tous ceux qui sont véritablement braves, il étoit doux et honnête dans la société; mais fort délicat sur le point d'honneur. Il en donna une preuve à un jeune courtisan qui eut l'imprudence de lui parler avec mépris de sa naissance. Quoique le baron de la Garde fût fort avancé en âge, il appela le jeune homme en duel. Celui-ci qui n'étoit pas aussi brave qu'insolent; lui dit qu'il ne lui étoit pas permis de se battre avec un homme qui étoit décoré du cordon de l'ordre de Saint-
Michel

Michel. (1) Le baron lui dit : « Vous m'insultez, quoique j'en sois décoré, et vous le respectez quand il faut vous battre ! Si c'est là le prétexte dont vous prétendez vous servir pour couvrir votre lâcheté, il est aisé de vous l'ôter. » A l'instant il tira son cordon, pria quelqu'un qui étoit auprès de lui, de le tenir pendant le combat, et mit aussi-tôt l'épée à la main. Plusieurs seigneurs qui étoient présens furent médiateurs : ils engagerent le jeune homme à faire des excuses au baron qui eut beaucoup de peine à s'en contenter. Brantôme, témoin du fait, dit que le

(1) C'étoit alors le premier ordre en France : celui du Saint-Esprit n'étoit pas encore institué.

baron fut applaudi de tous ceux qui étoient présens. Les duels n'étoient pas défendus alors.

Le marquis d'Elbœuf étant mort vers l'an 1566, on rétablit le baron de la Garde dans la place de général des galeres de France. Il fut cependant long-tems sans en exercer les fonctions, parce que les guerres civiles qui déchiroient alors la France, empêchoient qu'on ne songeât à entreprendre des expéditions sur mer : mais comme on lui connoissoit beaucoup de talens pour la guerre sur terre, on l'employa souvent contre les huguenots dont il étoit ennemi déclaré. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, sous le nom de Henri III, commanda plusieurs fois les

armées, qu'on envoya contre ces rebelles. Il connoissoit la valeur et les talens du baron de la Garde; l'emmenoit toujours avec lui lorsqu'il entroit en campagne, et lui confioit les expéditions les plus importantes et les plus dangereuses. Quoique dans un âge fort avancé, il essuyoit les fatigues avec la même fermeté que s'il eût encore été dans sa premiere vigueur. Il faisoit les fonctions de capitaine et de soldat en même-tems: son exemple excitoit tous ceux qui l'environnoient. On assure qu'il ne contribua pas peu aux victoires que le duc d'Anjou remporta à Jarnac et à Moncontour.

L'amiral de Coligny, chef des huguenots, reparoissoit encore plus terrible et plus dangereux

apres ses défaites. Charles IX et la régente, sa mere, voyant les finances épuisées, et ne pouvant fournir aux frais d'un nouvel armement, résolurent, malgré leur haine extrême pour les huguenots, de traiter avec eux en 1570; de leur accorder le pardon de tout ce qui s'étoit passé, et de renouveler les édits en faveur de la liberté de conscience. Cet accommodement n'étoit que simulé : c'étoit un moyen que la cour préparoit pour détruire, sans danger, tous ses plus formidables ennemis. L'amiral et les autres chefs des huguenots, instruits par l'expérience, étoient toujours dans la défiance, èt restoient éloignés de la cour. On employa tous les ar-

tifices possibles pour dissiper leurs craintes, et leur persuader qu'on agissoit avec sincérité : on observa scrupuleusement toutes les conditions du traité ; la tolérance fut établie et exactement maintenue : les catholiques qui voulurent s'y opposer furent sévérement punis ; on donna des emplois à la principale noblesse protestante ; on la combla de graces et d'honneurs. Le roi et son conseil déclarerent qu'ils étoient déterminés à laisser à chacun le libre exercice de sa religion.

Enfin, pour endormir les protestans dans une fatale sécurité, Charles feignit de vouloir faire une étroite alliance avec Elisabeth, reine d'Angleterre, qui les proté-

geoit : il alla jusqu'à lui proposer d'épouser le duc d'Anjou. On espéroit qu'un prince, à la fleur de son âge, d'une figure agréable, plairoit à une femme qui n'étoit pas insensible à ces avantages. Elisabeth feignit d'accepter la proposition qu'on lui fit sur ce mariage : on entra en négociation : les articles du contrat furent proposés : on applanit toutes les difficultés. On répandit dans le public la nouvelle de ce mariage ; on fit des préparatifs pour le départ du prince, et on ordonna au baron de la Garde d'équiper les galeres pour le transporter en Angleterre.

(1) Le baron, comme tous ceux

(1) Brantôme, ubi suprà.

à qui le secret de la cour étoit inconnu, crut que ce mariage alloit se faire. Quoique d'une naissance basse et abjecte, il avoit l'ame élevée. Il crut que le frere du roi de France devoit présenter aux Anglois une magnificence qui les étonnât. La dépense qu'il fit pour orner les galeres, monta à plus de vingt mille écus, somme immense alors, et qui auroit épuisé les plus considérables fortunes. Les forçats de la Réale que le prince devoit monter, étoient tous vêtus de velours cramoisi. La poupe et la chambre de poupe étoient ornées d'une tapisserie de velours de la même couleur, brodée en or et en argent, avec cette devise: *Bien que je sois et que j'aie été*

agitée bien fort, jamais je n'ai tombé ni changé. Les lits, les couvertures, les siéges étoient de la même étoffe : les étendards, les banderolles étoient moitié velours, moitié damas, avec des franges d'or et d'argent. Les autres galeres, dont le nombre pouvoit monter à dix, étoient aussi très-bien ornées. Une jeune noblesse, superbement vêtue, briguoit l'honneur d'accompagner le prince et de monter sur la Réale. Le baron se repaissoit d'avance, du plaisir qu'il goûteroit en faisant passer cette magnifique flotte sur la Tamise au milieu de Londres; mais ses espérances s'évanouirent, et ses dépenses furent inutiles, comme on le verra par la suite.

Ces préparatifs qui sembloient avoir un objet réel, et la conduite que la cour tenoit à l'égard des protestans, tromperent leurs chefs au point qu'ils tomberent dans le piége qu'on leur tendoit. Charles et la régente les voyant endormis dans la sécurité, résolurent de leur porter promptement le coup qu'ils leur préparoient. Charles offrit sa sœur Marguerite en mariage au prince de Navarre, depuis roi de France sous le nom de Henri IV. L'amiral et tous les chefs des protestans se rendirent à Paris pour assister à ces nôces. Le soir de la Saint-Barthélemi 1572, jour de la célébration du mariage entre le prince de Navarre et la sœur du roi, le signal fut donné pour le massacre

général des protestans; et le roi lui-même dirigea ces assassinats. Tout ce qui étoit seulement soupçonné de pencher pour la nouvelle doctrine, fut massacré sans distinction de rang, de sexe et d'âge: Le sang ruisseloit à gros bouillons dans Paris. Environ cinq cents personnes de marque, et dix mille d'un rang inférieur périrent dans ce massacre. On expédia aussitôt des ordres dans toutes les provinces pour faire une exécution semblable contre les protestans. A Rouen, à Lyon et dans plusieurs autres villes le peuple poussa la fureur encore plus loin que celui de la capitale. On assure que le duc de Guise proposa d'envelopper dans le massacre le roi de Navarre

et le prince de Condé ; que Charles eut horreur de tremper ses mains dans le sang de ses parens ; mais il exigea qu'ils se convertissent à la foi catholique , ce qu'ils firent en apparence.

Charles crut donner un prétexte plausible à la barbarie qu'il venoit d'exercer contre ses propres sujets, en publiant qu'on avoit découvert une conjuration que les huguenots avoient formée contre lui ; qu'ils vouloient se rendre maîtres de sa personne. Quoiqu'il ne fût plus question d'un mariage qu'on n'avoit proposé que par politique, et auquel Elisabeth n'avoit feint de consentir aussi que par politique, on crut qu'il étoit important d'instruire la reine d'An-

gleterre de ce qui venoit de se passer en France, et de prévenir son courroux, dont on avoit beaucoup à craindre. On chargea Fenelon d'aller à Londres, de demander une audience à Elisabeth, de lui assurer que Charles ne s'étoit comporté avec les protestans comme il avoit fait, que pour éviter le danger qui le menaçoit; enfin, que ces rebelles avoient formé le projet de l'enlever, et de se rendre maîtres de sa personne. Le ministre, plein de probité, abhorroit le procédé barbare de sa cour; mais il fut obligé d'obéir. Le baron de la Garde eut ordre de le prendre sur ses galeres avec toute sa suite et de le transporter en Angleterre. Cette commission

étoit

étoit bien différente de celle dont on l'avoit chargé quelque tems auparavant. Il devoit transporter à Londres un jeune prince que la fortune combloit de ses faveurs, environné d'une jeune et brillante noblesse qui partageoit sa joie. Il s'attendoit à voir les Anglois venir en foule au-devant du prince et de son cortege, et de les entendre tous pousser des cris d'allégresse. (1) Il transporta au contraire un ministre qui, par un morne silence, annonçoit la honte que lui causoit ce qu'il alloit faire. Ceux qui l'accompagnoient, partageoient sa tristesse et imitoient son silence.

---

(1) Les dépêches de Fénelon, vol. III, page 522.

Lorsque les galeres (1) entrerent dans la Tamise, personne ne vint au-devant d'elles. Tous les Anglois avoient horreur des François et les évitoient. L'audience que la reine donna à Fénelon en fut une preuve convaincante. Le silence profond de la nuit sembloit régner dans tous les appartemens de la reine. Elle étoit en deuil; les seigneurs et les dames de la cour, en longs habits noirs, étoient rangés de chaque côté; une sombre tristesse étoient peinte sur tous les visages. Ils laisserent passer l'ambassadeur au milieu d'eux sans le saluer, sans même daigner jeter un regard sur

(1) On en avoit ôté les ornemens dont on les avoit décorées pour transporter le duc d'Anjou.

lui. Sa confusion fut si grande qu'il dit : *Je rougis de porter le nom de François.*

Lorsqu'il fut arrivé au pied du trône, la reine le reçut avec un air de fierté et de froideur en même-tems ; elle écouta son discours avec attention et tranquillité, et lui répondit : « Au premier bruit qui s'est répandu de cet affreux événement, ma surprise a été extrême d'apprendre que tant de braves et fideles sujets tranquilles sur la foi de leur souverain, ont été égorgés d'une maniere si barbare : j'ai cependant suspendu mon jugement jusqu'à ce que j'eusse reçu des instructions plus amples et plus certaines Quand même le récit que vous venez de

me faire annonceroit la plus exacte vérité, il ne justifieroit pas l'étrange conduite des ministres du roi de France. On n'auroit pas eu plus de peine à arrêter tant d'hommes sans défense, qu'on n'en a eu à les massacrer : alors on auroit fait leur procès dans les formes, et l'on auroit pu distinguer l'innocent d'avec le coupable. L'amiral de Coligny, dangereusement blessé, environné des gardes du roi, pouvoit-il s'enfuir ? Au lieu de le massacrer, il falloit le convaincre des crimes qu'on lui imputoit. Enfin, il étoit plus digne d'un souverain de garder entre ses mains le glaive de la justice, que de le confier à des meurtriers impitoyables qui s'en sont servis,

sans distinction et sans pitié, contre des personnes accusées et non convaincues; mais dont ils étoient les ennemis déclarés. Si la raison et l'équité demandoient qu'on tînt cette conduite, quand même on auroit été certain que les protestans avoient formé une conjuration contre le roi, ne l'exigeoient-elle pas, si ce n'étoit qu'une calomnie que leurs ennemis inventoient pour les perdre? Si l'innocence de ces malheureuses victimes de la cruauté vient à se découvrir, ce sera alors un devoir indispensable pour le roi de tourner sa vengeance sur leurs calomniateurs qui ont si cruellement abusé de sa confiance et lui ont fait perdre tant de braves sujets;

qui l'associent enfin à l'infâmie dont ils se sont couverts. Pour moi, je jugerai des intentions de Charles, par la conduite qu'il tiendra dans la suite. En attendant, j'agirai comme il me le fait proposer par son ambassadeur. Je plains plus ce jeune prince, que je ne le blâme; ce sont ceux qui l'environnent qui l'ont porté à de pareilles horreurs. » Ce discours dicté par la prudence fait connoître le génie et les talens de cette grande reine.

Les François s'en retournerent avec plus de confusion encore qu'ils n'étoient arrivés. La maniere avec laquelle ils avoient été reçus en Angleterre, l'avoit augmentée. Quelques écrivains assurent que

Charles IX écouta très-attentivement la réponse d'Elisabeth; qu'il sentit toute la force des raisonnemens qu'elle contenoit; qu'il se livra à ses emportemens ordinaires; qu'il assura, en se servant même d'expressions dures, qu'il puniroit, avec sévérité, ceux qui étoient cause qu'il avoit été le bourreau de ses sujets, et qu'il mourut peu de tems après.

Revenons au baron de la Garde. Il avoit conduit M. de Fénelon en Angleterre, l'avoit accompagné par-tout, et avoit été témoin des disgraces qu'il avoit essuyées. Ce fut pour lui une leçon plus forte que celle qu'il avoit reçue après le massacre des Vaudois. Il sentit combien il étoit désagréable de

rester au milieu d'une cour aussi tumultueuse que celle de Charles IX, dans laquelle l'on étoit exposé, ou à commettre des crimes, ou à périr malheureusement. Il résolut de la quitter et de se retirer à la Garde, lieu de sa naissance. Il en avoit acheté la seigneurie, et Henri II l'avoit érigée en baronnie. Là, il espéroit se reposer de ses fatigues et passer le reste de ses jours dans la tranquillité : son grand âge l'avertissoit que sa fin étoit proche.

Ses préparatifs étoient faits : il alloit partir, lorsqu'on lui envoya ordre d'équiper les galeres, de prendre pour lieutenant le capitaine Beaulieu, officier de fortune comme lui; de joindre Lander-

neau, amiral du Poitou, qui commandoit plusieurs grands vaisseaux, et d'aller avec lui bloquer la Rochelle. Cette ville avoit obtenu de grands priviléges sous Charles V; mais elle en abusa par la suite et voulut même se rendre indépendante. Le calvinisme s'y étoit introduit en 1557. Pendant les guerres civiles dont nous venons de parler, elle se livra au prince de Condé, chef des protestans, et devint, pour ainsi dire, le centre du calvinisme. Les partisans de cette secte s'y assemblerent de toutes parts; l'autorité royale n'y fut plus reconnue; on en changea le gouvernement en une démocratie presque semblable à celle de Geneve. Henri, duc d'Anjou, alla, avec

une puissante armée, mettre le siége devant cette place, vers le printems de l'année 1573; mais les secours continuels qu'elle recevoit par mer, rendoient ses efforts inutiles. La flotte que commandoient Landernau et le baron de la Garde, la bloqua par mer, et arrêta les vaisseaux qui venoient pour lui fournir du secours. Le duc de Montgommeri, qui commandoit une flotte armée par les calvinistes, se présenta pour entrer dans le port : mais le baron de la Garde, auquel Landernau avoit déféré le commandement de la flotte royale, le repoussa et le força de prendre le large. Le lendemain il alla l'attaquer, le battit et le força encore de prendre la fuite.

Pendant ce tems, le duc d'Anjou pressoit le siége de la Rochelle, et les habitans étoient près de se rendre; mais le fameux Sore vint à leur secours avec une flotte nombreuse qu'il joignit à celle de Montgommeri. Sore avoit passé sa vie sur les vaisseaux : il avoit acquis la réputation d'un soldat intrépide et d'un général très-expérimenté. Son nom releva le courage des habitans de la Rochelle, lorsqu'ils apprirent qu'il venoit à leurs secours. Son zele pour le calvinisme attira sur ses vaisseaux une multitude de transfuge protestans qu'on avoit eu l'imprudence d'employer dans la flotte royale, et qui se firent une loi de ne pas servir à exterminer

des hommes qu'on poursuivoit, parce qu'ils professoient la même religion qu'eux, et à détruire une ville qui étoit l'asyle de ceux dont ils suivoient le parti. Les persécutions que les protestans avoient essuyées sur terre et celles dont ils étoient encore menacés, les avoient engagés à se retirer sur mer, où ils étoient tranquilles du côté de la religion : Commerçans et navigateurs, ils vieillissoient sur cet élément, et faisoient d'excellens marins.

Le baron de la Garde, se voyant abandonné de ses meilleurs matelots, ne pouvant avoir de confiance en ceux qui lui restoient, crut qu'il seroit imprudent de tenir la mer contre un ennemi qui se fortifioit

fortifioit tous les jours de ses pertes : se retira à l'embouchure de la Charante, où, par l'avantage de la position, il n'avoit rien à redouter d'une flotte supérieure : mais son caractere bouillant et impétueux, joint à un courage à toute épreuve, ne lui permit pas de rester longtems dans l'inaction : il résolut d'en sortir et de surprendre Tonnay-Charente. Son projet étoit si bien concerté, qu'il auroit enlevé cette place, s'il eût eu affaire à toute autre qu'à Sore. Cet ennemi, vigilant et adroit, avoit des émissaires qui l'avertissoient de tous les mouvemens du baron. Il lui dressa une embuscade dans un lieu si étroit, que les galeres ne pouvoient manœuvrer, et elles auroient été

toutes enlevées ou détruite, si la Noue, qui commandoit le détachement qu'on avoit placé en embuscade, ne se fût pas trop pressé d'en sortir. Cette imprudente vivacité averti le baron du danger qui le menaçoit : il évita le détroit, et se mit en pleine mer : mais les forçats, attirés par les rebelles qui leurs crioient *liberté*, *liberté*, refuserent de ramer. Envain il employa les promesses et les menaces pour les engager à faire leur devoir : ils désertoient par bandes. Voyant qu'il étoit dangereux de punir, il se hâta de regagner la Charente.

Ce mauvais succès ne le rebuta cependant pas : il résolut de faire une nouvelle tentative sur Tonnay-

Charente. Mais ses projets étoient aussi-tôt connus de l'ennemi, qu'il les avoit formés. Il étoit environné de traîtres, et Sore sembloit assister, et même présider à toutes les délibérations de son conseil. La fortune étoit, sans doute, fatiguée de lui accorder ses faveurs : elle lui fit essuyer tous ses revers. A peine a-t-il mis à la voile, que ses matelots er ses rameurs poussent le cri de la liberté : en approchant de la flotte de Sore, ils désertent en foule et deviennent ses plus redoutables ennemis.

Le duc d'Anjou, qui commandoit en chef au siége de la Rochelle, fut alors élu roi de Pologne par les états de ce royaume assemblés : leurs députés vin-

rent lui en annoncer la nouvelle dans son camp. Ce jeune prince conçut le noble desir d'orner sa tête des lauriers de la victoire, avant de placer dessus la couronne de Pologne. Il fit faire les opérations qu'il crut nécessaires pour avancer le siége et forcer la ville de se rendre. Il chargea le baron de la Garde de faire enfoncer, à l'entrée du port, plusieurs vaisseaux chargés de pierres et en outre d'en défendre l'entrée avec les galeres; mais le capitaine Sore vint lui livrer combat, et Montgommeri entra dans le port avec des batteaux plats chargés de munitions de toute espéce. Le prince, trompé dans ses espérances, entra en fureur : il attribua la cause de

cet échec au baron de la Garde, l'accusa de négligence, et le fit mettre en prison à la tête de l'armée. Les officiers et les soldats murmurerent de voir qu'on outrageoit si injustement un vieux guerrier qui les avoit tant de fois conduits à la victoire. Le duc d'Anjou sentit son injustice à son égard; le fit mettre en liberté, et lui offrit son amitié. Ce prince leva le siége de la Rochelle pour se rendre en Pologne où la couronne l'attendoit, et cette ville continua d'être l'asyle des protestans jusqu'en 1628 que le cardinal de Richelieu en fit le siége et la prit. Voyez la *vie du Grand du Quesne*, qui fait partie de cette collection.

Le baron de la Garde se repro-

cha de n'avoir pas suivi le projet qu'il avoit formé de se retirer à sa baronnie de la Garde, et de s'être exposé au désagrement que le duc d'Anjou lui avoit fait essuyer. Il senti d'ailleurs qu'un vieillard est déplacé au milieu d'une cour peuplée de jeunes princes et de jeunes courtisans : qu'il étoit enfin arrivé à cet âge où les grandeurs deviennent un fardeau ; où l'on ne conserve plus que les remords des actions que l'on a commises pour y arriver. Il quitta la cour, il se retira au village où il avoit reçu la naissance ; y vécut encore quelques années. Il fut attaqué d'une hydropisie, et mourut en 1578, âgé de quatre-vingts ans.

La nature sembloit s'être fait une loi d'orner le baron de la

Garde de toutes les graces : il étoit grand, bien fait, avoit la figure très-belle : son maintien et ses gestes étoient nobles : on l'auroit plutôt pris pour le fils d'un grand seigneur que pour le fils d'un malheureux paysan. Il força pour ainsi dire la fortune de le dédommager de la naissance abjecte qu'elle lui avoit donnée : elle l'éleva à des dignités dont les personnes de plus haute naissance se seroient crues décorées. Il y arriva par gradation et sans protecteurs. Ses actions seules l'y porterent : elles prouvoient toujours qu'il étoit au-dessus du rang où on l'avoit placé. Son mérite ne s'obscurcit point dans la premiere place de la marine ; si-tôt qu'il fut général des

galers, il acquit le titre de héros. Persuadé que le courage seul ne conduit pas à la victoire, il sut en préparer le chemin et y arriva toujours. Il devint architecte et charpentier; construisit des galeres plus solides et en même-tems plus faciles à mouvoir qu'elles n'étoient auparavant. Avant lui, les combats de mer n'étoient qu'une confusion : les deux armées s'approchoient sans ordres et cherchoient à aller à l'abordage. Il apprit à diviser les flottes par escadres toujours prêtes à se secourir mutuellement : enfin il donna l'idée d'un art que les hommes de génie ont perfectionné.

Le baron de la Garde étoit toujours bien placé par-tout où il se

trouvoit. Dans une négociation, c'étoit un ministre adroit qui savoit se faire écouter et persuader. A la tête d'une armée, c'étoit un général habile qui savoit prendre des positions avantageuses, et donner de la confiance à ses soldats. Dans un combat, son courage les excitoit et sa prudence les guidoit. Dans une marche, il les retenoit dans le devoir par une discipline exactement observée. Son exemple les accoutumoit à la frugalité et au travail en même-tems. Il étoit fort simple dans la vie privée, et magnifique dans la représentation. Il étoit fort doux dans la société et fort agréable dans la conversation. Il n'avoit point cette vanité ridi-

cule, et cependant très-ordinaire parmi ceux qui, d'une naissance basse et d'un état abject, se trouvent élevés aux grandeurs. Nous en trouvons la preuve (1) dans Brantôme qui vivoit de son tems et étoit son ami.

En parlant du Baron de la Garde, il dit : « Enfin il est mort, ayant laissé plus d'honneurs à ses héritiers que de bien, et en l'âge de plus de quatre-vingts ans, et si ne se montroit trop vieux, retenant encore quelque belle et bonne grace et apparence du passé qui le faisoit fort admirer de tout le monde, avec les beaux contes du tems passé, de ses voyages,

(1) Vie des hommes illustres et grands capitaines françois, tome II, page 386.

de ses combats, qui ont été si fréquens et assidus, que les mers de France et d'Espagne, d'Italie, de Barbarie de Constantinople, et du Levant en ont longuement raisonné.

Quant à moi, encore qu'il me fit perdre une fois un butin de douze mille écus qu'un navire que j'avois en mer m'avoit fait, et ne le trouvant de bonne guerre ni de prise, me le fit rendre, dont il me fit force excuses, j'en dirai à jamais ses vertus. Si dirai-je encore ce mot de lui, comme je lui ai oui-dire et d'autres avec moi; (car il ne s'en taisoit point et en faisoit gloire) qu'étant extrait de bas lieu. . . . il servit un caporal l'espace de deux ans, puis le voyant de bonne volonté, lui

donna l'arquebuse, le fit si bon soldat qu'il parut toujours pour tel, puis il fut enseigne et lieutenant et puis capitaine. Ah qu'il s'est vu sortir de bons soldats de ces goujats ! „

On voit encore, par le récit de Brantôme, que le baron de la Garde étoit fort équitable dans ses jugemens, puisqu'il le forçat de rendre un vaisseau qui n'étoit pas de bonne prise, quoiqu'ils fussent liés d'amitié. Il épousa une des filles d'honneur de la reine qui se nommoit Madelaine l'Angloise, dont il eut un fils qui laissa des enfans. La postérité du baron de la Garde existe encore, et s'est toujours alliée à des maisons de la premiere noblesse.

FIN.

VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.



ANDRÉ DORIA

VIE D'ANDRE DORIA,

Prince de Melfi, général des armées navales de François I, ensuite de l'empereur Charles-Quint.

PAR M. RICHER.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilége du Roi.

AVANT-PROPOS.

SI, dans une collection des vies des plus célebres marins, celle d'André Doria ne se trouvoit pas, ce seroit un vuide, et l'on nous en feroit un reproche. Ce grand homme parut dans des tems qu'on peut appeler encore barbares, tous les arts étoient dans l'enfance. Nous laissons ceux qui n'ont point de rapport à notre objet, et nous nous arrêtons sur celui de la marine. Les vaisseaux dont on faisoit usage alors étoient des galeres : ce

n'étoit point par la connoissance des vents qu'on les dirigeoit : les voiles étoient d'un foible secours : c'étoit par des rames, et l'on étoit obligé de mettre ces rames dans les mains d'esclaves ou de mercenaires. Pour commander une armée navale, on avoit besoin de moins de talens qu'aujourd'hui ; mais il en coûtoit plus de peines et de fatigues. Il falloit conduire des soldats et des matelots sans capacité, sans expérience; veiller sur des rameurs toujours prêts à négliger un travail que la contrainte leur rendoit insup-

portable ; il falloit inspirer aux équipages cette valeur que l'amour de la patrie, le desir de la gloire donnent à présent. André Doria réunissoit tous les talens qui étoient alors nécessaires à un amiral, et la victoire l'accompagnoit souvent: s'il reçut quelques échecs, il sut toujours les réparer.

On compte au nombre des grandes fautes que fit François I, l'imprudence qu'il eut de mécontenter Doria et de mettre ce grand homme dans le cas de quitter son service ; et l'on admire l'adresse de Charles-Quint qui sut l'atta-

cher au sien et tirer le plus grand parti de ses talens.

Pendant que Doria se rendoit redoutable aux ennemis du prince qu'il servoit, il gagnoit le cœur de tous ceux avec lesquels il vivoit. Il étoit doux et prévenant avec ses égaux, affable avec ses inférieurs : tous ceux que la misere tourmentoit, avoient droit à sa générosité. Sa femme possédoit son cœur tout entier ; elle n'essuyoit des chagrins que quand elle le voyoit partir pour aller se précipiter au milieu des hazards. Ses enfans recevoient sans cesse des preu-

ves de sa tendresse paternelle, et étoient embarrassés pour lui marquer leur reconnoissance. Il aimoit la justice, étoit le fléau des scélérats et le protecteur des innocens. Sa patrie lui dut plusieurs fois sa liberté : elle voulut l'élever au rang suprême ; mais il crut qu'il étoit plus glorieux de l'avoir mérité que de le posséder. Il étoit d'une famille illustre ; et lui donna encore un nouvel éclat : le nom de Doria sera respecté, même dans les siecles les plus reculés.

Les sources où nous avons puisé, sont Sigonius, vie

d'André Doria, avec les notes de Laurent Capelloni, Brantome, Paul Jove, ect.

Cette vie fait la suite de celles des plus célébres Marins.

Le portrait qu'on a mis au commencement, est d'après un qui parut à-peu-près dans le même tems que ce grand homme.

VIE
DE
DORIA.

LA famille des Doria étoit originaire de Gênes : elle avoit rendu des services importans à cette république, et y tenoit un rang distingué. La principauté d'Oneille lui appartenoit.

(1) André Doria, dont nous présentons l'histoire, naquit à Oneille le 30 novembre 1468,

(1) Sigonius de vita Andreæ Doriæ, Laurentius Capelloni, in Andreæ Doriæ vita edita 1566, per Jolitum de Ferrari.

d'André Cœva et de Marie Caracosa, tous deux de la famille des Doria. Comme son pere ne descendoit pas de la branche ainée, il ne possédoit qu'une portion de la principauté d'Oneille, avec quelques revenus médiocres. Il y en ajouta par la suite de très-considérables. A l'exemple de ses peres il entra dans la marine qui lui procura de la gloire et des richesses.

André Cœva et Marie Caracosa aimoient avec une égale tendresse le fruit de leur union. Le mari ne manquoit jamais de le recommander à sa femme avant de s'embarquer. Lorsqu'il étoit parti, elle réunissoit les soins maternels et paternels ; avoit toujours les yeux fixés sur son enfant ; et c'étoit le

le premier objet qu'elle présentoit à son mari lorsqu'il étoit de retour. Un jour elle apprit qu'il venoit d'arriver dans le port d'Oneille avec deux galeres : elle se hâta de prendre son cher enfant entre ses bras, courut au port, entra dans la galere où son mari étoit, l'offrit à ses caresses. On assure qu'André Doria, quoique dans un âge encore tendre, se plut tellement dans la galere qu'il y resta toute la journée, faisant aux matelots des questions sur tous les objets qui se présentoient à sa vue. Lorsqu'on vit la nuit approcher, on se mit en devoir de l'emmener; mais il s'y opposa, et sa mere fut obligée d'employer les menaces pour le faire partir. On se rappela,

par la suite, ce trait de son enfance, et on assura que c'étoit alors un pronostic de sa grandeur future. C'est ce qui arrive ordinairement à l'égard des hommes célebres : le vulgaire se persuade que leurs exploits ont été annoncés dès leur enfance.

Son pere, convaincu de l'utilité des études, lui donna des maîtres de très-bonne heure; il faisoit des progrès si rapides qu'il étonnoit ceux qui étoient chargés de l'instruire. Ce tendre pere ne jouit pas long-tems de la satisfaction de voir les talens de son fils se développer : il mourut. Sa veuve versa des pleurs sur son tombeau; mais elle se hâta d'étouffer sa douleur, pour ne s'occuper que de son fils. Elle

avoit eu plusieurs autres enfans, mais toute sa tendresse étoit tournée du côté d'André. Lorsqu'elle le vit arrivé à cet âge où les soins d'une femme deviennent insuffisans, elle résolut de chercher quelqu'un de ses parens qui voulût se regarder comme son pere, devenir son protecteur et son guide. Elle jeta les yeux sur Dominique Doria, qui, étant de la branche ainée, possédoit la plus grande partie de la principauté d'Oneille. Persuadée que l'intérêt est un puissant mobile pour faire agir les hommes, elle lui offrit, du consentement de la famille de son fils, la portion de la principauté d'Oneille qu'il ne possédoit pas, et ne lui en demanda qu'un prix très-

modique. Le jeune Doria, qui n'étoit pas encore assez éclairé pour appercevoir les vues politiques de sa mere, s'y opposa. Ce qui est ordinaire à presque tous les hommes, il étoit attaché au pays dans lequel il avoit reçu la naissance, et voyoit avec chagrin qu'on songeoit à l'en priver : il voulut même s'enfuir, espérant que son absence empêcheroit qu'on en fît la vente ; mais sa tendresse pour sa mere triompha de sa répugnance : il donna son consentement. Dominique Doria lui proposa, par la suite, de lui rendre cette portion de la principauté d'Oneille, et le sénat de Gênes offrit d'en payer le prix ; mais André n'accepta pas ces offres,

craignant de déplaire à sa mere, en détruisant ce qu'elle avoit fait.

Plus ce jeune homme marquoit de soumission aux volontés de sa mere, plus sa tendresse pour lui augmentoit. Voyant qu'il avoit un goût décidé pour les armes, elle craignit qu'il ne s'y livrât avec trop d'ardeur, et qu'une mort prématurée ne le lui enlevât : pour l'empêcher d'entrer dans les troupes, elle lui légua, par son testament, une somme assez considérable, et stipula qu'il en seroit privé s'il servoit sur mer ou sur terre. Ces précautions étoient inutiles : rien ne pouvoit lui ôter le goût naturel qu'il avoit pour les armes. Il s'ennuyoit même dans la petite ville d'Oneille, où il étoit

obligé de se livrer à une tranquillité qui impatientoit son ambition et son courage. Il en seroit sorti; mais il aimoit trop sa mere pour lui causer ce désagrément.

Il perdit cette tendre mere; lui rendit les derniers devoirs; se hâta d'aller à Rome, pour voir Dominique Doria, son parent, qui étoit capitaine des gardes du pape Innocent VIII. Quoiqu'il n'eût alors que dix-neuf ans, on le fit entrer dans les gardes de sa sainteté : il y fit bientôt admirer son adresse dans les exercices militaires, et son exactitude à remplir ses devoirs : son mérite personnel, plus encore que les liens du sang, lui attira l'amitié de Dominique Doria. André n'auroit pas tardé à arriver

au grade d'officier, mais Innocent VIII mourut : l'exaltation d'Alexandre VI causa des troubles à Rome qui déplurent à André Doria : il résolut d'aller chercher du service ailleurs ; se rendit à la cour du duc d'Urbin, qu'on regardoit alors comme une école pour la jeune noblesse qui se destinoit à l'état militaire : mais son parent lui représenta qu'il lui seroit difficile de se signaler au service d'un prince qui n'étoit presque jamais en guerre, et lui conseilla de passer à celui du roi d'Arragon qui avoit envahi le royaume de Naples, et étoit obligé d'avoir toujours les armes à la main pour le conserver. Alphonse, duc de Calabre, qui étoit général des

troupes de Ferdinand - l'Ancien, ne tarda pas à connoître le mérite d'André Doria : il le fit capitaine d'une compagnie de cuirassiers. Alphonse II, fils et successeur de Ferdinand-l'Ancien, lui confia le commandement d'un détachement des troupes qu'il envoya contre Ludovic Sforce qui vouloit s'emparer du duché de Milan. André Doria montra dans cette expédition tant de valeur et de prudence, qu'il gagna la confiance entiere d'Alphonse. Il avoit lieu d'espérer qu'il arriveroit aux dignités, aux honneurs auxquels il aspiroit : mais la fortune déconcerta, pour cette fois, ses projets. Charles VIII, roi de France, entra en Italie à la tête d'une nombreuse armée,

et, malgré les efforts d'Alphonse, conquit le royaume de Naples. Cet infortuné monarque, voyant que tout le monde se tournoit du côté du vainqueur, se retira en Sicile (1). De tous ses officiers, de tous ses favoris, André Doria fut le seul qui lui resta fidele dans son malheur. Il l'accompagna jusque sur le port; se proposoit même de le suivre en Sicile; mais Alphonse, pénétré d'estime et de reconnoissance pour ce fidele ami, lui dit, en versant des larmes. « Doria, n'allez pas plus loin; pour récompenser vos talens et vos vertus, il faut un roi plus heureux que moi. Adieu Doria :

(1) Id. ibid.

mon malheur est au comble ; je perds un trône, et ne puis conserver un ami tel que vous. »

Voyant que toute l'Italie étoit en combustion, que les guerres civiles et les guerres étrangeres dévastoient ce beau pays, il résolut de s'en éloigner, jusqu'à ce que le calme y fût rétabli, et qu'il y eût une forme de gouvernement solide. Il se rendit à Jérusalem pour visiter les saints lieux où s'est accompli le mystere de la rédemption ; y reçut la communion des mains des prêtres qui desservoient le Saint-Sépulcre. Après qu'il eut fait ses dévotions, ils le firent chevalier de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, qu'on appelle aujourd'hui l'ordre de Malthe.

L'objet de son voyage étant rempli, il partit pour l'Italie; y arriva dans le tems que Ferdinand II, fils d'Alphonse II, cherchoit à profiter de la retraite précipitée de Charles VIII, pour recouvrer le royaume de Naples. Le grand Gonsalve de Cordoue, que le roi d'Espagne avoit envoyé à son secours, s'étoit déja rendu maître de Naples et de tout le pays qui se trouve entre cette ville et le Garillan; poursuivoit avec acharnement Jean de la Rovere ou Roverejo qui étoit demeuré attaché au roi de France, et tenoit plusieurs villes en son nom. C'étoit en 1495.

(1) Doria crut qu'il devoit plus

(1) Id. ibid.

à ce dernier qu'aux princes d'Arragon dont il n'étoit point né sujet. Jean de Roverejo étoit d'une famille qui avoit toujours été liée avec celle de Doria ; il lui avoit personnellement rendu de grands services lorsqu'il étoit à la cour du duc d'Urbin. Enfin Roverejo avoit sauvé son frere David Doria d'un très-grand danger. La tempête poussa un jour dans le port d'Ancone un vaisseau que celui-ci montoit ; on le prit pour un corsaire ; on le mit en prison ; on saisit son vaisseau. En vain, David Doria demandoit à se justifier, imploroit le secours des magistrats, l'argent des fermiers de l'amirauté empêchoit que ses plaintes ne leur parvinssent, ou

plutôt

plutôt les empêchoit de les écouter. Jean de Roverejo, instruit de son malheur, s'adressa au pape et lui fit rendre justice. André Doria résolut donc de marcher au secours de Roverejo : il arma à ses dépens, vingt-cinq cavaliers ; se mit à leur tête ; alla le joindre ; lui dit en l'abordant, qu'il venoit le secourir, ou mourir avec lui. La Roverejo, qui avoit remarqué ses talens lorsqu'il servoit sous Ferdinand I, le reçut avec joie et lui confia le soin de défendre la forteresse de la *Rocca-Guillelma*. Dans cette défense, André Doria déploya tous les talens militaires qu'on auroit pu attendre d'un officier expérimenté. Il commença par faire réparer toutes les fortifica-

tions de la place ; fit dévaster toute la campagne des environs ; mit des détachemens en embuscade pour enlever les provisions que l'on conduisoit au camp ennemi ; répandit dans la campagne des camps volans pour surprendre les fourageurs.

Gonsalve, pour arrêter les pertes que lui causoit la garnison de Rocca-Guillelma, résolut d'assiéger cette place. Doria, informé de son projet, fit prendre les armes aux habitans de la place ; fit venir deux cents paysans qu'il enrôla ; envoya des hommes habiles et adroits pour examiner les mouvemens de l'ennemi. Ils découvrirent que Gonsalve devoit envoyer, une nuit désignée, un ingénieur

espagnol pour examiner la situation de la ville et l'état de ses fortifications. Doria mit des embuscades sur la route qu'il devoit tenir, et le fit enlever. Cet ingénieur lui ayant assuré que Gonsalve avoit réellement pris la résolution d'attaquer la place, il imagina un stratagême pour connoître tous ses projets. Il s'adressa à trois soldats gascons, dont il connoissoit la fidélité et l'intelligence, et qui, étant voisins de l'Espagne, savoient très-bien parler la langue de ce pays; leur dit de se rendre au camp ennemi comme déserteurs; de se faire enrôler dans les troupes espagnoles; d'écouter avec attention tout ce qu'on diroit; de tâcher de découvrir les projets du

général; de l'avertir quand il leveroit son camp, quand il seroit arrivé au village de S. Germain, quand il approcheroit de la ville, enfin par quel endroit il se proposeroit de l'attaquer. Alors il fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour soutenir le siége; fit faire des pallissades; environna les murailles d'un fossé profond; mit des sentinelles aux portes, et des troupes sur les murailles; fit fortifier les endroits qui lui parurent foibles: étant exactement averti, par ses trois espions, de tout ce qui se passoit dans l'armée ennemie, il savoit prendre les précautions nécessaires pour se défendre. Il apprit que les habitans avoient envoyé deux des princi-

paux citoyens de la ville à Gonsalve, pour lui représenter qu'ils ne pouvoient lui livrer la place qui étoit occupée par les François, et soumise à Doria; qu'ils n'étoient pas complices de la résistance qu'on alloit faire, et le prier de ne pas livrer la ville au pillage lorsqu'il s'en seroit rendu maître. Doria, croyant qu'il étoit nécessaire de faire un exemple, fit prendre les deux citoyens qui étoient allés au camp de l'ennemi; exigea qu'on lui donnât pour ôtages dix des principaux citoyens qui lui répondroient de la conduite des autres.

Gonsalve avançoit toujours vers la place : sitôt qu'il fut arrivé, il dirigea ses batteries du côté qui lui parut le plus foible; fit tirer tant

de coups de canon contre les murailles, qu'il en abattit une partie. Alors, il ordonna de monter à l'assaut : mais André Doria se présenta à la tête de la garnison ; fit les fonctions de général et de soldat. Il ordonna d'avancer une piéce de canon ; la fit charger de pierres ; tira sur l'ennemi, lui tua un si grand nombre de soldats qu'il le forçat de se retirer. Le soir même les François et les Espagnols convinrent d'une suspension d'armes ; Gonsalve la fit publier dans son camp : les François la firent publier dans la ville. Les conditions étoient que pendant qu'elle dureroit, chacun resteroit en possession de ce qu'ils occuperoient au moment où on la pu-

blieroit. Les François resterent maîtres de la citadelle, de la ville et d'un fauxbourg : les Espanols en conserverent un qu'ils avoient pris, et qui n'étoit défendu que par quelques moulins.

Dans la défense de cette ville, Doria avoit fait autant admirer ses talens des ennemis que des François mêmes. Il avoit marqué tant de douceur et d'affabilité aux officiers que Gonsalve avoit envoyés lui porter les conditions de la suspension d'armes, qu'ils se réunirent tous pour faire son éloge. Gonsalve conçut le desir de le voir et de converser avec lui : il l'envoya inviter à passer dans son camp. Doria s'y rendit sans gardes ; avec une noble simplicité qui

força les Espagnols à l'admirer. Gonsalve, après lui avoir fait les politesses qu'il croyoit être dues à un homme de son mérite, lui demanda, avec un air de franchise, s'il ne pensoit pas qu'on auroit dû attaquer la ville par un autre endroit, pour s'en rendre maître. Doria lui répondit qu'il ne croyoit pas qu'on pût faire mieux que ce qu'avoit fait un aussi grand général que lui. Gonsalve repliqua : " Je ne vous demande pas des complimens, je vous prie seulement de me dire, de bonne foi, ce que vous pensez sur la manierre avec laquelle nous avons attaqué votre ville, et vous promets que je n'en tirerai aucun avantage contr'elle. Doria lui dit :

sur la parole que vous me donnez, grand prince, je vais m'expliquer avec franchise. Je crois que vous auriez mieux réussi en formant votre attaque du côté des oliviers : les assiégés auroient été tout à découvert et n'auroient pu résister long-tems. „ Gonsalve fit venir le commandant de son artillerie, lui dit : " Avant de commencer le siége de Rocca-Guillelma, où ai-je proposé de placer l'artillerie ? „ Le commandant de l'artillerie lui répondit ; " dans les oliviers. C'est aussi le sentiment de Doria, reprit Gonsalve.

Ce général fit à Doria toutes sortes de politesses et lui marqua beaucoup d'amitié. Pendant qu'ils conversoient ensemble, on vit un

soldat tout effrayé s'élancer dans la tente de Gonsalve, et un capitaine espagnol qui le poursuivoit l'épée dans les reins, en criant : " traître, il faut que tu périsses. „ Ce soldat étoit un des trois Gascons que Doria avoit envoyés dans l'armée espagnole, et qu'on avoit découvert. Gonsalve, voulant combler Doria d'honnêtetés, affecta de ne pas faire attention au crime du coupable, pour ne songer qu'à l'insolence de l'officier qui osoit poursuivre l'épée à la main un homme qui se réfugioit dans sa tente, comme dans un asyle assuré : il le cassa, proposa ensuite à Doria d'entrer au service du roi d'Espagne, lui assure qu'il le feroit, sur-le-champ, capitaine général de la

cavalerie légére. Doria lui répondit qu'il sentoit tout le prix de son offre, mais que son devoir ne lui permettoit pas de l'accepter, sans le consentement de Roverejo, aux ordres duquel il s'étoit soumis. Gonsalve, n'ayant rien à repliquer à une réponse aussi sage, lui demanda, à titre de bienfait, la berté de cet ingénieur espagnol qu'on avoit pris aux environs de la ville, ajoutant qu'il paieroit sa rançon. Doria lui répondit avec ce ton de douceur qui lui étoit naturelle ; " Je me suis fait une loi d'accorder aux hommes honnêtes ce qu'ils me demandent ; je ne la suivrai jamais avec autant de plaisir que dans ce moment. Votre ingénieur est libre, et la satisfac-

tion que je goûte à vous obliger sera le prix de sa rançon. „ Gonsalve, frappé d'admiration, lui dit : “ Doria demandez ce que vous croirez digne de moi pour être accordé, et digne de vous pour être accepté ; vous serez à l'instant satisfait. Doria lui répondit : il seroit digne de la magnanimité du grand Gonsalve de commander aux Espagnols d'évacuer le fauxbourg dont ils se sont rendus maîtres, ce qui gêne beaucoup les habitans. Je l'accorde à votre vertu, » reprit Gonsalve. Aussitôt il ordonna aux Espagnols d'évacuer ce fauxbourg. L'histoire est bien intéressante, lorsqu'elle présente de semblables traits. Doria avoit conçu une si haute idée de

Gonsalve

Gonsalve, qu'il auroit consenti de servir sous lui, si son honneur lui avoit permis d'abandonner Jean de Roverejo qui étoit alors dans l'embarras. Il l'alla trouver, lui raconta ce qui s'étoit passé entre Gonsalve et lui. Roverejo le conjura, au nom de leur amitié mutuelle, de rester attaché au parti des François; mais Charles VIII évaçua entiérement l'Italie; alors Roverejo et lui entrerent au service de Ludovic Sforce, duc de Milan : mais ils n'y resterent pas long-tems; Roverejo mourut. Il avoit tant de confiance en la probité d'André Doria, que, se voyant près de sa fin, il le nomma tuteur de son fils. François-Marie de Roverejo, qui étoit en bas âge. Do-

ria remplit ses intentions même au-delà de ses espérances : il oublia, pour ainsi dire, ses intérêts personnels, pour ne songer qu'à ceux de son pupille (1). Par sa fermeté et sa prudence, il le déroba au danger le plus pressant, aussi-bien que Jeanne sa mere, qui étoit fille de Fréderic de Monte-Feltro, duc d'Urbin. César Borgia, fils naturel du pape Alexandre VI, appuyé de l'autorité de son pere, avoit levé une puissante armée pour envahir l'Italie. Il s'étoit déja emparé d'une partie de l'état ecclésiastique, avoit soumis le duché d'Urbin, menaçoit la ville de Sénigagia, où la mere et le fils fai-

(1) Id. ibid.

soient leur résidence, comme dans le chef-lieu de leur seigneurie. Doria s'y rendit promptement : trouvant que les murailles de cette ville étoient en mauvais état, il songea d'abord à sauver la mere et l'enfant, fit mettre l'enfant dans un bateau, chargea des gens de confiance de le conduire promptement à Venise. Il se proposoit de mettre la mere dans un vaisseau, avec ses plus précieux effets; mais une violente tempête qui survint lui fit changer d'idée. Il lui conseilla de s'habiller en homme, pour n'être pas reconnu des soldats de César Borgia qui étoient répandus dans le pays; de monter à cheval, de se rendre à Florence; de passer de là à Gênes, parce qu'elle

seroit auprès de son beau-frere le cardinal Julien de Roverejo qui étoit à Savonne. Il ne tarda pas à la suivre : cette veuve infortunée éprouva bientôt qu'elle avoit besoin de sa présence et de ses conseils. Le cardinal Julien conçut le projet de profiter de la conjoncture pour s'emparer des biens que son neveu possédoit dans le royaume de Naple. Pour cet effet, il envoya un homme de confiance demander à la mere de ce jeune orphelin la concession entiere de Sénigaglia et des autres forteresses qui avoient appartenu à son frere, sous prétexte qu'il sauroit mieux les garantir des invasions de César Borgia, qu'une veuve qui étoit dépourvue de toute espece de se-

cours. Cette femme sentit combien elle seroit imprudente d'exposer tout son bien et celui de son fils à la discrétion d'un homme dont la bonne foi lui étoit suspecte : mais elle ne voulut pas faire de réponse, avant d'avoir consulté André Doria. Il lui conseilla de dire à l'envoyé de son beau-frere qu'elle ne se dépoulleroit point d'un bien sur lequel sa dot étoit affectée ; qu'elle ne pouvoit d'ailleurs disposer de ce qui appartenoit à son fils ; enfin de retourner promptement à Sénigaglia et de prendre toutes les précautions nécessaires pour s'opposer à la cupidité du cardinal Julien, qui pourroit lui devenir plus funeste encore que celle de César Borgia.

Elle ne tarda pas à connoître combien ce conseil étoit sage. Julien donna des sommes considérables à son confident, lui ordonna de se rendre promptement à Sénigaglia, de tâcher, à force de présens, de corrompre les habitans et de les engager à le reconnoître pour leur souverain : mais Doria avoit eu la précaution de procurer à la princesse Jeanne une tartane très-prompte à la course, ce qui fut cause qu'elle arriva à Sénigaglia avant le confident du cardinal Julien, et eut le tems de disposer les esprits en sa faveur.

Cet homme fut étonné de l'activité de la princesse : mais il ne se déconcerta pas ; il assembla plusieurs brigands, en forma une pe-

fite armée, publia un manifeste de la part du cardinal Julien, chercha à séduire le gouverneur de la ville. Cet officier connoissoit son devoir et y étoit trop attaché pour se livrer à une pareille trahison. Il répondit à l'agent du cardinal qu'il consentiroit seulement à lui faire avoir en entretien avec la princesse : il l'accepta. Jeanne le reçut avec un air de fierté mêlé d'indignation ; lui dit : « Qui vous autorise à venir dans ma ville, les armes à la main ? Quel droit le cardinal Julien a-t-il sur mon bien et sur celui de mon fils ? il est l'oppresseur d'une veuve et d'un orphelin, dont il devroit être le protecteur. Je trouverai des hommes assez généreux pour prendre ma

défense contre lui, pour nous servir de bouclier à mon fils et à moi, contre les coups qu'il veut nous porter ; sortez. » On ne peut assez admirer la prudence et la fermeté avec laquelle Doria se conduisit, pour défendre la veuve et le fils de son ami. Il encourut l'indignation du cardignal Julien qui ne lui pardonna pas d'avoir fait échouer les complots qu'il tramoit contre sa belle-sœur et son neveu. Quelques mois après, ce cardinal fut élevé à la papauté et prit le nom de Jules II : la princesse Jeanne crut qu'il étoit de son devoir d'aller à Rome, pour lui en faire compliment : elle pria Doria de l'y accompagner. Doria étoit persuadé que ce nouveau pape mettroit bas

tout ressentiment. Il se trompa : Jules II les reçut si mal qu'ils sortirent promptement de Rome : Jeanne se rendit à Sénigaglia, Doria alla à Gênes, qui étoit alors soumise à Louis XII, roi de France. C'étoit en 1503.

Il étoit d'un caractere trop actif pour rester dans l'inaction ; il demanda à passer en Corse avec son parent Dominique Doria, qu'on envoyoit contre Rinutio Della Rocca qui avoit engagé les habitans de cette île à se soulever contre les Génois auxquels ils étoient soumis. Dans une action, il tua de sa main le fils de Rinutio qui passoit pour très-brave et très-vigoureux. Cette mort déconcerta les Corses : ils se soumirent. Ces

insulaires s'étant encore révoltés sous les ordres de Rinutio pere, Doria repassa dans leur île, les battit encore, força Rinutio d'en sortir, et remit la Corse sous la domination des Génois.

Le pape Jules II, les Vénitiens et le roi d'Espagne voyoient avec inquiétude les progrès rapides que les François faisoient en Italie : ils se liguerent contr'eux, fournirent des secours à Jean Frégose qui s'empara de Gênes et se fit proclamer doge. Les Génois résolurent alors de rétablir leur marine, dont ils sentoient l'utilité, et d'en donner le commandement à un homme qui fût digne de leur confiance à cet égard. On jeta les yeux sur André Doria : mais il

refusa l'honneur qu'on vouloit lui faire, disant qu'il n'avoit aucune expérience dans l'art de la marine. Il céda cependant aux instances des magistrats qui lui disoient qu'il n'y avoit rien au-dessus d'un homme qui possédoit autant de talens que lui. Il ne tarda effectivement pas à leur prouver que leur opinion étoit fondée. Jean Frégose assiégea le fort de la Lanterne, que Louis XII, roi de France, avoit fait construire, et qui étoit la seule place que les François possédoient encore dans l'état de Gênes. La garnison résistoit avec un courage héroïque : mais les vivres et les munitions de guerre commençoient à lui manquer, et on espéroit qu'elle se rendroit en

peu, lorsqu'on vit paroître tout-à-coup un vaisseau de charge rempli de munitions de toutes especes. A la vue de Gênes, il déploya toutes ses voiles, arbora pavillon génois. Etant poussé par un vent favorable, il passa au milieu de la flotte génoise, aborda contre la citadelle. Aussi-tôt l'équipage l'attacha avec des cables sur un endroit que commandoit le fort et se mit en devoir d'en tirer les provisions pour les porter aux assiégés. Les habitans de Gênes furent consternés de voir qu'après un siége de plusieurs mois, ils ne pourroient venir à bout de prendre la place, puisqu'elle alloit recevoir des vivres, des munitions de guerre et du renfort.

André

André Doria se présenta sur le port, dit qu'avec du courage et de la vigueur on pourroit arrêter le mal qu'on craignoit. Il assembla trois cents hommes d'élite, les fit monter avec lui sur un vaisseau, brava la mousqueterie et le canon des assiégés, aborda le vaisseau françois, coupa les cables qui le tenoient attaché, y jeta les grapins, l'amena dans le port de Gênes. Comme les assiégés tiroient continuellement sur lui et sur sa troupe, un boulet de canon porta sur son vaisseau, en fit sauter un éclat de bois qui l'attrappa, le blessa, au point qu'il resta sans connoissance pendant plus d'une heure. La garnison du fort de la Lanterne continua à se défendre

et donna le tems aux François de la secourir. Louis XII envoya une nouvelle armée en Italie ; alors les Adorno qui tenoient son parti dans Gênes, reprirent courage, et le doge Jean Frégose fut obligé de se sauver. André Doria le fit mettre dans une galere et le conduisit, avec une diligence incroyable, à Spétia. Antoine Adorno se fit alors déclarer gouverneur de Gênes pour Louis XII : mais les François, ayant été battus à Novare, perdirent presque tout ce qu'ils possédoient en Italie : Antoine Adorno, voyant qu'ils l'abandonnoient, sortit à son tour de Gênes. Octavien Frégose profita de la conjoncture pour se faire proclamer doge : on ne rappela pas

Jean, parce qu'on le croyoit complice de l'assassinat de Jérôme Flise, citoyen notable de Gênes.

(1) Le nouveau doge assiégea encore les François qui étoient dans le fort de la Lanterne. Pendant qu'il y étoit occupé, les Adorno et les Fiesques rentrerent dans la ville à la tête de quelques troupes, tâcherent de se rendre maîtres du palais; mais le doge les battit et les fit prisonniers. François I étant monté sur le trône de France, conçut le projet de conquérir le Milanois. L'empereur et le roi d'Espagne formerent contre lui une ligue dans laquelle entrerent les Suisses et le

(1) Puffendorf, art. de Gênes.

duc de Milan. Ils voulurent engager Octavien Frégose à suivre le même parti, mais il portoit une haine si implacable au duc de Milan, qu'il aima mieux se déclarer en faveur des François quoiqu'il eût toujours conservé de l'éloignement pour eux, et fit rentrer Gênes sous la domination de leur roi qui le nomma gouverneur de la république.

Voilà l'état dans lequel se trouvoit Gênes, lorsqu'André Doria fut nommé général des galeres de la république, pour aller faire la guerre aux corsaires d'Afrique qui ravageoient toutes les côtes de l'Italie. Les Frégoses qui connoissoient ses talents, craignoient qu'il n'acquît dans cette expédition une

gloire capable de lui donner un crédit trop étendu sur l'esprit du peuple ; ils firent tous leurs efforts pour empêcher qu'il n'en fût chargé, même pour lui faire ôter la dignité de général des galeres de la république : mais les citoyens de Gênes avoient en lui une si grande confiance, qu'ils le proclamerent encore, et d'une voix unanime, général de leurs galeres, et se cotiserent pour lui fournir ce qui lui étoit nécessaire. Il partit avec deux galeres à trois rangs de rames, en prit sur les corsaires une de pareil nombre et richement chargée ; peu après il se rendit maître de trois brigantins ; se servit des matériaux pour en construire une ; et prit peu après deux

autres, ce qui forma une flotte de six galeres. Il vendit les marchandises qui se trouverent dans les galeres ennemies, et en tira des sommes immenses.

Son nom avoit déja jeté l'épouvante parmi les corsaires ; on n'en voyoit plus paroître sur ces parages. Doria s'affligeoit de ne plus trouver d'occasion de signaler sa valeur et de cueillir des lauriers, lorsqu'on lui annonça qu'un corsaire, nommé Cadolin, parcouroit la mer de Toscane avec huit galeres à trois rangs de rames, et enlevoit tous les vaisseaux qui y passoient. Il résolut d'aller l'attaquer, espérant que son courage et celui des siens suppléeroit au nombre : mais il se trouva un in-

convénient dans sa flotte. Les deux galeres que la république de Gênes lui avoit fournies alloient moins vite que les quatre autres, parce que les rameurs qu'on y avoit mis n'étoient pas au fait de cette manœuvre. Il les fit remorquer par deux de ses prises que commandoit Philippin Doria, son neveu, et avança avec les deux autres vers l'endroit où on lui avoit dit qu'il trouveroit Cadolin. Il l'apperçut effectivement aux environs de l'île de Planouse. Cadolin, de son côté, l'apperçut et se prépara à l'attaquer. Doria sentit son infériorité et le danger auquel il étoit exposé, il ne voulut cependant pas que sa fuite augmentât la réputation et la hardiesse du cor-

saire ; mit ses vaisseaux en panne. Cadolin, se regardant comme sûr de la victoire, avança sur lui à force de rames, le joignit, lui livra combat. Doria se défendit avec un courage qui tenoit du désespoir : la nécessité de repousser tous les coups qui lui étoient portés à la fois, commençoit à le fatiguer : mais Philippin Doria arriva à son secours avec les deux galeres qu'il commandoit. Le bruit du canon l'avoit averti qu'André étoit aux prises avec Cadolin : aussi-tôt il avoit lâché les deux galeres qu'il remorquoit, s'étoit hâté d'aller à l'endroit où il entendoit le bruit. Son arrivée ranima les espérances d'André : le combat recommença avec acharne-

ment, et on perdoit beaucoup de monde de part et d'autre. André Doria fut blessé au bras; quoique la blessure ne fût pas dangereuse, la douleur le força cependant de quitter le combat : mais lorsqu'elle fut appaisée et qu'il eut été pansé, il reprit son poste. Ce fut dans ce moment qu'arriverent les deux galeres qu'on avoit été obligé de remorquer. Leurs équipages étant frais, ils combattirent avec une vigueur qui ranima celle des autres, et déconcerta les ennemis : ils furent enfin obligés de se rendre, à l'exception de deux galeres qui avoient pris le large vers la fin du combat. Les six autres resterent au pouvoir de Doria. Le bruit de cette victoire se répandit

dans toute l'Europe, rendit le nom de Doria célebre, parce que Cadolin passoit pour le plus redoutable corsaire de son tems.

On peut sentir quelle fut la joie des habitans de Gênes, lorsqu'ils virent Doria rentrer avec douze vaisseaux dans leur port, d'où il n'étoit sorti quelque tems auparavant qu'avec deux : mais les troubles qui agiterent sa patrie peu de tems après, lui déplurent au point qu'il en sortit avec plusieurs personnes de marque qui se rendirent avec lui à Monaco. Il fit proposer à François I d'entrer à son service avec ses douze galeres, s'il vouloit lui accorder des conditions avantageuses. Le monarque avoit entendu vanter ses talens; il

reçut sa proposition avec joie, le fit général de ses galeres. Il lui confia une flotte composée de vaisseaux très-bien construits pour le tems et remplis de soldats qui étoient accoutumés à se battre sur mer comme sur terre. Doria partit pour les côtes de Provence que la flotte de Charles-Quint ravageoit; la battit, coula plusieurs vaisseaux à fond, s'empara de plusieurs autres, et se trouva en état, par ses prises, de sudoyer ses soldats et ses matelots, sans qu'il en coûtât à François; ce qui fit d'autant plus de plaisir à ce monarque qu'il étoit fort embarrassé pour avoir de l'argent.

(1) Après cette glorieuse expé-

(1) Id. ibid. Mém. de du Bellay, l. 2.

dition, il proposa au roi d'aller au secours de l'île de Rodes que Soliman II, empereur des Turcs, assiégeoit : mais François sentit que son intérêt demandoit qu'il employât plutôt ses forces contre Charles-Quint qui étoit son ennemi personnel, que contre Soliman. Il ne tarda effectivement pas à éprouver qu'il avoit besoin, pour lui-même, de la valeur de Doria. L'empereur avoit envie de prendre Marseille, afin d'avoir un port en Provence, comme le roi d'Angleterre en avoit un en Picardie. Il chargea le duc de Bourbon, qui avoit alors quitté la France, de faire le siége de cette place. Ce prince rebelle espéroit que la prise de Marseille seroit la premiere vengeance

geance qu'il exerceroit contre son roi. On lui entendit dire : « Trois coups de canon ameneront ces timides bourgeois à mes pieds, les clefs à la main et la corde au cou. » Il fut trompé de son attente. On fortifia la ville avec une promptitude incroyable : les soldats et les habitans s'excitoient mutuellement à combattre. Les femmes mêmes, oubliant la foiblesse de leur sexe, bravoient les dangers, essuyoient les plus pénibles fatigues : elles firent elles-mêmes du côté de l'attaque une tranchée qu'on appela *la tranchée des dames*. Le prince avoit fait bloquer le port par une flotte de dix-huit galeres. François I en confia dix à Doria, et le chargea d'aller jeter

du secours dans cette ville. Il sut si bien profiter du vent, qu'il arriva sur la flotte impériale dans le moment qu'elle s'y attendoit le moins, l'attaqua, la mit en fuite, jeta du secours dans Marseille, ce qui obligea les impériaux à lever le siége. Doria venoit de donner des preuves de sa valeur, le hazard lui fournit presqu'au même instant, une occasion d'en donner de sa générosité et de sa grandeur d'ame. Philibert, prince d'Orange, étoit parti d'Espagne sur un brigantin, pour venir joindre l'armée impériale devant Marseille : il rencontra la flotte de Doria et l'aborda, croyant que c'étoit celle de l'empereur. Lorsqu'il eut connu sa méprise, il offrit une somme consi-

dérable pour sa rançon ; mais Doria ne voulut pas la recevoir et l'envoya au roi de France, qui lui rendit la liberté sans rançon. Peu de tems après, Doria attaqua Varagio qui lui ouvrit ses portes, Hugues de Moncade, alors amiral de l'empereur, sortit de Gênes avec trois mille hommes pour reprendre Varagio, et fit dresser ses batteries contre les murailles. Doria, qui étoit à peine en pleine mer, entendit le bruit du canon, revint sur ses pas. Le bruit seul de son arrivée intimida les ennemis au point qu'ils prirent sur-le-champ la fuite. Moncade, ignorant ce qui causoit cette fuite précipitée, resta dans l'étonnement. Les troupes de Doria qui avoient

mis promptement pied à terre, l'environnerent et le firent prisonnier avec plusieurs officiers.

(1) Ayant appris le malheur arrivé aux François par la perte de la bataille de Pavie et la captivité de leur roi, il chercha à leur rendre tous les services qui dépendoient de lui; se rendit au port de San-Stefano, reçut dans ses vaisseaux une partie des débris de leur armée que conduisoit Jean Stuart, duc d'Albanie; les transporta en Provence. En revenant, il rencontra la flotte impériale qui emmenoit François I captif en Espagne. Les Espagnols lui proposerent de les escorter; mais il refusa et ne le

(1) Ibid.

fit qu'à la priere du roi même. Varillas prétend que Doria fit quelques mouvemens qui annonçoient qu'il avoit intention de livrer combat à la flotte espagnole, pour délivrer le roi de France; que Lannoi lui envoya dire que s'il ne se retiroit, il le forceroit de se porter aux dernieres extrêmités contre son prisonnier; que Doria continua ses préparatifs; que le roi parut sur une galere, lui commanda lui-même de se retirer; que Doria n'obéit qu'avec dépit. L'auteur de l'histoire nouvelle de François I, regarde ce fait comme fabuleux. Il n'est cependant pas hors de vraisemblance. Doria retourna en France, mais, voyant que les ministres, jaloux de sa gloire, le regardoient

de mauvais œil, qu'on ne payoit pas même la solde à ses soldats et à ses matelots, il résolut de quitter le service de France, fit faire des représentations au roi, qui lui permit de veiller à ses intérêts, et exigea de lui qu'il promît de rentrer à son service, lorsque les choses auroient changé de face.

Charles-Quint fit faire des propositions avantageuses à Doria pour l'engager à prendre le commandement de ses forces navales; mais ce grand homme ne vouloit pas servir l'ennemi d'un prince malheureux. Il accepta celles du pape Clément VII qui le nomma général de ses galeres, lui donna trente mille écus de pension, et

le chargea de garder les côtes de son Etat contre les ravages que la flotte de l'empereur pourroit y faire.

Presque toutes les puissances de l'Italie formerent une ligue contre l'empereur, dont les succès excitoient l'ambition. François I se hâta d'entrer dans cette ligue lorsqu'il fut sorti de la captivité : mais la diversité d'opinions, d'intérêts, empêcha qu'elle n'eût les suites qu'on pouvoit en espérer. Charles de Bourbon, qui conduisoit l'armée impériale, entra sur les terres du pape, les ravagea sans trouver d'obstacle, avança jusqu'à Rome qu'il assiégea. Il fut tué au premier assaut ; mais Philibert ; dernier prince d'Orange, de la maison de Châlons, se chargea du comman-

dement de l'armée, continua le siége, prit Rome, la mit à sac, assiéga le château Saint-Ange où le pape s'étoit retiré. La suite n'est pas de notre sujet.

L'empereur et le roi de France, voyant que le pape n'étoit pas en état de payer à Doria la pension qu'il lui avoit promise, et que celui-ci ne pouvoit entretenir sa flotte qui étoit alors de huit galeres à trois rangs de rames, sans le secours de quelque puissance, lui firent proposer chacun de son côté, d'entrer à leur service. Il aima mieux prendre le parti d'un roi pour lequel il avoit déja porté les armes, et qu'il estimoit, que celui d'un ambitieux qui sembloit vouloir asservir toute l'Italie. Fran-

çois I le nomma encore général de ses galeres, et lui donna trente-six mille écus d'appointemens.

(1) Doria se rendit à Marseille, prit six galeres qu'il y trouva, les joignit aux huit qui lui appartenoient; alla bloquer le port de Gênes où commandoient alors les Adornos pour Charles-Quint. Il garda si bien l'entrée de ce port que la ville fut bientôt réduite à la famine. Le maréchal de Lautrec, qui commandoit une armée que le roi de France avoit envoyée au secours de la ligue, chargea César Frégose d'aller, avec un détachement considérable, bloquer la ville de Gênes par terre.

---

(1) Id. ibid. Mém. de du Bellay, l. 3.

Les Ardono s'étoient emparés du port Dauphin qui est à peu de distance de la ville ; y avoient mis une garnison de troupes de terre, et des galeres bien armées, pour garder des vaisseaux chargés de bled qui y étoient arrivés, et qui n'attendoient qu'un vent favorable pour entrer dans le port de Gênes. Antoine Ardono, alors doge de Gênes, sous la protection de l'empereur, craignant que Doria n'attaquât la flotte qui étoit dans le port Dauphin, y envoya Augustin Spinola avec une partie de la garnison de Gênes ; lui ordonna de prendre sa route par les montagnes pour éviter César Frégose qui étoit campé aux environs de Gênes. André Doria, voyant Spi-

nola sur les hauteurs, se douta de son projet, fit descendre à terre une partie des troupes qui étoient dans ses vaisseaux, en donna le commandement à Philippin, son neveu; mais Spinola le battit, le fit même prisonnier : cet échec déconcertoit les projets d'André Doria; mais César Frégose, instruit que la ville de Gênes étoit dégarnie de troupes, fit des préparatifs pour en faire le siége. Antoine Adorno sentit le danger qui le menaçoit : il rappela promptement Spinola. Alors Doria attaqua la flotte ennemie, la prit toute, à l'exception d'une seule galere à trois rangs de rames, et d'un vaisseau de charge. Il entra ensuite dans le port de Gênes, pour l'as-

siéger par mer, pendant que César Frégose la pressoit par terre. Adorno ordonna à Spinola de faire une sortie; mais il fut battu et fait prisonnier: on l'échangea avec Philippin, neveu de Doria. Antoine Adorno, voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre, et craignant d'essuyer un mauvais traitement de la part des vainqueurs, livra la ville. Le maréchal de Lautrec en fit prendre possession au nom du roi de France par Théodore Trivulce, et l'en nomma gouverneur.

(1) On peut dire que Doria avoit combattu contre Gênes pour Gênes même. Il vouloit la délivrer

(1) Id. ibid.

de

de l'esclavage dans lequel les Adorno la tenoient au nom de l'empereur. Sa conduite à l'égard des citoyens pendant qu'il bloquoit le port, prouve qu'il n'avoit nullement envie de leur faire du mal. Il tenoit ses soldats et ses matelots dans la plus exacte discipline : craignant qu'ils ne se répandissent dans la campagne et qu'ils n'y fissent du dégat ; il ne leur permettoit pas de s'écarter du port quand ils sortoient des vaisseaux pour prendre l'air. Les citoyens qui s'étoient retirés à leurs maisons de campagne, y jouissoient d'une tranquillité aussi parfaite qu'en tems de paix. Lorsqu'il avoit intercepté quelque vaisseau chargé de bled, il faisoit vendre ce bled et en

envoyoit l'argent à ceux à qui le vaisseau appartenoit. Lorsque la ville se fut rendue ; il eut soin d'y faire apporter des provisions de toute espece, et les donna à très-bas prix. Craignant que les boulangers ne profitassent de la conjoncture pour vendre le pain trop cher, il se fit nommer inspecteur des vivres de la ville. Ces soins fraternels lui gagnerent le cœur de tous les habitans.

(1) Doria voyant tout tranquille à Gênes, crut que le tems étoit favorable pour déclarer le mariage qu'il avoit contracté quelques années auparavant avec Pérette, fille de Gérard Usodemar, un des

(1) Ibid.

principaux citoyens de la ville de Gènes, et de la sœur du pape Innocent VIII, veuve d'Alphonse Carretto, marquis de Final. Elle joignoit à la hauteur de sa naissance, les agrémens de sa figure, les avantages de la taille, la douceur du caractere, et l'éclat de la vertu. Ses noces furent célébrées avec une pompe qui égaloit, pour ainsi dire, celle des souverains. Chacun s'empressoit de lui marquer sa joie et de lui offrir des présens. François I lui en envoya qui annonçoient sa magnificence et sa générosité : il le décora de l'ordre de S. Michel, qui étoit alors celui des rois de France. Ce fut Guillaume du Bellai Langei qui le lui conféra au nom de François.

A peine les réjouissances de ses noces étoient achevées, qu'il se mit en mer avec une flotte de trente-six galeres à trois rangs de rames, dont huit lui appartenoient. Outre ses équipages il avoit trois mille soldats françois et plusieurs Siciliens que l'empereur avoit bannis de leur pays. Son intention étoit de faire voile du côté de la Sicile, d'attaquer quelques places de cette île afin de forcer l'empereur à diviser ses troupes, et de rétablir dans leurs biens ceux qu'il avoit chassés de ce pays : mais il eut un vent contraire qui l'obligea de relâcher en Sardaigne. Il n'y resta pas long-tems, parce que le mauvais air et le défaut de vivres faisoient

périr beaucoup de son monde : il retourna sur les côtes de Toscane. Lorsqu'il y fut arrivé, le sénat de Gênes lui envoya des députés pour le prier de venir dans cette ville, parce que François I proposoit de rendre à la république son ancienne liberté, et qu'on vouloit le consulter sur le parti qu'on devoit prendre dans cette conjoncture. La confiance que le sénat marquoit avoir en ses lumieres étoit trop flatteuse pour qu'il ne se rendît pas à son invitation. Avant de partir il confia le commandement de sa flotte à son neveu Philippin Doria, avec ordre d'aller croiser aux environs de Naples, et d'y attendre les ordres du maréchal de Lautrec qui

bloquoit cette place par terre. Le maréchal envoya dire à Philippin de la bloquer par mer, afin d'intercepter toutes les provisions qu'on voudroit y faire entrer. Comme la flotte que commandoit Philippin n'étoit alors composée que des huit galeres qui appartenoient à son oncle, elle ne suffisoit pas pour fermer entiérement le passage aux vaisseaux qui pourroient apporter des vivres à Naples. Les Vénitiens qui s'étoient déclarés contre l'empereur, faisoient équiper vingt galeres à trois rangs de rames pour la joindre. Moncade, vice-roi de Naples pour l'empereur, en fut averti. Il sentit qu'après la jonction de ces deux flottes, les ennemis pourroient bou-

cher entiérement le port de la ville, et empêcher qu'on n'y apportât des vivres (1). Il résolut d'attaquer la flotte de Philippin avant que cette jonction fût faite; fit équipper six galeres à trois rangs de rames, deux à deux rangs, deux petits vaisseaux à voiles, quatre chaloupes, qu'il remplit de soldats armés de fusils. Il fit mettre dans les galeres et dans les vaisseaux six cents hommes pris dans les vieilles troupes espagnoles, et deux cents Allemands, tous accoutumés à combattre sur mer comme sur terre. Croyant aller à une victoire certaine, il

(*) Sigon. ubi suprà, Belcar, l. 20, n°. 3, Mém. de du Bellay, l. 3, Guichardin, l. 19.

voulut commander la flotte. Le marquis Duguast, Ascagne Colonne, Camille Colonne, et plusieurs autres officiers de marque l'accompagnerent. La flotte, en partant du port de Naples, se rendroit droit à l'île de Caprée ; elle s'y arrêta quelque tems : les officiers, les soldats et les matelots, enivrés de la joie que leur causoit l'espoir de triompher, se livrerent au vin et à la bonne chère.

Philippin, qui s'étoit retiré dans le golfe de Salerne, fut averti par un espion, du nombre de vaisseaux que commandoit Moncade, du nombre de soldats qu'il y avoit mis, de celui des officiers, de leurs noms et de leurs qualités. Il avoit hérité du courage et des

talens de Doria, s'étoit instruit à l'école de son oncle. Il se hâta de faire des préparatifs pour se défendre, même pour attaquer, si la nécessité l'y contraignoit. Il prit dans ses vaisseaux un détachement d'arquebusiers gascons, qui étoient campés sur le rivage; brisa les chaînes de tous les esclaves qu'il avoit; leur promit la liberté, même des recompenses, s'ils combattoient avec courage, et lui aidoient à remporter la victoire (1). Il mit deux de ses galeres à l'écart, ordonna à ceux qui les commandoient de ne venir au combat que quand elles verroient la victoire incertaine, parce

(1) Sigon. ibid. Brantôme, article d'André Doria.

qu'étant toutes fraîches, leurs coups seroient plus vigoureux, et la feroient pencher de son côté. Ses précautions ainsi prises, il sortit du golfe, se mit en pleine mer, pour ôter la facilité de s'enfuir à ceux qui en auroient formé le projet. La flotte de l'empereur mit aussi à la voile. Lorsqu'elle fut en présence de celle de Philippin, on assure que Hugues de Moncade demanda à Justiniani, ancien et brave officier, ce qu'il falloit faire. Justiniani lui répondit d'un ton fort sec : « Pendant qu'on étoit à Caprée, on auroit dû délibérer sur ce qu'on avoit à faire, au lieu de s'amuser à boire et à manger. Le seul parti qui reste à prendre dans ce moment, c'est de

combattre. » Aussi-tôt Moncade fit donner le signal du combat. La résistance fut égale à l'attaque : on combattit de part et d'autre avec un courage qui tenoit de la fureur. La victoire sembla d'abord se tourner du côté des Impériaux : ils prirent une galere de Philippin et en maltraiterent beaucoup une autre. Alors les deux qu'il avoit laissées en réserve vinrent à son secours, attaquerent celles de l'empereur avec tant d'impétuosité et de force qu'elles ranimerent le courage de ceux que commandoit Philippin. Il en coula bas deux des ennemis, en prit deux et mit les autres en fuite. La plupart des soldats espagnols et allemands furent tués. Presque tous les offi-

ciers périrent ou furent faits prisonniers. Moncade, qui avoit combattu avec un courage héroïque, mourut percé de coups. Le marquis Duguast, Ascagne et Camille Colonne, le prince de Salerne, etc. furent du nombre des prisonniers. Philippin les fit tous mettre sur trois galeres et les envoya à Gênes où son oncle étoit allé, comme nons l'avons vu. Les actions des grands hommes sont des leçons pour ceux qui suivent la même carriere. Philippin de cette mémorable victoire à la précaution qu'il avoit prise de laisser des vaisseaux en réserve.

Les François espéroient que cette victoire les conduiroit promptement à la conquête du royaume de

de Naples ; mais un événement imprévu fit évanouir toutes leurs espérances, et causa leur ruine dans ce pays. Les bannis de la Sicile qui avoient accompagné Doria, espérant qu'il les rétabliroit dans leurs biens, s'étoient rendus à la cour de France, l'y accusoient, de n'avoir pas voulu, par un entêtement déplacé, faire une descente dans l'île de Sicile, qu'il lui auroit été facile de soumettre. François I prêta trop facilement l'oreille à ces calomnies : il envoya le vicomte de Tours à Gênes, avec ordre d'exiger de cette ville une somme qui les dédommageât de celles qu'il avoit dépensées pour l'expédition de la Sicile, que Doria avoit fait manquer.

Doria avoit l'ame élevée : il étoit parconséquent, incapable de souffrir les humiliations. Le motif de la demande que le vicomte de Tours venoit faire à la république en étoit une pour lui. Il dit qu'il falloit désigner un jour à ce vicomte pour lui faire une réponse. Lorsqu'il fut arrivé, Doria monta à cheval avec cinquante nobles Génois, fit précéder ce corps de cavalerie par deux cents soldats à pieds; se rendit au château du gouverneur auquel il annonça la demande qu'on venoit faire aux Génois de la part du roi. Il leva ensuite la voix, dit qu'une ville que les guerres avoient épuisée d'hommes et d'argent n'étoit pas en état de fournir la somme que le roi de France

vouloit exiger d'elle. Le vicomte de Tours fut saisit d'effroi : il se hâta de sortir de la ville, se rendit à Florence d'où il écrivit au roi pour se plaindre de Doria et des Génois. Doria avoit déja reçu plusieurs mécontentemens de la France. On l'avoit averti que le roi, desirant de ravoir ses enfans qui étoient restés en ôtage à Madrid, avoit cherché à faire secrettement sa paix avec l'empereur; qu'un des principaux articles portoit que tout seroit rétabli en Italie dans le même état qu'il étoit avant l'arrivée du maréchal de Lautrec dans ce pays. Par-là Gênes auroit rentré sous la domination d'Antoine Adorno. On avoit ajouté que le traité n'ayant pas lieu, Fran-

çois promettoit aux Génois de leur rendre la liberté, afin de leur ôter toute défiance, et de les oppimer plus facilement. La conduite des François avec les Génois autorisoit ces propos; il faisoit réparer le port et les fortifications de Savone qui étoit sous la domination de Gênes, mais sa rivale, et on voyoit que le roi se proposoit de séparer cette ville de l'état de Gênes de s'en faire un port qui lui faciliteroit l'entrée dans toute l'Italie; d'y établir un commerce considérable, principalement celui du sel. Les Génois consternés prierent André Doria d'employer son crédit auprès du roi de France pour le détourner de son projet à l'égard de Savone. Doria se hâta d'écrire

à ce monarque une lettre, a-peu-près conçue en ces termes : « Grand prince, c'est faire un mauvais usage de sa puissance que de l'employer pour renverser l'ordre des choses humaines. Gênes a toujours été la capitale de la Ligurie, et la postérité ne verra pas sans étonnement que votre majesté l'a privée de cet avantage sans aucun sujet plausible. Les Génois sentent combien vos projets à l'égard de Savone sont contraires à leurs intérêts : il vous prient tous de les abandonner, et ne point sacrifier le bien général aux vues de quelques courtisans. Je prends la liberté de joindre mes prierres aux leurs, et de vous demander cette grace pour prix des services que

j'ai rendus à la France. Si les conjonctures mettent votre majesté dans le cas d'avoir besoin d'argent, aux appointemens qui me sont dus, je joindrai quarante mille écus d'or. »

Les courtisans de François I saisirent cette occasion pour contenter la jalousie qu'ils avoient conçue contre Doria; dirent à ce prince que c'étoit une rebelle qui s'opposoit à ses volontés suprêmes. François eut le malheur de les écouter, de les croire : il ne fit point de réponse à Doria, ce qui causa un mécontentement général dans la ville de Gênes. Un envoyé du pape, chargé d'aller complimenter le roi de France sur la victoire que son armée navale avoit remportée sur

celle de l'empereur, et de passer par Gênes pour saluer Doria de la part de sa sainteté, arriva alors dans cette ville. Doria écrivit une seconde lettre à François I, pria les députés du pape de s'en charger, et de faire entendre à sa majesté que si elle persistoit dans son projet de rétablir Savone, elle s'exposeroit à perdre Gênes.

(1) Doria, voyant que François I ne daignoit pas lui répondre, et qu'il faisoit continuer les travaux de Savone, perdit à la fin patience : il alla trouver Théodore Trivulce : lui dit que les fortifications que l'on faisoit à Savone étoient contraires aux intérêts du roi et de la république de Gênes.

(1) Id. ibid.

« Ce monarque ; ajouta-t-il, se laisse conduire par des ministres imprudens et mal intentionnés. Le peuple de Gênes s'exposera à tout plutôt que de souffrir qu'on lui enleve Savone, qui, depuis un tems immémorial, est soumise à sa domination. Pour moi, je sacrifierai l'amitié du roi aux intérêts de ma patrie. Je vous prie d'en avertir ce monarque le plus promptement que vous pourrez. » Ce langage hardi, même imprudent dans une citadelle où il y avoit une forte garnison, prouve combien Doria étoit mécontent de la cour de France. Trivulce sentit de son côté qu'il seroit imprudent de pousser à bout un homme de cette importance. Il lui répondit avec dou-

ceur, qu'il ne pouvoit rien prendre sur lui, mais qu'il avertiroit le roi de ce qui se passoit; promit même de faire des représentations à sa majesté.

Un nouvel événement acheva d'aigrir Doria contre la cour de France. Le maréchal de Lautrec lui fit demander de la part du roi les principaux prisonniers que Philippin, son neveu, avoit faits à la bataille de Salerne, qu'il retenoit prisonniers chez lui, Doria répondit que, suivant le traité qu'il avoit fait avec le roi, tous les prisonniers qu'il faisoit lui appartenoient; qu'il ne seroit pas cette fois la dupe de sa complaisance comme il l'avoit été en rendant au roi Moncade et le prince d'O-

range, dont il n'avoit jamais reçu la rançon ; enfin qu'il ne céderoit pas à un autre le fruit de la victoire qu'il n'avoit remportée qu'au prix du sang de ses compatriotes. Il ajouta : « Ce n'est point la cupidité qui me guide dans cette occasion, c'est le chagrin de voir qu'on ne daigne pas écouter les prieres que je fais en faveur de ma patrie qu'on cherche à opprimer. » François I fut indigné de voir que Doria osât se permettre de tels propos, et tenir une pareille conduite à son égard. Ce prince avoit le malheur de n'être environné que de courtisans à qui les talens faisoient ombrage, qui ne lui donnoient que des conseils dictés par la passion, et n'avoit en vue ni ses intérêts

ni ceux de la France : il avoit encore celui de les écouter. Ils grossirent à ses yeux les torts de Doria, le peignirent comme un rebelle, un audacieux qu'on ne pouvoit assez punir. Le chancelier Duprat étoit lui-même à la tête de ces imprudens courtisans. (*) Du Bellay Langei, si célebre dans l'histoire de François I, par sa prudence et sa fidélité pour son roi, aimoit Doria à cause de son caractere, l'estimoit à cause de ses talens. Il apprit qu'on le sollicitoit pour abandonner la France et se tourner du côté de l'empereur, en avertit Lautrec ; lui demanda la permission d'aller à

(1) Mém. de du Bellay, l. 3, Sigon. ubi suprà, Mem. de Brant. art. d'André Doria.

la cour, pour faire connoître au roi qu'il étoit de son intérêt de conserver ce grand homme. Il passa par Gênes, alla trouver Doria, le conjura de lui ouvrir son cœur, de lui confier ses chagrins et ses projets. Doria dévoila à l'amitié ses secrets les plus cachés, et pria du Belley d'avertir la cour de France que si l'on continuoit à le traiter lui et ses compatriotes comme on faisoit, il se trouveroit forcé d'en venir aux dernieres extrémités.

Du Belley, arrivé à la cour, commença par chercher à diminuer les torts de Doria; à calmer la colere du roi, et à lui faire sentir que, dans les conjonctures présentes, il étoit de la derniere importance pour lui de garder Doria à son

service. Ses raisons étoient justes; mais on ne les écouta pas, et l'on décida qu'il falloit punir Doria comme un rebelle. On le déclara déchu de sa place de commandant général des galeres. On la donna à Barbesieux, et on le chargea d'aller à Marseille, d'y prendre dix galeres à trois rangs de rames, d'embarquer avec lui cinq cents soldats, de se rendre à Gênes, et de se saisir d'André Doria et de tous les captifs que son neveu avoit faits. André Doria ne tarda pas à être informé des ordres qui avoient été donnés contre lui. L'histoire ne dit point par qui. On pourroit soupçonner que ce fut par Langei qui étoit indigné de voir maltraiter ainsi ce grand homme. Il prit ses

galeres qui étoient dans le port de Gênes, s'en servit pour se rendre avec tous ses captifs à la petite ville d'Erice qui est dans l'état de Gênes. Barbesieux, qui avoit hâté ses préparatifs, arriva bientôt à Villa-Franca. Il y trouva une galere d'André Doria qui y étoit venue pour faire du bois. Il se proposa d'abord de l'attaquer, de dire au capitaine de lui livrer cette galere, qu'André Doria étoit mort, mais la réflexion l'arrêta, il senti que cette conduite avertiroit Doria de se tenir sur ses gardes. Il se rendit à Gênes, où il apprit que Doria s'étoit retiré à Erice avec ses galeres et ses prisonniers, du consentement de Trivulce et des Génois. Il envoya un Baron François qui

étoit avec lui, pour engager Doria à revenir à Gênes avec ses galeres et les prisonniers : mais Doria se douta qu'on vouloit se saisir de sa personne, il refusa de se rendre à Gênes. Barbesieux, voyant que Doria avoit pénétré son dessein, résolut d'enlever sa femme et ses enfans : mais on l'avertit qu'une pareille insulte faite à un homme généralement aimé et respecté révolteroit tout le peuple et causeroit une émeute générale : il abandonna encore ce projet et retourna à Marseille.

Le marquis Duguast et Ascagne Colonne, qui étoit toujours ses prisonniers, voyant combien la conduite du roi de France l'affligeoit, lui proposerent de retour-

ner du côté de l'empereur qui savoit récompenser le mérite : il ajouterent que son intérêt particulier et celui de la patrie le demandoient.

Doria avoit déja réfléchi sur le caractere de François I : il étoit convaincu que ce prince n'aimoit et n'écoutoit que ses courtisans ; qu'il étoit toujours prêt à leur sacrifier ses plus braves officiers : sa conduite à l'égard du connétable et de lui-même en faisoit la preuve. Il sentoit enfin qu'après lui avoir ôté ses dignités, ont pourroit chercher à lui ôter la vie ; il voyoit d'ailleurs qu'il ne pouvoit entretenir ses galeres et leurs équipages sans le secours de quelque puissance ; il avoit fait sonder le pape à ce sujet : mais le pontife lui avoit ré-

pondu que les malheurs qu'il venoit d'essuyer le mettoient hors d'état de le secourir. Doria craignoit d'un autre côté, de se mettre entre les mains de l'empereur, dont la bonne foi lui étoit suspecte.

Son esprit étoit agité par ces réflexions, lorsqu'on l'avertit que douze galeres de France venoient d'entrer dans le port de Naples. Il résolut de faire revenir les huit, qui, comme nous l'avons dit, lui appartenoient, fit promptement partir trois chaloupes pour porter à son neveu Philippin des lettres, par lesquelles il l'avertissoit qu'il avoit résolu de quitter le service du roi de France; lui expliquoit les motifs qui l'y engageoient, le

prioit de lui amener ses huit galeres, d'éviter celles de France; ordonna à ceux qui conduisoient les chaloupet de prendre des routes différentes, espérant qu'une d'cntr'elles, au moins, arriveroit à sa destination. Philippin reçut ces lettres, se hâta de faire ses préparatifs, et alla joindre son oncle qui l'attendoit à Erice. Cette défection affligea le maréchal de Lautrec : il sentit qu'elle lui feroit manquer la prise de Naples; qu'elle la retarderoit au moins beaucoup. Le prince d'Orange et les autres officiers de l'empereur qui étoient dans Naples, l'apprirent avec joie; firent prier Philippin d'engager son oncle à joindre ses galeres à celles de

l'empereur, avec promesse de lui faire donner la souveraineté de Gênes et tout l'argent dont il auroit besoin.

Lautrec, qui voyoit les choses de plus près que ceux qui étoient à la cour, pouvoient mieux les juger. Il sentit combien il seroit dangereux de mécontenter Doria, de le mettre dans le cas de quitter le service de France pour entrer à celui de l'empereur. Il envoya deux officiers de marque attendre Philippin à Gaïete, pour lui représenter que sa retraite empêcheroit la prise de Naples, lui promettre en son nom, que le roi donneroit toute satisfaction à son oncle et aux Génois s'il vouloit revenir avec ses gale-

res ; qu'il ne pouvoit douter que ces promesses ne fussent effectuées, connoissant le crédit que le maréchal de Lautrec avoit sur l'esprit du roi. Philippin leur répondit qu'il n'étoit que le lieutenant de son oncle ; qu'il ne devoit rien faire sans son ordre, qu'il ne pouvoit se dispenser de lui obéir, de se rendre auprès de lui, et partit. Le maréchal de Lautrec se douta que Doria avoit formé le projet de se tourner du côté de l'empereur : il envoya promptement des députés au pape Clément VII, pour prier sa sainteté d'employer son crédit auprès de Doria ; de l'empêcher de suivre son projet, l'engager au contraire à rester attaché à la France ; lui

assurant que les sommes qui lui étoient dues pour ses appointemens, et dont le payement n'avoit été retardé que par la négligence des trésoriers du roi, lui seroient fournies en lettre de change acceptées par des marchands de Venise, de Gênes, de Lucques, ou de Sienne. Le pape qui étoit dans le cas de chercher à obliger le roi de France, envoya un de ses sécretaires à Erice pour prier Doria de sa part de rester attaché à la France : mais il ne put réussir; Doria avoit pris son parti. Il avoit même envoyé en Espagne Erasme Doria, un de ses neveux, pour faire son traité avec l'empereur; déja il avoit fait transporter sa femme, ses enfans et tous les effets

à Lucques. Son neveu étant de retour d'Espagne, il rassembla tous ses vaisseaux, dont le nombre se montoit alors à dix, parce qu'il y en avoit ajouté un que Philippin avoit pris sur les Impériaux, et en avoit acheté un autre. Il tourna sa route du côté de Naples, s'arrêta à Gaïete. Le cardinal Colonne le reçut avec le plus grand accueil; ordonna qu'on tirât le canon de la citadelle et des galeres qui étoient dans le port. L'étonnement arrête. Les funestes effets de la conduite de François I à l'égard du connétable de Bourbon l'instruisoient sur celle qu'il devoit tenir avec Doria: mais il eut aussi peu de ménagemens pour celui-ci que pour le connétable, et perdit le Milanois.

Doria partit pour aller secourir Naples, mais on l'avertit que la flotte combinée des Francois et des Vénitiens étoit composée de vingt-huit vaisseaux, et qu'elle le cherchoit : il ne crut pas devoir l'attendre avec des forces si inégales ; s'arrêta à Irchia, d'où il trouva moyen de ravitailler Naples, ce qui donna à la garnison la facilité de se défendre plus long-tems qu'elle n'auroit pu faire. La peste se mit dans l'armée françoise, emporta une grande partie des soldats, attaque les chefs : le maréchal de Lautrec en fut frappé et mourut. Les Impériaux, instruits de ce qni se passe dans le camp des François, les y tiennent eux-mêmes comme assiégés, enlevent

tour leurs convois. La famine se joint à la peste ; les désertions deviennent fréquentes, et les restes de cette armée redoutable sont resserrés dans leur camp, où il peuvent à peine se défendre.

Le marquis de Saluces, qui avoit pris le commandement de l'armée françoise à la mort du maréchal de Lautrec, sentit que dans une conjoncture si embarrassante, il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Il la fit pendant la nuit : les Impériaux en étant avertis, le suivirent en queue, défirent son arriere-garde, pénétrerent jusqu'au corps de bataille, enleverent Pierre de Navarre qui le commandoit ; le firent prisonnier. Le marquis de Saluces craignant

gnant des accidens encore plus fâcheux, hâta sa marche du côté d'Avers. A peine y fut-il arrivé, que les Impériaux mirent le siége devant cette place, et le forcerent de faire une capitulation honteuse.

Doria voulut profiter de cette occasion pour chasser les François de Gênes, et remettre sa patrie en liberté. Il parti d'Irchia avec sa flotte pour s'y rendre; mais il apprit que la flotte des alliés avoit pris la route de Ponza pour transporter une partie de l'armée françoise et des bagages. Il résolut d'aller à Gaïete, qui en est peu éloignée, et d'y attendre un tems favorable pour l'attaquer : il y arriva en même-tems que les Fran-

çois et les Vénitiens y abordoient. Lorsque les deux flottes combinées eurent mis à terre les hommes et les bagages, elles se séparerent : celle de Venise alla du côté de la Sicile, celle de France retourna au port de Gênes. Doria, voyant une tempête s'élever, ne jugea pas à propos de suivre la derniere. Le lendemain, le tems étant devenu plus calme, il marcha après elle : mais la galere qu'il montoit heurte contre un rocher et fut fort endommagée, ce qui l'obligea de s'arrêter pour la faire réparer. Pendant ce tems, la flotte françoise continua sa route et arriva à Gênes. Si-tôt que sa galere fut en état d'aller, il se remit en mer, en rencontra deux fran-

çoises, les attaqua, et les prit. Comme il étoit nuit lorsqu'il arriva aux environs de Gênes, il dispersa sa flotte dans différens endroits, afin de n'être pas apperçu et de pouvoir attaquer les François le lendemain, dès la pointe du jour, mais il entendit un bruit de canon assez considérable. Il envoya promptement voir ce qui l'occasionnoit. On lui rapporta que les François, instruits de son arrivé, avoient pris le parti de s'enfuir, de sacrifier deux galeres pour sauver les autres, de les laisser dans le port avec ordre de faire une décharge de toute leur artillerie, afin d'empêcher qu'on n'entendît le bruit que faisoient les rames du reste de la flotte. Doria fut fâché

de n'avoir pas reçu ces éclaircissemens plutôt : il ne doutoit pas que s'il eût attaqué la flotte françoise pendant qu'elle étoit dans le trouble et la confusion, il ne l'eût prise toute entiere. Comme il y avoit déja du tems qu'elle étoit partie, il ne voulut pas aller à sa poursuite, et sacrifier l'incertitude de la joindre, à la certitude de délivrer sa patrie qui étoit l'unique objet de ses desirs.

Il se hâta de rassembler sa flotte pour entrer dans le port de Gênes : pendant qu'il étoit occupé, il vit arriver dans des barques deux députés que Trivulce avoit forcé les Génois de lui envoyer pour le prier de ne pas jeter le trouble et le désordre dans sa patrie. et lui repré-

senter que s'il prenoit la ville de force, les François se retireroient dans la citadelle, d'où ils incommoderoient beaucoup les citoyens; de lui dire qu'en voulant se venger, sous prétexte de remettre sa patrie en liberté, il rendroit au contraire son joug plus pesant, et se couvriroit lui-même d'un opprobre éternel; qu'il y avoit sur les bords du Tésin une armée formidable, composée de François et de Vénitiens, qui étoit toute prête à venir au secours de la citadelle; qu'ils croyoient qu'il seroit plus avantageux pour la république, et plus honorable pour lui de faire un accommodement avec le roi de France; et d'accepter les offres que le gouverneur faisoit de rendre la possession de

Savone aux Génois, enfin de rétablir la république dans tous ses droits.

(1) Il n'étoit pas aisé de tromper Doria ; l'air, le maintien des députés lui firent soupçonner que les intentions de Trivulce n'étoient pas aussi favorables pour les Génois qu'on vouloit le lui persuader. Pour éclaircir ses doutes, il envoya à Gênes des personnes de confiance; les chargea de s'informer de ce qui s'y passoit. On lui rapporta que Trivulce avoit forcé le sénat de lui envoyer les trois députés pour le tromper et pour gagner du tems ; qu'il avoit fait demander un prompt secours à celui qui commandoit l'armé du Tésin. Doria, transporté de colere, assembla ses offi-

(1) Sigon. ubi suprà.

ciers et ses soldats, leur dit : «Volons au secours de notre patrie, le tems presse, et versons pour elle, s'il le faut, jusqu'à la derniere goutte de notre sang.» Son neveu Philippin dit: "Marchons, mes amis, avec confiance, notre cause est juste, Dieu nous aidera.» André divisa sa flotte en trois parties, donna le commandement d'une à Philippin, celui d'une autre à un des principaux citoyens de la ville qui l'avoit toujours accompagné, et prit celui de la troisieme. Il leur dit de prendre chacun par un côté, et leur donna rendez-vous à la place du château. Il n'étoit gardé que par cinquante Suisses qui le lui livrerent sans résistance. Doria y mit une garnison, et parcourut toute

la ville avec le reste de ses troupes: mais elle étoit déserte. Il eut la curiosité d'aller à sa maison pour voir ce qui s'y passoit, et n'y trouva qu'une vieille femme qui la gardoit. La peste qui ravageoit la ville depuis quelque tems, avoit forcé presque tous les habitans d'en sortir et de se retirer à la campagne. Il ordonna qu'on sonnât la grosse cloche, pour faire assembler ce qui étoit resté de citoyens de la ville, afin de délibérer avec eux sur le parti qu'on devoit prendre dans la conjoncture présente; mais personne n'osa monter dans la tour, parce qu'on y avoit porté les matelats et les effets de ceux qui étoient morts de la peste, afin de les exposer au grand air. Alors il se rendit

sur la place publique, appela à haute voix ses compatriotes, leur tint ce langage (*) : « Chers concitoyens, mes vœux seroient accomplis, si je voyois régner parmi vous la concorde : vous n'auriez point à craindre un joug étranger; l'amour de la patrie fairoit taire toute ambition; aucun de vous n'aspireroit à la puissance suprême. On ne verroit point dans Gênes cette désunion qui fait la foiblesse d'un état et la force de ses ennemis : on ne verroit point une partie des citoyens dédaigner l'autre et exciter son juste courroux. Les nobles prétendent que tous les honneurs leur sont dus à l'exclusion des autres citoyens : mais sur quoi

(1) Thesaur. Antiquit. Ital. t. 1.

cette prétention est-elle fondée ? Font-ils seuls la force de l'état ? La nature leur a-t-elle donné à eux seuls le jugement, la prudence et le courage ? Non : ce sont les gens du peuple qui fournissent les artistes, les commerçans, les laboreurs, les artisans ; ce sont eux qui fournissent les soldats, les matelots : il naît même souvent parmi eux des hommes qui font honneur à leur patrie et en sont les défenseurs. Qu'on parcoure les annales du monde, on verra que dans toutes les nations, les gèns du peuple ont produit des héros. De quelle utilité sont à la patrie ces nobles qui passent leurs jours dans l'indolence, et prétendent jouir d'une considération qui ne leur est

nullement due ; briguent des honneurs dont ils ne sont pas dignes ; aspirent à des places qu'ils ne sont pas capables de remplir ? on les entend cependant dire que les accorder à des roturiers, c'est les dégrader. Quoi ! l'on dégrade les dignités, les honneurs en les accordant au mérite ! ils ne sont dus qu'à lui seul. Suivre d'autres maximes, c'est éteindre toute émulation, c'est ôter tout espoir de récompense. Chers citoyens laissons le chemin des honneurs ouvert à tout le monde, le desir d'y arriver excitera l'émulation dans tous les états, et l'on verra les Génois remplir la terre de leur nom, comme faisoient autrefois leurs aïeux. »

Ceux qui l'écoutoient, étant convaincus qu'il n'étoit guidé par aucun intérêt particulier, qu'il n'avoit en vue que le bonheur de sa patrie, lui promirent de suivre ses conseils ; qu'ils les regarderoient même comme des loix. Ils déposerent sur-le-champ les magistrats ; élurent douze des principaux citoyens pour avoir soin du gouvernement de la république, et promirent avec serment, d'oublier leurs anciennes querelles. Ce qui parut comme un bienfait de la divinité, la peste cesssa tout-à-coup ; les citoyens revinrent dans la ville, et elle fut repeuplée en peu de jours. Alors on songea à faire des préparatifs pour se défendre, parce qu'on ne doutoit pas que l'armée françoise,

qui étoit aux environs, ne se mît bientôt en marche pour venir attaquer Gênes. On fit faire des recrues dans les campagnes des environs : on enrôla tous les bourgeois qui étoient en âge de porter les armes : on élut Philippin Doria gouverneur de la ville pour la république. On commença par bloquer la citadelle où Trivulce s'étoit retiré avec une partie de la garnison, si-tôt qu'il avoit appris que Doria entroit dans la ville.

Trivulce envoya demander du secours au comte de S. Pol qui avoit joint l'armée de la ligue avec un détachement considérable. Le comte se hâta d'avancer vers Gênes, espérant qu'il pourroit s'emparer de cette ville, avant qu'on eût même

songé à la défendre. Il se trompoit; Philippin avoit fait prendre les armes à tous ceux qu'on avoit enrôlés dans les campagnes, aux bourgeois et aux matelots, en avoit laissé une partie pour garder les murailles de la ville. Il se mit à la tête de l'autre, et alla au-devant du comte de S. Pol : un grand nombre de paysans vint se joindre à lui. Quoique sa troupe fût de beaucoup augmentée, il ne voulut cependant pas attaquer le comte de S. Pol : il sentoit que, si le comte le battoit, Gênes étoit perdue, et se contenta de le harceler sans cesse, de lui couper les vivres. Il réussit si bien, que le comte, voyant son armée périr de faim et de fatigue, prit le parti de se reti-

rer. Si-tôt que Trivulce en fut instruit, il capitula et alla joindre l'armée françoise. Doria fit raser la citadelle, pour qu'elle ne servît plus à ceux qui voudroient asservir la ville. Il s'embarqua ensuite avec quatre mille soldats, alla à Savone qui se rendit sur-le-champ et se soumit à la domination des Génois. Il fit remplir deux grands vaisseaux de pierre, et les fit couler à fond à l'entrée du port, afin de le rendre inaccessible. Il parcourut ensuite tous les pays qui avoit été soumis à la république, et les fit rentrer dans le devoir.

Lorsque tout fut tranquille à Gênes, les habitans s'assemblerent et déciderent que leurs intérêts et leur reconnoissance demandoient

qu'ils élussent Doria doge perpétuel : mais il ne voulut pas accepter cet honneur, disant qu'il étoit plus glorieux pour lui de l'avoir mérité que de le posséder ; qu'il vouloit toujours être soumis aux loix de sa patrie comme le plus simple citoyen ; enfin qu'il seroit plus utile à la république en lui gagnant, par ses services, la protection des grands princes, qu'en restant dans la ville pour juger les procès et appaiser les querelles des particuliers. Le sénat étonné de sa noble modestie et en même tems de son zele pour Gênes, porta un decret qui le déclaroit pere et libérateur de la patrie, ordonnoit qu'on lui érigeât une statue d'airain dans la place publique ; qu'on lui fît

bâtir dans la même place un palais aux dépens du public, et qu'on la nommât par la suite, la place Doria; que lui et sa postérité seroient exempt de tout impôt; enfin que ce décret seroit gravé sur une planche de cuivre qu'on attacheroit dans la place Doria, pour annoncer à la postérité les services que ce grand homme avoit rendus à ses concitoyens, et être un témoignage de leur reconnoissance. L'imprudence de François I ſut cause qu'André Doria développa ses talens, montra ses vertus, acquit autant de gloire et fut élevé aux mêmes honneurs que les plus grands hommes de la Grece et de Rome. Cet événement arriva l'an 1528.

Charles-Quint ne tarda pas à

être instruit de ce qui venoit de se passer à Gênes : il ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer en Doria, ou de sa valeur qui avoit procuré la liberté à sa patrie, ou de sa grandeur d'ame qui lui en avoit fait refuser la souveraineté. En approchant les traits historiques, on en trouve plusieurs qui se ressemblent. Thémistocles, mécontent des Athéniens, passa en Perse, offrit son bras à Xerxès : la joie du roi fut si grande, qu'on l'entendit s'écrier plusieurs fois pendant la nuit : *j'ai Thémistocles*. Si Charles-Quint n'exprima pas sa joie avec les mêmes transports, lorsque Doria fut entré à son service, elle ne fut cependant pas moins vive. Il ordonna à tous les

gouverneurs de ses possessions en Italie de ne rien entreprendre avant d'avoir consulté Doria; de lui prêter les plus prompts secours, si-tôt qu'il en demanderoit pour lui ou pour la république de Gênes. Il le fit amiral général de sa marine, avec le pouvoir d'agir comme il jugeroit à propos, même sans le consulter. Tout le monde s'empressoit de marquer à ce grand homme de l'estime et de la considération : le pape éleva à la dignité de cardinal Jérôme Doria, son proche parent, qu'il savoit lui être très-attaché.

Tout étant tranquille à Gênes, André Doria se retira dans le sein de sa famille, pour se reposer de ses travaux et de ses fatigues; pour

y jouir de la satisfaction de voir ses desirs remplis (*) : mais il pensa tomber dans un malheur qui auroit entraîné la perte de sa patrie. Son palais étoit hors des murs de la ville: le comte de S. Pol, qui parcouroit, avec les débris de son armée, le Tortonese, l'Alexandrin, la Lomelline, résolut de le surprendre et de l'enlever. Pour cette effet il commandoit au capitaine Villacerf de se mettre à la tête de mille hommes d'infanterie, à Montejean de l'accompagner avec cinquante cavaliers, d'aller pendant la nuit, à la maison de Doria, de le prendre et de lui amener. L'endroit d'où ils partirent étoit fort éloigné

(1) Sigonius, ubi suprà Mém. de du Bellay, l. 3.

de la maison de Doria : ils furent apperçus ; on avertit Doria qui se jeta promptement dans une barque avec sa femme et ses principaux effets. Les François arriverent pour ainsi dire, au moment qu'il partoit, pillerent sa maison, y mirent le feu et s'en retournerent.

La paix étant conclue entre l'empereur et le roi de France par le traité de Cambrai, et publiée le 5 août 1529, toutes les hostilités cesserent de part et d'autre. Charles-Quint résolut alors de se rendre à Bologne, pour y recevoir la couronne des mains du pape : il écrivit à Doria, le pria de venir en Espagne le prendre avec ses galeres et le conduire en Italie. Doria se hâta de préparer sa flotte, fit embar-

quer avec lui une partie des principaux bourgeois de Gênes et partit.

Lorsqu'il fut arrivé à Barcelone, il se rendit auprès de l'empereur qui y étoit arrivé (1). Sa majesté impériale alla au-devant de lui jusqu'à la porte de l'appartement qu'il occupoit; se découvrit même, lorsque Doria l'aborda: la joie qu'elle goûtoit en voyant ce grand homme, étoit peinte sur son visage. Doria se mit en devoir d'embrasser ses genoux; mais sa majesté lui tendit la main et l'arrêta. Doria lui promit un dévouement sans bornes et une fidélité inviolable. Charles-Quint lui répondit que ses vertus et ses talens lui étoient connus. On sent combien l'accueil que lui

(1) Sigonius, ubi suprà.

faisoit cs grand prince et les marques d'amitié qu'il lui donnoit, étoient glorieuses pour lui.

La satisfaction de Doria fut encore augmentée par la preuve de confiance qu'il en reçut. Les courtisans conseillerent au monarque de ne pas se servir de vaisseaux étrangers pour passer en Italie, et de ne point confier sa personne sacrée à un homme dont la fidélité ne lui étoit pas encore connue. Charles-Quint ne leur répondit rien, et le lendemain, dès la pointe du jour, il envoya chercher André Doria, alla seul avec lui voir les galeres, se mit dans une chaloupe et les examina toutes, les unes après les autres. Il entra dans celle que Doria avoit coutume de monter,

ordonna qu'on la fît avancer en mer afin de voir si elle étoit légere. Voyant qu'elle alloit très-bien, il dit à Doria qu'il la destinoit pour lui, de la tenir prête pour le lendemain. Cette marque de confiance de la part de l'empereur changea en joie le chagrin qu'avoit causé à Doria le langage des courtisans. Il fit transporter dans les galeres ce qu'il crut nécessaire pour le voyage de l'empereur; avertit sa majesté lorsque tout fut prêt, leva l'ancre, et le conduisit en peu de tems à Gênes. Charles-Quint lui fit présent de vingt-cinq-mille écus d'or. Si François I avoit été aussi adroit que Charles-Quint, le regne de Charles-Quint n'auroit pas été aussi brillant qu'il le fut.

Les

Les Gênois reçurent l'empereur avec acclamation ; lui rendirent les mêmes hommages que s'il eût été leur souverain. Il leur promit de les proteger comme ses fideles alliés, et d'employer toutes ses forces pour les conserver dans leur liberté. Il partit ensuite par Boulogne. André Doria, qu'il avoit prié d'être de son voyage, prit les devans, passa par Reggio, alla voir Alphonse, duc de Ferrare. Ce prince le reçut avec l'accueil qu'il crut devoir à un homme, dont la renommée vantoit les vertus. Alphonse avoit enlevé au pape Modêne, Reggio et Rabiera : Clement VII comptoit que l'empereur lui feroit restituer ces trois places, et Alphonse craignoit que ce monar-

que ne se déclarât contre lui en faveur du pape. Il fit connoître son inquiétude à Doria. Celui-ci avoit pénétré Charles-Quint, quoiqu'il ne l'eût vu que peu de tems. Il s'etoit apperçu que ce prince aimoit à être flatté, et vouloit qu'on lui rendît des hommages, qu'on lui marquât même de la vénération, et conseilla au duc de lui offrir un dévouement entier pour sa personne et pour ses intérêts; ajouta que Charles savoit, par des bienfaits, conserver ses amis et gagner ses ennemis, que le parti le plus sage qu'il eût à prendre étoit de se soumettre à son jugement, la contestation qui s'étoit élevée entre le pape et lui; et non-seulement de lui laisser le passage

libre dans ses états, mais encore de lui présenter les clefs des villes par où il passeroit. Alphonse suivit ce sage conseil et obtint un jugement fav orable.

Lorsque l'empereur fut arrivé à Bologne, il envoya chercher Doria; lui dit qu'il vouloit qu'il assistât aux conférences qu'on tiendroit pour la paix de l'Italie, qu'il aidât de ses conseils, et l'invita de se trouver à la cérémonie de son couronnement, parmi les principaux officiers de l'empire. Charles croyoit qu'il ne pouvoit assez faire d'honneur à ce grand homme.

L'empereur ayant conclu la paix avec le pape, les Vénitiens, et reçu la couronne impériale des mains de sa sainteté, passa en Al-

lemagne, et Doria retourna à Gênes. Ce dernier n'y fut pas plutôt arrivé qu'il apprit que Roderic Portundo, en reconduisant sur les côtes d'Espagne la flotte de l'empereur, avoit été attaqué et battu par un corsaire, connu sous le nom de *Semi-Diable*, que le fameux Barberousse vouloit profiter de cette défaite : qu'il faisoit des préparatifs pour attaquer Cadix ; qu'il avoit invité un grand nombre de corsaires à se joindre à lui ; qu'il y en avoit déja beaucoup qui s'étoient rassemblés au Cap Circello pour le joindre. Il résolut d'aller les attaquer et d'empêcher cette jonction ; assembla ce qu'il put trouver de vaisseaux ; y mit une assez grande quantité de soldats; se rendit promp-

tement à Circello; fit descendre ses soldats à terre, leur ordonna de délivrer tous les Chrétiens captifs qu'ils trouveroient, aussi-tôt qu'ils se seroient emparés de la ville, afin d'augmenter leur nombre et leurs forces, et de faire le plus qu'ils pourroient de Mahométans captifs, afin de diminuer celles de leurs ennemis. Les corsaires, avertis, par leurs sentinelles, qu'on voyoit arriver une flotte considérable; que la grandeur des vaisseaux annonçoit qu'ils étoient montés par des Chrétiens, furent saisis de frayeur. Ils envoyerent demander du secours aux Arabes, sorte de paysans arabes, enfermerent tous les Chrétiens captifs dans des souterrains, firent couler leurs vais-

seaux à fond et se retirerent dans la citadelle. Les soldats de Doria s'emparerent de la ville sans résistance ; chercherent où pouvoient être les captifs chrétiens; les mirent en liberté, selon l'ordre qu'ils avoient reçu. Tout sembloit annoncer à Doria une réussite certaine ; mais il vit tout-à-coup ses espérances s'évanouir, et fut même à la veille de périr avec tout son monde et toute sa flotte. Les matelots, excités par l'appat du pillage, allerent tous à terre, s'elancerent dans la ville, se répandirent dans les maisons. Doria sentit qu'il étoit perdu, si les ennemis descendoient de la citadelle et l'attaquoient; il se hâta de faire battre la retraite. L'événement prouva

combien ses craintes étoient fondés : les Turcs voyant le désordre qui régnoit parmi ses gens, descendirent de la citadelle, et, soutenus par les Arabes, attaquerent les Chrétiens, en firent un horrible carnage. Doria, voyant que personne ne faisoit attention au signal de retraite qu'il avoit fait donner, ordonna qu'on écartât ses galeres du rivage espérant que ses soldats n'ayant aucun espoir de fuir, se rassembleroient pour défendre leur vie. Voyant qu'il ne réussissoit pas, il résolut de sacrifier une partie de son monde pour sauver l'autre ; fit embarquer tous ceux qu'il put ramasser, avec huit cents captifs qu'il avoit délivrés, et partit, laissant quatre cents hommes, tant

soldats que matelots. Il étoit tems qu'il se retirât. Barberousse, instruit de ce qui se passoit à Circello, avoit rassemblé sa flotte, étoit parti en diligence pour attaquer Doria. Il arriva presqu'au même tems qu'il partoit; lui enleva plusieurs vaisseaux; du nombre desquels il y en avoit deux chargés d'armes, de munitions et de vivres. Doria prit sa revanche quelque tems après. Ayant appris que les Algériens, se trouvant dans une très-grande disette de bled, avoient envoyé quatre vaisseaux pour en acheter en Egypte, il alla les chercher, les rencontra lorsqu'ils étoient près d'entrer dans le port Farine, les attaqua, en prit un, força les trois autres à se faire échouer, afin

de sauver les équipages ; il les brûla après avoir délivré les esclaves Chrétiens, que les Turcs, trop pressés de fuir, n'avoient pu emmener.

Charles-Quint, pour attacher tout-à-fait à son service Doria, dont il entendoit tous les jours vanter les vertus et les talens, résolut de l'élever à de nouveaux honneurs, à de nouvelles dignités : il le fit chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, lui donna la principauté de Melphi. Doria n'étoit point dans la classe de ces hommes vulgaires qui croient qu'on ne peut assez récompenser les foibles servicesqu'ils ont rendus; il dit à sa majesté qu'il n'avoit pas encore assez fait pour mériter de si grands bienfaits ; que d'ailleurs

n'ayant point d'enfans et étant trop âgé pour en avoir, il ne transmettroit pas à sa postérité la principauté dont elle l'honnoroit : mais, craignant qu'on attribuât son refus au dessein qu'il pourroit avoir formé de quitter le service de l'empereur, il reprit : « J'accepte ces présens pour prouver à sa majesté que j'ai résolue de lui sacrifier le reste de ma vie »

Pendant que l'Occident de l'Europe jouissoit d'une tranquillité qu'occasionnoit l'épuisement des différens princes de cette contrée, on aiguisoit les armes dans l'Orient; on se préparoit à arroser la terre de sang et à la couvrir de cadavres. Ferdinand archiduc d'Autriche, frere de Charles-Quint, et Jean

Zaposki se disputoient le royaume de Hongrie. Zaposki, ne se trouvant pas en état de résister à l'archiduc, eut recour à Soliman II, empereur des Turcs. Ce sultan qui ne cherchoit qu'un prétexte pour entrer en Hongrie, se mit à la tête d'une armée formidable en 1530; conquit presque tout ce royaume, passa en Autriche, assiégea Vienne : mais il fut battu et obligé de se retirer après avoir perdu plus de soixante mille hommes. Il jura qu'il se vengeroit : pour y réussir il ordonna à ses bachas de lever des troupes dans tous ses états, et se mit en marche à la tête de deux cents mille hommes, menaçant la Hongrie et l'Autriche. Charles-Quint, sentant de quel in-

térêt il étoit pour lui de ne pas laisser le Turc s'agrandir du côté de l'Europe, fit des levées de tous côtés et se prépara à marcher au secours de son frere.

Doria donna dans cette occasion des preuves de son zele et de ses talens (*). Il proposa à l'empereur d'équipper une flotte, de conduire vingt mille hommes de pied, dix mille cavaliers sur les côtes d'Orient, de faire soulever les Grecs; de ravager les frontieres de la Turquie; enfin de forcer Soliman à abandonner la Hongrie et l'Autriche pour venir défendre ses propres états. L'empereur goûta son projet et le chargea de faire tous

(1) Id. ibid. Pauli Jovii, hist. sui temporis, l. 33.

les

les préparatifs qu'il croiroit nécessaires pour le remplir. Les vaisseaux, les matelots, les soldats et les vivres étant prêts, il partit, se rendit à l'île de Zante; y trouva Vincent Capel, amiral de la flotte des Vénitiens; lui proposa de joindre ses forces aux siennes : Capel lui dit qu'il ne le pouvoit parce que la république avoit fait un traité de paix avec les Turcs; mais qu'il lui fourniroit tous les vivres et tous les rafraîchissemens qui lui seroient nécessaires. Doria lui répondit : « Prenez-garde de pousser trop loin la bonne foi avec un homme qui ne se fait aucun scrupule d'en manquer, et de laisser échapper une occasion favorable d'écraser l'ennemi des Chrétiens. Si vous la

manquez, vous ne la retrouverez plus. J'espere que je viendrai à bout de mon dessein, sans le secours des Vénitiens, et qu'alors ils se repentiront de n'avoir pas concouru à la défense de la chrétienté. »

Ce que Doria annonçoit ne tarda pas à s'accomplir. Himérat, général des galeres turques, étoit alors dans le golfe de Larta avec une flotte considérable : il se retira sitôt qu'il apprit que Doria s'étoit avancé jusqu'à Capo-di-Gallo. Doria instruit de sa fuite se hâta de le poursuivre : mais ses vaisseaux d'observation étant venus lui rapporter que Himéral s'étoit retiré vers l'île de Négrepont, il s'arrêta et résolut d'aller assiéger Coron, ville de la Morée. Il s'y ren-

dit promptement; fit ranger ses galeres en demi-cercle autour des murailles qui sont baignées par la mer; plaça ses vaisseaux de charge derriere elles; fit attacher ses ancres à des rochers qui étoient aux environs, et ensuite attirer ses vaisseaux tout contre les murailles par des cables et des cabestans, ordonna qu'on élevât dessus des ponts assez hauts pour que les soldats pussent passer dans la ville; qu'on plaçât de légers canons sur les hunes pour empêcher que les assiégés ne troublassent les travailleurs. Alors il divisa son armée en trois détachemens donna le commandement des deux premiers à des officiers expérimentés; leur ordonna de battre les murailles

chacun de leur côté avec le canon, et de monter à l'assaut lorsqu'ils auroient fait une brêche. Il alla avec un troisieme détachement faire la même opération par un autre endroit de la ville. Il laissa le commandement des galeres où il avoit fait mettre des ponts, à Antoine Doria, son parent, et lui dit d'attendre ses ordres. Un de ses lieutenans eut bientôt fait brêche à l'endroit qu'il battoit : il fit appliquer les échelles ; mais il fut repoussé avec une perte assez considérable. André Doria, ayant poussé avec vigueur l'attaque de son côté, envoya dire à Antoine de faire jeter les ponts des galeres sur les murailles de la ville, et d'y faire passer les soldats destinés

à cette opération. Les Turcs, étonnés de cette nouvelle maniere d'attaquer une place, perdirent courage et se retirerent dans la citadelle. Les Turcs des environs prirent les armes au nombre de sept cents; se rangerent sous les ordres d'un officier nommé Tadar, vinrent pour secourir Conon : mais un des lieutenans de Doria, ayant été instruit de leur marche, fit creuser un fossé profond sur la route qu'ils devoient suivre; le fit recouvrir de brousailles et de terre; se tint en embuscade avec un détachement. Lorsqu'il les vit embarrassés dans le fossé, il tomba sur eux, les passa tous au fil de l'épée. La garnison qui étoit dans la citadelle, capitula, et obtint la

liberté avec la permission d'emporter ses principaux effets.

Plusieurs des officiers de l'armée de Doria, voyant qu'il y avoit près de Cordon un endroit fort commode pour faire un port, lui proposerent de l'établir et d'y construire une citadelle, disant que ce seroit un endroit sûr pour la flotte des chrétiens, et où elle pourroit tenir toujours celle des Turcs en échec. Doria ne fut pas de cette avis. Il dit que l'été étant propre à faire des entreprises, il ne falloit pas l'empoyer à construire un port, qu'il sauroit en trouver de tout faits; qu'il ne falloit pas faire des depenses qui pourroient être inutiles; enfin qu'il avoit besoin des soldats qu'il faudroit y laisser pour le garder.

Il fit voile vers Patras ; s'empara de la ville qui étoit, pour ainsi dire, sans défense ; assiégea la citadelle où la garnison s'étoit retirée avec les femmes et les enfans : mais les Turcs, voyant ses préparatifs, la lui livrerent à condition qu'on leur accorderoit la vie, la liberté, et la permission d'emporter leurs effets. Il divisa son armée en deux corps, en chargea un de les conduire à une certaine distance. Quelques soldats enleverent des femmes turques et les violerent. Doria en fut informé, les fit pendre ; et menaça de faire subir le même sort à ceux qui feroient la moindre insulte aux Turcs. Il dit qu'il vouloit que les infideles eussent une haute idée de la bonne foi des Chrétiens.

Il divisa encore son armée en deux parties, en envoya une par terre; lui donna rendez-vous aux Dardanelles; fit entrer l'autre dans ses vaisseaux, la conduisit au golfe de Lépante. Il résolut d'assiéger les châteaux des Dardanelles; s'approcha de celui qu'on appeloit autrefois Rhium: comme la garnison n'étoit composée que de Grecs, on le lui livra sans résistance. Il en accorda le pillage à ceux qui l'accompagnoient. Les dépouilles qu'ils en retirerent causerent une sédition dans son armée. Ceux qui étoient venus par terre furent fâchés de n'avoir point part au pillage de Rhium: les esprits s'échaufferent, ils allerent jusqu'à accuser Doria

d'injustice ; dirent qu'il les avoit privés à Coron, à Patras de ce qu'ils avoient justement acquis par leurs travaux, leurs fatigues, leur sang même ; qu'il les en privoit encore à Rhium ; que pour s'acquérir la réputation d'homme doux et clément, il sacrifioit l'intérêt des soldats à celui des ennemis ; qu'il n'avoit d'attachement que pour ses Liguriens ; que, pour les fautes les plus légeres, il faisoit périr d'une mort ignominieuse des hommes courageux. La sédition augmentoit par la sédition même. Ils élurent pour chef un de leurs enseignes ; se répandirent dans les campagnes pillerent toutes les maisons qu'ils rencontrerent.

Le repentir suivit leur faute de près : ils sentirent combien ils étoient coupables d'agir ainsi avec un général tel que Doria ; rentrerent dans le devoir : mais Doria, justement irrité, vouloit les punir: il sentoit d'ailleurs que pour maintenir la discipline dans une armée il faut user de sévérité ; que trop de clémence autorise le crime. Il se proposa d'abord de désarmer tous ceux qui avoient trempé dans la revolte et de les abandonner à la fureur des Turcs. Il céda cependant aux prieres de ses officiers, se relâcha de cette rigoureuse punition ; mais à condition qu'ils seroient décimés, et que ceux à qui le sort tomberoit seroient pendus. Sa colere se calma insensiblement;

il eut de la répugnance à faire périr ignominieusement des hommes qui l'avoient accompagné au milieu des hazards, et de la valeur desquels il avoit été souvent témoin : il s'en tint aux menaces. Il eut lieu, par la suite, de s'applaudir de sa clémence : ils lui donnerent, dans toutes les occasions, des preuves de leur zele et de leur valeur. Ils attaquerent et prirent l'autre fort des Dardanelles, après avoir taillé en pieces une armée de Turcs qui venoit à son secours.

Doria venoit d'achever ces exploits, lorsqu'il reçut des lettres de l'empereur, par lesquelles sa majesté l'informoit que Soliman avoit évacué la Hongrie, sans y faire de dégât que sa présence

n'étant plus nécessaire dans ces contrées, elle se disposoit à passer en Italie. Doria, voyant que l'hiver approchoit, crut que la prudence demandoit qu'il quittât un lieu si éloigné, où il auroit peine à trouver de quoi faire subsister son monde. Il laissa dans Coron Mendoce, brave officier espagnol, avec une garnison composée d'Espagnols et d'Italiens, lui promit d'y envoyer de prompts secours s'il en avoit besoin, et retourna à Gênes.

(*) Charles sentit tout le prix du service que ce grand homme venoit de lui rendre, en forçant les Turcs d'évacuer la Hongrie et l'Autriche, pour aller au secours

(1) Id. ibid.

de

de la Grece. Lorsqu'il sut qu'il étoit arrivé à Gênes, il alla le voir, passa quelques jours avec lui à la maison qu'il avoit dans un des fauxbourgs de cette ville; lui donna toutes les marques possibles d'estime et d'amitié. Il ne laissoit passer aucun jour sans aller rendre visite à sa femme. Comme elle étoit autant supérieure à toutes celles de Gênes par le mérite que par la naissance, il prenoit plaisir à converser avec elle. Un jour il lui dit qu'il étoit fâché de n'avoir pas accompagné son mari en Grece avec des forces considérables, qu'il n'auroit pas manqué de faire des prodiges, puisqu'il avoit fait des choses étonnantes avec un très-petit nombre de troupes. Ce prince

saisissoit toutes les occasions de faire connoître la considération qu'il avoit pour son amiral. Doria, de son côté, faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour marquer à sa majesté la satisfaction que lui causoit l'honneur qu'elle vouloit bien lui faire. Elle regarda avec attention quelques-uns de ses meubles et en loua la beauté : Doria la pria d'avoir la bonté de les accepter. Charles-Quint lui dit : " Je les accepte ; mais je veux qu'ils restent dans cet appartement : ils me serviront lorsque je reviendrai vous voir. ,, Doria s'embarqua avec lui, le conduisit à Barcelone.

Ce grand homme ne jouit pas long-tems à la cour de Charles-

Quint de la gloire et des honneurs que ses exploits guerriers lui avoient acquis : on l'avertit que Soliman étoit entré dans le Péloponese avec une flotte formidable ; qu'il assiégeoit Coron ; que la garnison qu'il y avoit laissée manqueroit bientôt de vivres, se trouveroit forcée de se rendre si on ne se hâtoit de lui en fournir. Il alla promptement à Naples, envoya demander du secours au pape ; assembla une flotte de vingt-six vaisseaux de charge et de vingt-huit galeres ; fit embarquer les vielles troupes d'espagne. Il n'attendit pas un renfort de douze vaisseaux qui devoit lui venir d'Espagne : il craignoit que le retard n'obligeât ceux de Coron à se rendre ; mit à la voile ; fit

prendre les devans à une de ses galeres. Celui qui la conduisoit eut l'adresse d'éviter les Turcs et d'arriver au port de Caron sans être arrêté. La nouvelle qu'il apporta du secours qui approchoit, releva le courage des assiégés. Il rejoignit, avec la même adresse et le même bonheur, la flotte de Doria auquel il fit connoître les forces et la position des ennemis. Il lui dit que leur flotte étoit considérable; qu'elle augmentoit tous les jours par la jonction des corsaires qui y arrivoient; qu'on y en attendoit d'Alexandrie un très-célebre qui devoit commander le siége. Doria, sentant combien il étoit intéressant de hâter sa marche, fit avancer sa flotte à force de voiles et de rames.

Lorsqu'il fut arrivé à l'île de Zante, il envoya encore examiner la position des ennemis. On lui annonça que leur flotte étoit dans le golfe de Coron, la poupe tournée vers le promontoire, comme se préparant à livrer combat si on venoit au secours de la ville. Cette nouvelle ne l'intimida point; il continua sa marche, quoiqu'on lui conseillât d'attendre le secours qui devoit lui venir d'Espagne; avança entre le promontoire Acrita et l'île Tricanussa, parce qu'il craignoit qu'en s'écartant de l'île, le vent de terre ne poussât ses vaisseaux trop au large et ne les écartât de Coron. Il envoya en avant deux grands galions, dont il en avoit fait construire un à ses frais, et l'autre

lui étoit survenu de Sicile ; les fit suivre par deux vaisseaux de charge pour sonder les écueils qui pouvoit se trouver dans le détroit , avec ordre de s'arrêter si-tôt qu'ils en seroient sortis, et d'attendre la flotte. Il resta derriere avec sa galere. Lorsque les Turcs virent que la flotte de Doria avoit passé le détroit, et dirigeoit sa course vers Coron, ils lui lâcherent toutes leurs bordées , sans cependant quitter leur position. Doria fit mettre ses vaisseaux de charge sur sa gauche et s'en fit comme un rempart contre l'artillerie des Turcs. Deux de ses vaisseaux, s'étant embarrassés dans leurs vergues , resterent un peu en arriere. Les Turcs avancerent dessus; jet-

terent les grapins sur un, monterent à l'abordage. L'équipage étoit composé d'Espagnols qui firent des prodiges de valeur ; mais ils étoient accablés par le nombre : déja les Turcs étoient maîtres de la proue et d'une partie du pont. Doria alla avec précipitation à leur secours. En abordant la flotte des Turcs il fit un feu terrible sur elle : le vent la poussa contre Coron, et les assiégés la foudroyerent avec leur canon. Le bacha qui la commandoit fut saisi d'effroi et prit la fuite : André Doria le poursuivit et ordonna à son parent Antoine Doria de tâcher de délivrer le vaisseau qui avoit été pris à l'abordage. Antoine lâcha toute sa bordée dessus, et tua quelques

Espagnols qui se défendoient encore : mais lorsqu'il fut arrivé plus près, il dirigea son canon sur les Turcs, en tua une grande quantité; fit monter ses soldats dans ce vaisseau : les Espagnols redoublerent leurs efforts ; une partie des Turcs fut passée au fil de l'épée ; l'autre resta prisonniere. Parmi ces prisonniers, il se trouva plusieurs janissaires et un aga. André les renvoya, sans exiger de rançon, espérant qu'il engageroit les Turcs à avoir la même générosité à l'égard des Chrétiens.

L'armée des Turcs qui faisoit le siége de Coron, voyant la flotte de Doria victorieuse, décampa avec tant de promptitude qu'elle abandonna ses tantes et son bagage.

Les exploits de Doria prouvent combien Charles-Quint devoit se féliciter d'avoir ce grand homme à son service. Doria laissa des munitions de toute especes dans Coron, en fit réparer les fortifications; s'embarqua pour Messine où le vice-roi de Sicile le reçut avec le plus grand honneur. De là, il passa en Italie, s'arrêta à Gaïete, où il maria son beau-fils Antoine Carreto, que sa femme avoit eu de son premier mariage avec Alphonse Carreto. Doria, n'ayant point d'enfant, regardoit Antoine Carreto comme le sien; il lui fit présent de la principauté de Melphi, se retenant simplement une pension de trois mille écus d'or avec le titre de prince de Melphi.

Lorsqu'il fut arrivé à Gênes, il apprit que Barberousse ravageoit les côtes d'Italie (*). Aussi-tôt il rassembla les vaisseaux qui étoient à Gênes ; en fit venir de Naples et de Sicile ; les équipa et se prépara à aller secourir les lieux que Barberousse ravageoit : mais, ayant appris que ce corsaire avoit tourné du côté de Tunis, pour en entreprendre la conquête, et que l'hiver approchoit, il renvoya les galeres de Naples et Sicile avec ordre de revenir le joindre au printems prochain. Il écrivit à Charles-Quint, lui fit connoître combien il étoit contraire à ses intérêts et à ceux de la chrétienté que les Turcs fus-

---

(1) Voyez la vie de Barberousse, page 63 et suiv.

sent en possession de Tunis, et eussent un port si commode pour leur flotte. Charles fut si frappé de la justesse de ses raisonnemens, qu'il songea dès le moment à faire les préparatifs nécessaires pour attaquer Barberousse dans Tunis; chargea Doria du soin de préparer des vaisseaux, et ses généraux de lever des troupes dans tous les pays de sa domination. Chales-Quint partit pour cette expédition au commencement de l'année 1535, et se rendit maître de Tunis de la maniere que nous l'avons expliquée dans la vie de Barberousse à l'endroit cité.

Charles-Quint, après son expédition glorieuse de Tunis, se rendit à Naples et y séjourna quelques

tems. André Doria, qui l'y avoit accompagné, alloit tous les jours, après dîner, converser avec lui. L'empereur qui connoissoit sa prudence, lui communiquoit ses projets et lui demandoit son avis (1). Dans un de ces entretiens, il lui avoua que François Sforce étant mort, il avoit envie de s'emparer du Milanois et de le garder : Doria lui répondit : « Je vois à votre projet deux obstacles presque insurmontables. 1°. Le roi de France est persuadé que le Milanois lui appartient par droit de succession ; il voudra l'avoir ou par un traité ou par la force des armes. 2°. Les princes italiens feront tout ce qui

(1) Id. ibid.

dépendra

dépendra d'eux pour empêcher qu'un monarque aussi puissant que vous, n'ait, dans leur pays, une possession si importante. Il faut d'abord que votre majesté fasse un traité solide avec le roi de France ; sinon il vous attaquera d'un côté et vous fera attaquer de l'autre par le Turc : mais la légéreté naturelle aux François rend ce traité difficile : il n'y a rien de certain avec eux. Vous ne devez établir un duc à Milan qu'après avoir fait de solides réflexions, et pris les plus grandes précautions. Il faut que celui que vous y placerez, vous soit entiérement dévoué ; que vous lui fournissiez tout ce qui lui sera nécessaire pour résister aux François qui ne man-

queront pas de faire une invasion en Italie ; que vous y entreteniez un nombre de troupes considérable ; qu'elles ne soient pas à charge au peuple ; qu'elles paient exactement tous les vivres qu'on leur fournira ; qu'on les tienne toujours dans une exacte discipline. Quand les impôts sont trop onéreux, le peuple ne peut les payer longtems ; mais s'ils sont supportables, il les paie avec tranquillité : ils font rentrer dans les coffres du prince l'argent qui en sort pour les besoins de l'état, et cette circulation de l'espace entre le souverain et les sujets fait leur sûreté réciproque. »

Chales-Quint ne tarda pas à connoître combien les raisonne-

mens de Doria étoient solides. François I, voulant pénétrer dans le Milanois, avoit entrepris la conquête des états du duc de Savoye qui lui en ouvrit le passage. L'amiral de Brion y étoit entré à la tête de l'armée françoise, avoit soumis la Bresse, le Bugey; Chamberri, Montmélian, etc. pris Turin. Doria, en étant informé, alla promptement trouver l'empereur qui s'étoit rendu à Pontremoli; lui conseilla d'attaquer le roi de France dans ses propres états, pour y rappeler; lui promit d'équiper une flotte considérable avec laquelle il ravageroit les côtes de Provence, pendant que sa majesté impériale, à la tête d'une armée de terre, pénétreroit dans l'intérieur du

royaume. Ce conseil étoit conforme au projet que l'empereur avoit formé : on ne tarda pas à le suivre. Charles-Quint entra en Provence à la tête d'une armée formidable ; Doria avec sa flotte ravagea les côtes de ce pays ; entra dans le port de Toulon ; prit la citadelle ; enleva toutes les provisions qu'il trouva dans ce pays, les envoya à l'armée de l'empereur qui commençoit à en manquer, parce que les François avoient dévasté tout le pays par où elle devoit passer. Elle pénétra dans les terres, du coté d'Aix, alors il ne fut plus possible à Doria de lui fournir des vivres, parce que les chemins étoient remplis de détachemens françois et de paysans qui arrêtoient tous les convois.

(1) Doria cherchoit tous les moyens de remédier à ces inconvéniens ; mais on vient lui dire que le comte Rangoné assiégoit Gênes avec des troupes qu'il avoit levées en Italie pour le roi de France. Doria crut qu'il devoit faire l'impossible pour sauver une seconde fois sa patrie : il détacha promptement sept cents hommes de ceux qui étoient dans sa flotte, en donna le commandement à Augustin Spinola ; le fit conduire à Gênes dans les galeres d'Antoine Doria. A l'arrivée de ce secours, les Génois reprirent courage et forcerent Rangoné de lever le siége.

Quoique Doria eût trouvé moyen

(1) Id. ibid. Mém. de du Bellay, l. 3.

de faire parvenir quelques vivres à l'armée de l'empereur, la disette y faisoit tous les jours périr un très-grand nombre de soldats. Ce prince, ayant fait un jour la revue de son armée, trouva que de cinquante mille hommes qui avoient passé les alpes avec lui, à peine en restoit-il vingt-cinq mille. Les attaques imprévues de differens détachemens de l'armée françoise, de paysans, les maladies, la famine avoient causé cette destruction. Il sentit que François avoit pris la sage résolution de ne point risquer une bataille, de se borner à harceler son armée, à lui couper les vivres afin de la détruire. Voyant que son ennemi avançoit à son but, et qu'il alloit bientôt être exposé aux plus

grands dangers s'il résistoit plus long-tems en France, ayant d'ailleurs perdu Antoine de Leve, un de ses plus habiles généraux, il résolut d'évacuer la France. Il s'avança du côté de la mer pour recevoir des vivres de la flotte de Doria, et repassa en Italie. Lorsqu'il y fut arrivé, il demanda à Doria lequel de ses officiers il lui conseilloit de mettre à la tête de son armée en Italie, à la place d'Antoine de Leve. On peut juger de là jusqu'où alloit la confiance de ce monarque à son égard. Doria lui répondit : « Prince, vous avez plusieurs officiers auxquels vous pouvez confier vos affaires en Italie : mais je n'en connois point qui soit plus capable de remplir vos intentions à cet

égard qu'Alphonse d'Avalos. Dès sa plus tendre jeunesse, il a marqué beaucoup d'attachement pour votre majesté : sa valeur est connue de toute votre armée ; il s'est trouvé à toutes les batailles qui se sont livrées sous votre regne. D'ailleurs tous les princes d'Italie verront avec satisfaction que vous mettez à la tête des armées que vous voulez opposer à vos ennemis dans cette contrée, un prince italien. »
Charles-Quint goûta ses raisons et nomma Alphonse d'Avalos général de toutes ses troupes en Italie. Il mit des garnisons dans les différentes places qui lui étoient soumises; monta sur la flotte de Doria, qui le conduisit à Gênes. Il alla encore chez Doria qui le traita

magnifiquement avec toute sa cour. Peu de jours après il transporta sa majesté impériale à Barcelone et il retourna à Gênes. Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il apprit que Laurent de Médicis, son proche parent, qui étoit duc de Florence, et gendre de l'empereur; que les Florentins avoient pris les armes. Sachant combien il étoit important pour l'empereur que Florence lui restât soumise, il y envoya promptement deux mille hommes de troupes espagnoles; manda à Alphonse d'Avalos de se hâter d'y envoyer un détachement d'Allemands; écrivit au cardinal Cibo, parent d'Alexandre de Médicis, et à Côme, fils de ce dernier, pour les avertir qu'ils pouvoient atten-

dre de sa majesté impériale toutes sortes de secours, s'ils lui restoient fideles. Doria ne perdoit aucune occasion de marquer son zele et son attachement pour l'empereur.

(1) Ce fut à-peu-près dans ce tems que Soliman II, empereur des Turcs, fit, à la sollicitation de François I, un armement formidable pour attaquer l'Italie par mer et par terre. Si-tôt que Doria en fut informé, il résolut de rassembler toutes les galeres qu'il pourroit trouver, et d'aller le plutôt possible à la rencontre de la flotte turque; non pour lui livrer combat, parce que ses forces n'étoient pas égales;

(1) Id. ibid. Paul Jov. hist. l. 8.

mais pour l'inquiéter dans sa route et se mettre à portée de lui enlever tous les vaisseaux qui s'écarteroient et l'empêchêr de tirer des vivres des differens lieux par où elle passeroit. Il fit part de son projet à l'empereur et manda en même-tems à Lopez, ambassadeur de sa majesté impériale à Vénise, de tâcher d'engager cette république à joindre ses forces à celles de l'empereur pour résister à leur ennemi commun : mais les Vénitiens venoient de faire une trêve avec les Turcs, ils refuserent de recommencer la guerre avec eux. Ce refus inattendu n'empêcha pas Doria de se mettre en mer aussi-tôt que la saison lui parut favorable. Il avoit rassemblé vingt-huit galeres à trois rangs de rames.

Soliman avoit fait ses préparatifs avec tant de promptitude, quil entra en empire avant qu'on sût qu'il étoit parti de Constantinople. Barberousse étoit dans la mer adriatique, s'étoit déja emparé d'Otrente, dont le gouverneur; Mercurin Catinar, lui avoit fait ouvrir les portes, comme il est dit dans la *vie de Barberousse*, p. 132 et suiv. : il ravageoit toutes les côtes d'Italie. A cette nouvelle, Doria partit de la Sicile, dans l'intention d'attaquer tous les vaisseaux turcs qu'il trouveroit. Il en prit d'abord quelques-uns de transports, enleva tout ce qui étoit dedans et les brûla. Il en rencontra ensuite douze, leur livra combat. Les Turcs se défendirent avec courage: mais Doria les pressa

si

si vivement, qu'une partie fut passée au fil de l'épée, une autre fut précipitée à la mer : l'autre enfin mit les armes bas. Doria perdit beaucoup de monde dans ce combat, parce qu'il se livra avant le jour et que ses vaisseaux, ayant entouré ceux des Turcs, tiroient les uns sur les autres sans se connoître. Instruit que Barberousse le cherchoit avec une flotte très-nombreuse, il brûla promptemeut les douze vaisseaux turcs qu'il avoit pris, parce qu'ils étoient si maltraités, qu'on ne pouvoit les radouber, et se retira à Messine.

Lorsque Soliman apprit la perte de ses douze vaisseaux, il entra en fureur contre les Vénitiens qu'il accusa d'avoir prêté des secours à

Doria, tourna ses armes contre eux; manda à Barberousse d'assiéger Corfou qui étoit de leur dépendance. Les Vénitiens firent prier le pape d'engager Doria à joindre sa flotte à la leur pour secourir cette île : mais Doria fit dire à sa sainteté que la saison étoit trop avancée ; qu'il manquoit de vivres et de soldats ; enfin qu'il seroit imprudent d'exposer, dans la conjonctute présente, les vaisseaux de sa majesté impériale : qu'il auroit soin d'amasser des vivres pendant l'hiver, d'assembler des soldats ; qu'au printems il joindroit sa flotte à celle des Vénitiens pour attaquer les Turcs.

(1) Le pape et les Vénitiens,

(1) Id. ibid. Paul. Jov. l. 37.

mécontens de cette réponse, en firent porter des plaintes à sa majesté par leurs ambassadeurs. Doria en fut instruit et envoya en Espagne un de ses officiers, nommé Adam, qu'il savoit avoir beaucoup d'esprit et de talent pour la parole; le chargea de le justifier auprès de l'empereur. Charles-Quint connoissoit de quelle importance il étoit pour lui de conserver Doria à son service; il donna audience à Adam en présence des ambassadeurs du pape et des Vénitiens; l'écouta avec attention; lui dit qu'il étoit content de la conduite de Doria. Se tournant vers les ambassadeurs, il ajouta : « laissons le faire : il en sait plus que nous. »

Le pape et les Vénitiens, ins-

truits que Barberousse attaquoit successivement toutes les places que les Vénitiens avoient dans le Péloponese, eurent peur qu'il ne poussât ses conquêtes jusqu'en Italie. Ils proposerent à l'empereur de faire un ligue offensive et défensive contre les Turcs. Il accepta et confia à Doria le soin de diriger l'article du traité qui le concernoit. Il fut stipulé que l'empereur fourniroit quatre-vingt-deux galeres à trois rangs de rames : les Vénitiens s'engagerent à en fournir un pareil nombre; le pape en promit trente-six; les Génois se chargerent de fournir les vaisseaux de transport. On convint que Marc Grimani, patriarche d'Aquilée, commanderoit les vaisseaux du pape, Vin-

cent Capel ceux des Vénitiens ; André Doria ceux de l'empereur, et auroit en même-tems le commandement général de la flotte ; que Ferdinand de Gonzague commanderoit les troupes de terre. Le traité étant conclu, Doria se mit sur une de ses galeres, alla en Espagne, se rendit auprès de l'empereur, pour l'instruire de ce qui s'étoit passé.

Paul III, desirant que toutes les forces de la chrétienté se réunissent contre les Turcs, chercha à établir la paix entre l'empereur et le roi de France. Il leur proposa une entrevue à Nice : ils accepterent. Doria fit venir dix de ses galeres, conduisit l'empereur dans le comté de Nice. Sa majesté impé-

riale s'arrêta à Villefranche; le pape se rendit à Monaco; le roi de France s'avança jusqu'au village de Villefranche. Les deux monarques ne se virent point, mais le pape alloit de l'une à l'autre et parvint à leur faire faire une trêve de dix ans. Lorsqu'elle fut conclue, le roi de France se rendit à Marseille ; le pape retourna à Rome ; l'empereur alla à Gênes, se rendit encore chez Doria. Peu de jours après, il se mit en mer, pour retourner en Espagne. Lorsqu'il fut près des côtes de France, il dit à Doria, qui le conduisoit, de relâcher à Aigues-mortes. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il manda au roi qu'il desiroit d'avoir avec lui cette entrevue à laquelle ils n'avoient voulu consentir ni l'un

ni l'autre lorsqu'ils étoient dans le comté de Nice. On ignore quel fut le motif qui engagea Charles-Quint à se conduire ainsi. Quelques historiens croient, et cette opinion est assez vraisemblable, que ce monarque, alors instruit de la révolte des Gantois, vouloit disposer François I à lui accorder un libre passage par la France, pour aller punir les rebelles.

François I se rendit à Aigues-Mortes avec sa femme qui étoit sœur de l'empereur, ses enfans et le cardinal de Loraine. En arrivant, il monta sur la galere de l'empereur qui étoit restée à l'ancre près du rivage, embrassa ce monarque avec amitié. Ils se retirerent tous les deux sur la poupe de

la galere, converserent quelque tems en particulier. L'empereur appela ensuite André Doria qui s'étoit tenu à l'écart, lui dit de venir saluer le roi. François le reçut avec bonté, lui tint ce langage : « Doria, je veux bien, en considération de l'empereur, vous rendre mon amitié. » Doria lui répondit : « Grand roi, c'est une justice que votre majesté me doit. Lorsque j'étois à son service, je lui ai donné des preuves de mon attachement et de mon zele. » L'empereur, s'appercevant que Doria étoit un peu ému, l'interrompit et lui dit de baiser la main du roi. François I la lui présenta d'une maniere gracieuse ; lui demanda à voir sa galere. Il apperçut un canon de bronze sur lequel étoient les armes

de France, s'arrêta à le regarder. Doria lui dit : « Ce canon est d'un métal excellent. » Le roi reprit : « Je fais frapper à présent de meilleur métal que par le passé. » Voulant dire qu'il payoit mieux ceux qui le servoient, qu'il n'avoit fait autrefois. Doria répliqua : « Le métal de l'empereur a toujours été bon. Au reste, prince, ma personne et mes biens sont d'abord dévoués à l'empereur, ensuite à votre majesté. » Le roi le remercia d'un air d'amitié, retourna joindre l'empereur qui étoit resté sur la poupe, lui dit : « Prince, vous avez fait en Doria une bonne acquisition. Ayez soin de le conserver. » Ce langage fit connoître que François I se repentoit de l'avoir mis dans le cas de quitter le service de

France et de s'attacher à l'empereur ; et André Doria eut la satisfaction d'entendre deux grands monarques louer son mérite et sa vertu. Brantome dit qu'il proposa à l'empereur de faire lever l'ancre, d'emmener le roi et de mettre, par ce moyen, fin à la guerre ; ce que l'empereur refusa et détesta. Le même auteur ajoute qu'il l'a entendu dire que c'étoit une calomnie ; qu'un homme qui avoit l'ame aussi élevée qu'André Doria, étoit incapable d'une pareille bassesse.

La trêve que l'empereur et le roi de France venoient de faire, mit le premier dans le cas de fournir au pape et aux Venitiens les secours qu'il leur avoit promis contre

les Turcs. Ces trois puissances firent des préparatifs formidables pour attaquer Soliman. Il en fut informé et se prépara à repousser leurs efforts ; ordonna même à Barberousse, son amiral, d'attaquer les possessions des Vénitiens (1). Barberousse assiégea plusieurs places ; mais il ne resta pas long-tems devant, parce qu'il apprit que la flotte combinée venoit à lui : il se jeta dans le golfe Larta. La flotte des Chrétiens ne tarda pas à paroître : elle avoit mis à la voile vers le milieu du mois d'août 1539. Doria envoya examiner la position

(1) Voyez la vie de Barberousse, p. 146 et suiv. Polidore, Virg. l. 37. Nous préférons son autorité à celle de Sigonius, parce qu'il étoit contemporain.

de Barberousse, et sur le rapport qu'on lui fit, il ne jugea pas à propos de l'attaquer dans le golfe, dit qu'il falloit aller assiéger Lépante, ou quelque autre ville soumise à la domination des Turcs et ravager les environs; que Barberousse, trop bouillant pour souffrir qu'on causât à ses yeux un pareil dommage au Sultan, ne manqueroit pas de sortir du golfe et de livrer combat. Son avis ayant été généralement approuvé, il ordonna de lever les ancres et de partir : mais le vent changea tout-à-coup et arrêta sa marche. Alors François Doria, un de ses cousins, qui étoit resté en observation, fit tirer un coup de canon, signal dont ils étoient convenus, pour

pour l'avertir que Barberousse sortoit du golfe. André lui répondit avec un autre coup de canon pour lui faire connoître qu'il avoit entendu, et avança vers lui avec toute sa flotte. Lorsqu'il l'eut joint, il lui dit : « l'occasion me paroît favorable, il ne faut pas la laisser échapper, déployez toutes vos voiles et avancez sur lui ; je vais vous suivre avec mes galeres à trois rangs de rames. » Il envoya aussi-tôt dire aux chefs des galeres du pape et des Vénitiens de se préparer au combat, et de prendre la flotte ennemie en flanc ; qu'avec les galeres de l'empereur il l'attaquera de face. Ses précautions ainsi prises, il donna ordre d'avancer et de commencer le combat : mais il trouva

la flotte de Barberousse postée si avantageusement et rangée dans un si bel ordre de bataille qu'il fut déconcerté. Il resta même dans une inaction qui impatienta les officiers de sa flotte. Il avoit formé le projet d'opposer les plus gros vaisseaux au premier feu des Turcs, pour les attaquer ensuite avec toute sa flotte. Barberousse pénétra son projet; profita du tems qu'on mettoit à faire avancer ces gros vaisseaux, qui, étant plus pesans que les autres, alloient plus lentement. Il attaqua les galeres qui étoient en avant; les fit reculer, en coula deux bas avec leurs équipages, en brûla deux qui étoient chargées de munitions; en endommagea plusieurs. Il survint un ora-

ge terrible; les Chrétiens se retirerent en confusion vers Corfou. Barberousse les poursuivit : mais il avoient éteint leurs feux; la nuit s'avançoit, il tourna sa route du côté de Paxos qui n'est qu'à douze milles de Corfou. Les Chrétiens revenus de leur premiere frayeur, résolurent d'aller l'y attaquer; mais il employerent tant de tems à faire leurs préparatifs que Barberousse, voyant l'automne approcher, et craignant les tempêtes qui sont alors plus fréquentes sur ces mers, retourna au golfe Larta. Doria, croyant que son honneur demandoit qu'il fît quelque entreprise contre les Turcs, alla dans le golfe Catarro, assiégea et prit Châteauneuf, y mit une garnison et

repassa en Sicile. Tout le monde fut étonné de la conduite que Doria avoit tenue dans ce combat. On connoissoit sa valeur et on ne pouvoit l'accuser de lâcheté. Plusieurs écrivains ont cependant assuré qu'il n'avoit osé attaquer une seconde fois Barberousse ; d'autres ont dit qu'il y avoit un accord entre eux. La réputation des grands hommes a toujours été en butte à la calomnie.

Si Doria ne réussit pas dans cette expédition, il en entreprit peu de tems après une, dont le succès fut glorieux pour lui et fort utile à l'Italie (1). Le corsaire Dragut avoit rassemblé onze ga-

---

(1) Brantome, art. d'André Doria.

liotes, ravageoit toutes les côtes de la Chrétienté. André Doria, pour arrêter ces ravages, rassembla toutes ses galeres de Gênes et de Sicile; se fit accompagner par un de ses neveux, nommé Janettin Doria: alla contre Dragut, le rencontra dans l'île de Corse sur la côte de la Giralate, entre Calvy et la Gyosa, où il étoit occupé à partager avec ses associés les prises qu'il avoit faites sur ces parages. Il l'enferma dans cette cale, l'attaqua si vigoureusement, qu'il le prit avec neuf de ses vaisseaux; le chargea de chaînes et tous les autres corsaires qui y étoient. Le repos ennuyoit ce grand homme: il sentoit d'ailleurs que la guerre est nécessaire pour entretenir la

discipline parmi les soldats, les matelots, et résolut d'attaquer les possessions de Barberousse en Afrique. C'étoit l'ennemi juré des Chrétiens; il crut n'avoir pas besoin de prétexte pour marcher contre lui; assembla sa flotte; passa en Afrique : attaqua Monaster; s'en rendit maître sans beaucoup de résistance; y laissa garnison; repassa en Italie; alla trouver l'empereur; lui conseilla de profiter de la trêve qu'il avoit faite avec le roi de France pour tenter la conquête d'Alger. Il trouva ce prince d'autant plus disposé à suivre son conseil, qu'il avoit lui-même formé le projet d'entreprendre cette expédition. Les Espagnols lui représentoient depuis long-

tems, que les Pirates qui sortoient des côtes d'Alger interrompoient leur navigation et ravageoient leurs côtes.

Charles voulut passer promptement du projet à l'exécution : il chargea Doria de faire les préparatifs nécessaires. Envain Doria lui représenta que la saison étoit trop avancée; que l'automne approchoit; que la mer n'étoit pas alors praticable sur les côtes d'Afrique : il fallut obéir. La flotte étant prête, on leva l'ancre vers la fin de septembre 1541, et on n'arriva à la rade d'Alger que le 25 octobre suivant, parce que la flotte s'arrêta quelque tems à l'île Majorque pour attendre Ferdinand de Gonzague qui devoit la joindre

avec une escadre chargée de munitions de bouche et de guerre. Doria parcourut cette côte pour chercher un endroit favorable à la descente. Pour la suite, voyez la *Vie de Barberousse*, *p.* 181 *et suiv.*

Un orage, suivi d'une tempête terrible, détruisit presque toute la flotte de l'empereur, et la força d'abandonner son entreprise. Sa majesté dit à Doria qu'elle le dédommageroit de la perte de ses vaisseaux. Il y en avoit douze dans la flotte, qui lui appartenoient. Doria lui répondit qu'il étoit moins sensible à la perte de ses vaisseaux qu'à celle des hommes : il en périt effectivement une très-grande quantité. Il ajouta : « Prince, je suis encore humilié de ce que

votre majesté n'a pas voulu écouter mes conseils dans une affaire de cette importance. C'étoit un long usage de la mer qui me faisoit craindre ce qui est arrivé. » Il lui conseilla de se rendre par terre au cap Mesurata, parce que l'embarquement y étoit plus facile. Dès le lendemain, au lever du soleil, Charles fit assembler ses troupes, tourna sa marche vers ce cap, et Doria y conduisit ce qui étoit réchappé de vaisseaux. A peine l'armée étoit-elle embarquée qu'il s'éleva une tempête encore plus furieuse que la premiere. Doria, qui connoissoit parfaitement la marine, ordonna qu'on s'écartât des côtes et qu'on voguât en pleine mer. Comme l'empereur étoit sur

sa galere, sa plus grande attention étoit fixée sur elle. Il prit si bien ses dimensions, qu'il la conduisit à l'île Majorque, où l'empereur resta jusqu'à ce que la mer fût calme. Alors Doria le conduisit en Espagne.

Le premier soin de sa majesté impériale fut de donner des dédommagemens à son amiral pour les galeres qu'il avoit perdues. Il le fit grand protonotaire de Naples, attacha à cette dignité une pension de mille écus d'or et lui fit payer trois années d'avance. Il lui donna par la suite la ville de Tursi en propriété, et l'érigea en marquisat.

(1) Doria, étant instruit que

(1) Sigon. ibid. Brantôme, art. Doria.

François I avoit résolu de rompre la trêve qu'il avoit faite avec l'empereur, de l'attaquer du côté du Roussillon, et d'assiéger Perpignan, envoya avertir sa majesté impériale de mettre dans cette ville des munitions de guerre, de bouche, et d'en augmenter la garnison, parce que cette place étoit alors la clef de l'Espagne. Voyant que l'empereur faisoit peu d'attention à cet avis, il chargea Janettin, son neveu, d'y en conduire. Charles ne tarda pas à connoître combien la précaution de Doria étoit sage; le dauphin, qui fut depuis roi, sous le nom de Henri II, alla assiéger cette ville avec une armée formidable : mais les secours que Janettin y avoit

jetés le forcerent de se retirer.

Charles-Quint, tranquille du côté du Roussillon, résolut de passer en Allemagne pour se venger du duc de Cleves qui vouloit s'emparer du duché de Gueldre. Il manda à Doria de venir le prendre à Barcelone. Sa majesté passa par Gênes et séjourna encore chez Doria, lui communiqua ses affaires les plus importantes. Un jour l'empereur lui dit : « Doria, on me regarde comme un souverain très-puissant et très-heureux : mais il n'y a peut-être pas d'homme en Europe plus embarrassé que moi. Je suis forcé d'avoir toujours les armes à la main pour défendre le Milanois contre les François qui veulent l'envahir,

l'envahir, et je suis sans argent. J'ai envie de le leur abandonner et de rester tranquille. » Doria lui répondit : « Sire, je conseille à votre majesté de garder ce duché. Sa situation est favorable ; il est fertile ; les habitans vous sont attachés. Si cependant vous êtes décidé à le céder, je vous conseille de donner la préférence à Octave Farnese, votre gendre, à condition qu'il entretienne un nombre de troupes suffisant pour le défendre ; de retenir les citadelles de Milan et de Crémont ; d'en confier la garde à un officier d'une fidélité et d'une valeur reconnues. Par ce moyen vous pourrez empêcher les François de pénétrer dans la Lombardie. Dans

un besoin pressant, vous tirerez des subsides de ce pays, du pape et des Vénitiens qui ont intérêt que le roi de France ne mette jamais le pied en Italie.

L'empereur, en le quittant, lui recommanda ses intérêts. Doria ne manquoit aucune occasion de lui marquer son zele et son attachement. Instruit que la flotte des Turcs, commandée par Barberousse, étoit sur les côtes de Provence, il rassembla vingt-six galeres, fit voile vers l'Espagne pour garantir ce royaume de l'attaque des Turcs : mais sur l'avis qu'on lui donna que les François et les Turcs avoient pris la ville de Nice, qu'ils faisoient le siége de la citadelle, il retourna à Gênes ; mit

sur ses galeres un nombre considérable de soldats commandés par le marquis Duguast; les conduisit au secours de cette place, ce qui engagea les assiégeans à se retirer.

Doria conseilla au marquis de ne pas se contenter d'avoir fait lever le siége de Nice, de profiter de l'hiver où les François dispersoient leurs troupes dans des quartiers; d'attaquer quelques-unes des places qu'ils possédoient dans le Piémont; de tâcher de les chasser peu-à-peu de ce pays. Duguast goûta cet avis, assiégea Montdovi, d'où les François faisoient des sorties continuelles et incommodoient beaucoup les Impériaux; le prit après une longue

et vigoureuse résistance de la part des assiégés ; marcha droit à Carignan, place fort avantageusement située et dont la perte pouvoit devenir fort nuisible aux François ; s'en empara, pour ainsi dire, aussi-tôt qu'il l'attaqua. François I, mécontent que Boutieres, qui commandoit ses troupes en Piémont en qualité de gouverneur, eût laissé prendre cette ville, le rappela et envoya à sa place le duc d'Anguien. La premiere expédition que ce jeune prince tenta fut de reprendre Carignan : il en fit le blocus. Duguast, sentant de quelle importance il étoit de conserver cette place, résolut de tout sacrifier pour en venir à bout ; de livrer même bataille aux François

s'il le falloit. Doria, instruit de son projet, lui manda de prendre garde à ce qu'il alloit faire; qu'il valoit mieux abandonner cette ville que de livrer une bataille, dont le succès étoit fort incertain; que s'il la perdoit, les affaires de l'empereur seroient entiérement ruinées en Italie. Il lui ajouta que l'armée du duc grossissoit tous les jours par la grande quantité de jeunes gentilshommes qui venoient volontairement combattre sous ses drapeaux; que Barberousse étoit au port de Toulon avec sa flotte; qu'il profiteroit du moindre désavantage que l'empereur auroit, pour ravager les côtes d'Espagne et d'Italie. (1) Duguast lui répon-

(1) Id. ibid.

dit qu'il avoit résolu de combattre ; que l'empereur lui avoit mandé de conserver Carignan à quel prix que ce fût, et envoyé dans l'intention qu'il livrât bataille, un détachement considérable de troupes allemandes ; qu'il avoit enfin pris toutes les précautions nécessaires pour conserver ce qu'il possédoit dans le Piémont, en cas qu'il fût battu. La suite prouva que l'avis de Doria étoit sage : Duguast livra bataille et fut vaincu. Doria montra, dans cette conjoncture, combien il avoit l'ame élevée : on ne le vit point se réjouir du malheur qu'avoit occasionné le manque de confiance en ses avis. Il chercha à consoler et à soulager Duguast ; écrivit

promptement à Côme de Médicis, duc de Florence, au pape et à plusieurs autres princes d'Italie, pour les prier de faire des levées d'hommes, de les envoyer à Duguast qui s'étoit retiré à Milan ; emprunta de l'argent à tous ses amis ; amassa une somme assez considérable ; la lui envoya. Sachant que les troupes qu'on avoit levées dans l'état ecclésiastique et dans la Toscane auroient peine à arriver à Milan, il manda à ceux qui les conduisoient de les amener à Gênes, d'où il les fit transporter dans le Milanois, par son neveu Janettin ; ce qui mit le marquis Duguast en état d'empêcher le duc d'Anguien de tirer de sa victoire tout l'avantage qu'il

espéroit. Doria ne s'en tint pas là : ayant appris que la flotte de Barberousse étoit dans les ports de la Provence, il envoya Janettin, avec une escadre, croiser aux environs, pour empêcher les Turcs de piller les côtes d'Espagne, et enlever tous les vaisseaux qui s'écarteroient de leur flotte.

Ce grand homme se multiplioit, pour ainsi dire : il étoit par-tout en même-tems, et savoit pourvoir à tout. Barberousse sortit des ports de Provence, passa sur les côtes d'Italie : Doria craignant qu'il ne fît quelques ravages dans l'état de Gênes, engagea le sénat de cette république à lui envoyer des rafraîchissemens et à lui fournir des provisions. Il envoya même, en

son nom, des députés à Barberousse, pour traiter avec lui. Barberousse les reçut avec accueil et les chargea d'assurer à Doria qu'il n'avoit point eu intention d'attaquer les possessions des Génois, ce qui parut autoriser les soupçons qu'on avoit formés sur l'intelligence qui étoit établie entre Doria et Barberousse. *Voyez la Vie de ce dernier.* Tous les auteurs contemporains assurent qu'on fut étonné de voir que Barberousse ne cherchât à faire aucun dégât sur les terres de la république de Gênes. Doria, voulant lever les soupçons qu'on avoit formés sur son intelligence avec Barberousse, chargea Janettin de le suivre avec son escadre jusque sur les côtes

de la Turquie, pour paroître vouloir garantir la chrétienté de ses ravages. Il n'est pas hors de vraisemblance que Doria, connoissant la valeur et les talens de Barberousse, craignît d'exposer sa patrie au danger d'être ravagée par les Turcs et de retomber sous la domination de François I.

On pourroit même croire que Barberousse obtint la liberté de Dragut, que Doria retenoit dans l'esclavage depuis plusieurs années, à condition qu'il ne causeroit aucuns dégâts sur les terres de la république de Gênes. Brantome, article *Dragut*, dit que Barberousse paya à Doria trois mille écus pour la rançon de ce corsaire.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut vers ce tems que Doria brisa ses chaînes. Dragut lui avoit souvent fait proposer sa rançon; mais Doria, persuadé qu'il ne feroit usage de sa liberté que pour reprendre l'état de corsaire et recommencer ses brigandages, avoit toujours refusé de l'accepter et le retenoit en captivité : il se laissa cependant gagner. Sigonius dit qu'il craignoit que Barberousse et les autres corsaires ne tinsent à l'égard des chrétiens qu'ils feroient esclaves, la même conduite qu'il tenoit avec Dragut. Avant de le relâcher, il lui tint ce langage : « Dragut, souvenez-vous que vous êtes homme, et que vous devez traiter avec

douceur ceux que vous ferez esclaves. S'il est injuste de leur ôter la liberté, il l'est encore plus de les maltraiter. Lorsque les loix de la guerre m'ont forcé d'en faire quelques-uns esclaves, je les ai toujours traités avec douceur ; vous le savez par vous-même, Dragut. Quittez donc cette injuste et cruelle habitude que vous avez de mettre les esclaves à la torture, pour exiger d'eux une forte rançon. Je suivrai vos conseils, soyez-en persuadé, répondit Dragut, et si je manque à ma parole, vous pourrez m'en punir, en cas que vous me fassiez une seconde fois captif. »

La paix que l'empereur et le roi de France avoient conclue à

Crespy,

Crespy, le 18 septembre 1544, laissoit à Doria le tems de se reposer. Il alla à Gênes, où il comptoit jouir tranquillement de la gloire que ses exploits guerriers lui avoient acquise : mais il fut trompé dans ses espérances. Un orage s'éleva contre lui, contre sa patrie et pensa l'écraser. Il fut excité par la jalousie que son crédit et sa puissance dans Gênes causoit à Jean-Louis de Fiesque, comte de Lovagna.

Les de Fiesque possédoient des biens considérables dans le territoire de cette république, et y jouissoient, pour ainsi dire, d'une autorité sans bornes; mais la réforme que Doria y avoit faite, en la tirant de dessous la domina-

tion des François, avoit établi une parfaite égalité entre les citoyens, et, par conséquent, abattu la puissance des de Fiesque. Jean-Louis n'avoit que dix ans lorsque son pere mourut. Il resta sous la tutele de sa mere, Marie Roverejo ou de la Rovere. C'étoit la femme la plus ambitieuse de son tems; elle inspira ses sentimens à son fils, et lui conseilla de mettre tout en usage pour recouvrer l'autorité dont ses peres avoient joui autrefois à Gênes. Jean-Louis de Fiesque montra bientôt à sa mere qu'il étoit capable de remplir ses intentions, d'aller même au-delà. La nature sembloit l'avoir formé pour changer la face des états. A cet âge

où le commun des hommes n'a, pour ainsi dire, de passion que pour les femmes; à vingt-un ans il n'étoit occupé qu'à contenter l'ambition qui le tourmentoit. Comme un second Catilina, il vouloit éteindre la liberté de sa patrie dans le sang de ses concitoyens. Il distribuoit au peuple les richesses que la fortune lui avoit accordées, et le nombre de ses amis grossissoit tous les jours. Il savoit cacher son ambition sous l'apparence de la douceur et de la modestie. Une taille avantageuse, une figure agréable prévenoient en sa faveur et achevoient de le rendre dangereux. (1) Guillaume

(1) Sigon. ubi suprà.

Langei du Bellay qui commandoit alors les troupes françoises dans le Piémont, avoit des espions partout et savoit tout ce qui se passoit dans chaque pays ; il parvint à pénétrer les intentions de Jean-Louis de Fiesque ; lui fit proposer secrétement par Pierre de Fiesque, son proche parent et son ami, de suivre l'exemple de ses peres et de se déclarer pour le roi de France, lui faisant assurer qu'on lui fourniroit de l'argent et des troupes. Ces propositions plurent à Jean de Fiesque : il les communiqua cependant à ses amis qui l'avertirent de prendre-garde que l'empereur pouvoit lui faire plus de mal que le roi de France ne pouvoit lui faire de bien. Il

écouta ce conseil, répondit à Langei qu'il étoit disposé à servir le roi de France et que quand le tems seroit arrivé, il lui donneroit des preuves de son dévouement à ses intérêts. Langei communiqua cette réponse à César Frégose, qui, à la révolution de Gênes, s'étoit retiré en France et tellement dévoué aux intérêts de François I, que ce monarque l'avoit fait chevalier de son ordre, et nommé son ambassadeur à Venise. Ce seigneur, ayant été assassiné en passant sur le Pô, pour aller à Venise, comme nous l'avons dit dans la Vie de Barberousse; on trouva dans ses poches des tablettes qui contenoient ce que Langei lui avoit fait dire sur

les intentions de Jean de Fiesque, et on les remit à Duguast. Celui-ci en avertit André Doria et lui conseilla de veiller sur la conduite de Jean-Louis de Fiesque. Doria répondit à Duguast qu'il ne pouvoit se persuader qu'un jeune homme de vingt-un ans au plus, fût capable de former d'aussi vastes projets; qu'il prît pour confident un Frégose, dont la famille avoit toujours été ennemie déclarée de la sienne; enfin qu'il ne traiteroit pas en criminel un enfant qui ne pouvoit l'être. Duguast lui fit une réponse conçue en ces termes : « Je connois ce jeune homme que vous prenez en pitié : il est bouillant et ambitieux; la sujétion l'impatiente. Vous vous

repentirez de ne m'avoir pas écouté, soyez-en certain, mais il n'en sera plus tems. » Doria étoit trop honnête homme pour descendre à la défiance, il pensa qu'on devoit plutôt chercher à s'attacher, par les bienfaits, un jeune homme qui annonçoit de grands talens, que l'irriter par de mauvais procédés, et engagea l'empereur à lui donner deux mille écus de pension sur le Milanois.

Peu de tems après, l'évêque de Sagone mourut. Cet évêque avoit amassé de grands biens et fait des acquisitions considérables dans le royaume de Naples. Il donna tout par testament, à André Doria qui étoit son parent et son ami : mais les fermiers du domaine du

pape prétendirent que cette succession appartenoit à sa sainteté, et voulurent s'en emparer. L'affaire fut portée à Rome et jugée en faveur des fermiers du domaine du pape qui s'en mirent aussi-tôt en possession. André Doria, pour se venger, envoya Janettin, son neveu, prendre quatre galeres du pape dans le port d'Ostie; lui ordonna de les amener à Gênes, avec tous leurs équipages. Cette conduite irrita le pape au point qu'il fit arrêter tous les Génois qui étoient à Rome, et confisqua leurs biens. Alors Doria appela à Naples du jugement qui avoit été porté contre lui à Rome, et y fut envoyé en possession des biens de son parent : alors il pro-

posa au pape de lui rendre ses galeres. Le pape lui fit dire que son intention étoit de les vendre. Jean-Louis de Fiesque en étant informé, conçut le projet de les acheter, croyant qu'elles pourroient lui être utiles par la suite. Il alla à Rome; y fut reçu avec beaucoup d'accueil par les Farnese qui engagerent le pape à lui céder ses quatres galeres à très-bon marché, et à lui donner une pension, afin qu'il les tînt toujours prêtes pour le service de sa sainteté.

De Fiesque retourna à Gênes, continua de faire des liberalités au peuple : mais on remarquoit en lui un air de fierté qu'il n'avoit pas avant son voyage de Rome. Le cardinal Trivulce, qui étoit char-

gé des affaires de France à Rome, avoit été informé des propositions que Langei lui avoit fait faire des réponses qu'il en avoit reçues : il les lui fit renouveler; mais de Fiesque répondit que l'entreprise étoit trop téméraire; qu'il ne la tenteroit pas. Il en conféra cependant avec François Verrina, citoyen de Gênes, homme hardi, entreprenant et capable de tout les crimes. Ce Verrina lui conseilla de travailler pour lui-même, de ne point se mettre sous la dépendance de François I qui étoit inconstant et léger; ajouta qu'il se rendroit facilement maître de Gênes qui n'étoit gardée que par deux cents soldats et par les Doria, dont il seroit facile de se défaire; que le peuple

se déclareroit pour lui ; qu'il pouvoit faire venir, sous différens prétextes, tous les paysans qui étoient répandus sur ses terres. Raphael Sacco, jurisconsulte de Savone, qui étoit dans la confidence de Fiesque et présent à leur conversation, dit que l'entreprise étoit trop hardie et que les suites en seroient funestes ; que le peuple de Gênes ne prendroit jamais pour souverain un homme qui étoit d'une famille patricienne. Il conclut par dire qu'il falloit accepter les propositions du cardinal Trivulce ; soumettre Gênes aux François ; qu'alors de Fiesque s'en rendroit plus facillement maître. Verrina soutint son opinion avec tant de force qu'il la fit goûter et suivre

par de Fiesque. On assembla les conjurés, dont le nombre augmentoit tous les jours; on convint qu'on exciteroit une émeute populaire, qu'on assassineroit les Doria et tous les nobles qui se présenteroient pour l'appaiser. Le projet étoit formé; mais les moyens de l'exécuter étoient difficiles à prendre. Verrina proposa de profiter de la fète de S. André, où tous les grands s'assembloient dans l'église dédiée à ce saint, et de les y assassiner; mais on eut horreur de souiller cette église. Un autre proposa à de Fiesque d'inviter Doria à manger chez lui avec toute sa famille et tous ses partisans, et de les faire assassiner au milieu du repas : Jean de Fiesque refusa de se prêter à un crime

crime si attroce. Ils s'assemblerent plusieurs jours pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient. André Doria eut alors un accès de goutte si violent que la fievre lui prit et qu'on le regarda comme très-près de sa fin. Cet événement arrêta les délibérations des conjurés. Jean-Louis de Fiesque, voyant qu'il ne pouvoit immoler André à sa jalousie, résolut de tourner son poignard contre Janettin. Il alla le trouver un jour; lui dit que les appointemens que le pape lui donnoit ne suffisoient pas pour entretenir les quatre galeres qu'il avoit achetées, que son dessein étoit de les envoyer en course, enfin qu'il le prioit de l'aider de ses conseils. Janettin,

croyant que de Fiesque lui parloit avec sincérité, répondit qu'il falloit envoyer ses galeres en course ou les céder à l'empereur, et lui promit d'employer ses bons offices auprès de sa majesté pour l'engager à lui en donner un prix raisonnable. De Fiesque le remercia; lui dit qu'il les enverroit en course, et fit venir à Gênes trois cents de ses vaisseaux, sous prétexte de les monter. Lorsque les préparatifs pour son départ furent faits en apparence, il alla trouver André Doria et Janettin, leur dit de ne pas être surpris s'ils entendoient du bruit dans la ville la nuit suivante, qu'il seroit occasionné par les matelots et les soldats qu'il feroit embarquer. Il les embrassa

tous deux, leur recommanda sa famille, et les quitta. Il n'avoit alors que vingt-un ans, n'avoit pas eu le tems de s'accoutumer à la fourberie, au crime. On peut juger de là, combien le caractere que la nature lui avoit donné étoit abominable. A peine étoit-il sorti, qu'un citoyen de Gênes entra, leur dit que l'empereur lui avoit ordonné de les avertir qu'un des de Fiesque formoit des complots contr'eux et contre la république. Ils lui répondirent que parmi les de Fiesque, il n'y avoit que Jean-Louis qui fût en état de former une entreprise importante; mais qu'on ne devoit nullement se défier de lui; qu'il avoit une figure trop agréable pour qu'on pût le soupçonner d'être un fourbe.

(*) Les Doria jouissoient de cette tranquillité que donne la vertu. Ils étoient incapables de former de noirs projets, jugeoient des autres par eux-mêmes : ils s'endormoient sur le bord du précipice. De Fiesque, certain de les avoir trompés, se hâtoit d'aller à son but. Il cherchoit à séduire tous les soldats de la garnison : mais celui qui sait manifester sa puissance par les moyens les plus simples, veilloit à la conservation d'André Doria. Il le délivra dans le moment où il alloit périr. Un soir que de Fiesque avoit fait venir plusieurs soldats chez lui, le commandant de la garnison s'avisa

(1) Id. ibid.

de faire lui-même l'appel : voyant qu'il manquoit beaucoup de soldats, il alla dans leur chambre, demanda à leurs camarades ce qu'ils étoient devenus. Ils lui répondirent qu'ils étoient allés chez Jean-Louis de Fiesque. Il se douta que ce jeune homme qui lui avoit toujours paru hardi, même audacieux, formoit quelque mauvais projet. Il chargea les officiers d'aller promptement avertir les magistrats, principalement André Doria et Janettin. Celui-ci répondit aux officiers qu'il étoit instruit de tout ; que Jean-Louis de Fiesque avoit fait venir ces soldats pour les embarquer dans ses galeres qu'il vouloit envoyer en course. Cette réponse calma l'inquiétude

des officiers, et de Fiesque continua les préparatifs de son crime. Lorsque la nuit fut arrivée, il assembla chez lui tous les conjurés, leur donna des armes, envoya Verrina prier à souper tous ceux qu'il croyoit capables d'entrer dans la conjuration. A mesure qu'ils entroient chez de Fiesque, on les conduisoit dans un appartement isolé. Lorsqu'il y en eut un nombre considérable, de Fiesque y entra. Il avoit les yeux égarés, l'air farouche, enfin celui qu'ont ordinairement les hommes près de commettre le crime. Il leur tint ce langage : « Ces armes, ces soldats ne doivent point vous étonner. Je vous ai fait venir ici, moins pour vous donner à souper,

que pour vous associer à la gloire que je vais acquérir en délivrant la patrie de la servitude où on veut la réduire. Je suis informé que Janettin a reçu de l'empereur des sommes considérables pour lui livrer Gênes. J'ai résolu de le faire périre avec tous ceux qui sont de son parti. Le roi de France m'a promis de me fournir du secours. Mes précautions sont si bien prises, que je suis certain du succès. Le peuple se déclarera pour nous lorsqu'il saura que nous n'avons pour objet que sa liberté. » Les uns garderent le silence de l'étonnement, les autres approuverent son projet et lui promirent de le seconder de toutes leurs forces. Il s'en trouva deux ; Baptiste Justinien et

Bava, qui eurent la fermeté de blâmer son entreprise. De Fiesque fit tout ce qu'il put pour les gagner : voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il les fit conduire dans la piéce la plus reculée de la maison, où on les enferma. Il fit ensuite servir à souper : mais presque tous les convives ne mangerent pas : le consternation tenoit leur appétit suspendu. Il disparut un instant pour aller voir Eléonore Cibo, sa femme. Elle étoit alors avec Paul Pansa, homme d'un mérite distingué, et ami de son mari. De Fiesque en entrant leur fit connoître son projet : ils étoient déja fort étonnés de voir arriver dans cette maison une si grande quantité d'hommes armés : lorsqu'ils en

surent la cause, leur étonnement redoubla. Ils lui conseillerent d'abandonner une entreprise si horrible et si dangereuse en même-tems. Sa femme le prit entre ses bras, arrosa son visage de larmes, lui dit : « Cher époux, je mets tout mon bonheur à te posséder à élever cet enfant qui est le fruit de notre tendresse mutuelle; je n'aspire ni aux grandeurs ni aux richesses : l'amour conjugal, l'amour maternel remplissent mon cœur tout entier, et dans le tien ils laissent place à l'ambition. Que cette nuit, qui commence, ne devient-elle pour moi une nuit éternelle ! » Ce langage ne put faire impression sur un homme qui préparoit les assassinats, les forfaits :

il sortit, alla rejoindre les conjurés, leur fit prendre les armes; leur dit qu'il falloit profiter du silence de la nuit. On assure qu'en sortant de sa maison, il tomba; que les conjurés crurent que c'étoit un mauvais présage, mais un nommé Sacco qui étoit à côté de lui, les rassura et leur dit que ces sortes de préventions étoient puériles. Ils continuerent leur marche, s'emparerent des portes de la ville, allerent vers le port, dans l'intention de se rendre maîtres des galeres qui y étoient. De Fiesque, craignant que les forçats ne profitassent de la conjoncture, pour briser leurs chaînes, courut vers les galeres pour donner ses ordres : il passa sur une planche qui étoit mal

assurée : elle tomba dans la mer, l'entraîna avec elle. Le poids de ses armes le précita à fond, il fut noyé sans qu'on s'en apperçut. Les cris des forçats, des gens de mer qui s'étoient rendus sur le port, réveillerent la femme de Doria. Elle alla dans la chambre de Janettin; lui dit qu'elle entendoit un bruit épouvantable sur le port. Il crut qu'il s'étoit élevé une dispuste entre les matelots; se hâta de s'habiller, se fit précéder par un domestique qui tenoit un flambeau. A peine entroit-il sur le port, qu'un des freres de Jean-Louis de Fiesque, nommé Octobon, lui porta, sur la tête, un coup de pique si violent qu'il l'abattit à ses pieds. Ce scélérat, craignant de ne l'avoir

pas tué, lui passa la pique au travers du corps, marcha ensuite dessus. Lecteur, je m'arrête pour pleurer la mort de ce grand homme. Il n'étoit qu'à la fleur de son âge et avoit montré tous les talens militaires et toutes les vertus civiles. André Doria étoit alors dans son lit tourmenté par les douleurs de la goutte. Il demanda ce qui occasionnoit le bruit qu'on entendoit, où étoit son neveu Janettin. On lui répondit qu'il étoit allé vers le port; que de Fiesque, à la tête d'une multitude de conjurés, étoit maître de la ville; qu'il falloit enfin qu'il se hâtât de s'enfuir, s'il vouloit conserver sa vie. Comme ce malheureux vieillard ne pouvoit se tenir sur ses pieds à cause

de

de sa goutte, il ordonna qu'on lui amenât un cheval; se fit placer dessus, alla à un bourg qui n'étoit qu'â quinze milles de Gênes. Les officiers et les magistrats s'assemblerent pour délibérer sur le parti qu'il falloit prendre dans une conjoncture si pressante. Pendant ce tems Jérôme de Fiesque, frere de Jean-Louis qui s'étoit noyé dans la mer, parcouroit les rues de la ville à la tête des conjurés, et crioit : *à la liberté*; mais la nouvelle de la mort de son frere se répandit tout-à-coup; les conjurés se disperserent; les soldats de la garnison s'assemblerent; Jérôme de Fiesque, voyant que le danger le pressoit, se hâta de sortir de la ville. Verrina, le plus ardent des

conjurés, perdit courage, monta promptement sur une des galeres qui étoient dans le port, et alla à Marseille. Le reste des conjurés se retira dans la citadelle, où on les assiégea et on les força de se rendre.

On envoya demander à l'empereur quel jugement on devoit prononcer contr'eux. Il ordonna de les punir avec la derniere sévérité; mais André Doria, qui étoit revenu à Gênes; dit qu'il seroit horrible de se livrer aux excès de la cruauté contre des concitoyens; qu'il falloit se contenter de faire trancher la tête aux plus mutins et de bannir les autres. On suivit son avis; mais Jérôme de Fiesque trouva moyen de s'enfuir et de se

retirer à Marseille, où il joignit Verrina. On rasa la maison des de Fiesque: l'empereur confisqua leurs biens et les donna à André Doria, pour le dédommager des galeres qu'il avoit autrefois perdues, comme nous l'avons déja dit. Doria crut qu'il devoit être content des dédommagemens que Charles lui avoit déja donnés. Il lui conseilla de garder pour lui la ville de Pontremoli qui appartenoit aux de Fiesques; de partager le reste de leurs biens entre ceux qui avoient exposé leur vie pour la république, tel qu'Antoine Doria, Augustin Lando, Hector de Fiesque, qui, loin d'entrer dans la conjuration de ses parens, avoit été un des premiers à prendre les armes contre

eux. Cet événement arriva vers l'an 1547.

La révolte étant appaisée, André Doria fit armer les galeres, en augmenta les équipages ; en envoya une partie à Naples au secours de Pierre de Tolede, vice-roi du royaume, contre lequel les Napolitains s'étoient soulevés. Ce secours fit cesser la révolte.

A peine la conjuration des de Fiesque étoit éteinte, qu'il s'en forma une nouvelle. Elle fut excitée par Jules Cibo, beau-frere de Janettin Doria, et frere d'Eléonore, femme de Jean-Louis de Fiesque. Il étoit d'une des plus anciennes familles de Gênes ; avoit le caractere si fier qu'il ne daignoit même saluer les sénateurs qu'il rencon-

troit; ne marquoit de l'attention et de l'amitié à personne. Il étoit si tourmenté du desir de dominer, qu'il enleva, par la force des armes, à sa mere, même les principautés Massa et de Carrera, qui lui étoient venues de la succession de ses peres. Elle fut obligée d'implorer, contre son fils, le secours de Charles-Quint qui envoya Ferdinand de Gonzague, pour le forcer d'abandonner ces deux principautés.

Les partisans de la France proposerent à Cibo de lui faire donner des troupes et de l'argent s'il vouloit se déclarer pour François I. Il accepta ces offres, promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour faire rentrer Gênes sous sa domination. Son oncle, le cardinal Cibo,

ayant été informé de son projet, se rendit promptement à Massa, pour l'en détourner et l'engager à rendre les deux principautés à sa mere. L'approche de Ferdinand de Gonzague, mieux que les remontrances de son oncle, l'engagea à feindre de consentir à ce qu'on lui demandoit, et de se raccommoder avec sa mere : il lui promit même d'avoir une entiere soumission à ses volontés, et la pria d'aller à Rome avec lui. Il y trouva les de Fiesque. Ils ne tarderent pas à lier avec lui une amitié fott étroite et à connoître son ambition et le desir qu'il avoit de dominer. Lorsqu'ils furent pleinement convaincus de sa façon de penser; ils lui firent faire connois-

sance avec les François qui étoient à Rome, et lui demanderent, dans une conversation, s'il seroit assez entreprenant pour exciter une sédition à Gênes et faire rentrer cette ville sous la domination du roi de France ; ajouterent qu'on en viendroit facilement à bout si l'on tuoit André Doria ; qu'aussi-tôt que cet homme seroit mort, on pourroit engager le peuple à prendre les armes et se rendre maître de la ville ; qu'on tiendroit une armée de François toute prête à le secourir. Il promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour réussir, et l'on convint des mesures qu'il falloit prendre. On lui donna de l'argent pour séduire le peuple de Gênes ; il partit pour se rendre

dans cette ville, et les de Fiesque allerent à la Mirandole avec les François qui étoient de leur complot.

Jules Cibo crut qu'il lui seroit d'autant plus facile d'exécuter son dessein contre André Doria, que celui-ci, ayant pris des gardes, à la sollicitation de ses amis, les avoit tous choisis parmi ceux qui lui étoient les plus dévoués. Son complot étoit près de s'exécuter : mais sa mere l'arrêta : elle ne fit pas difficulté de sacrifier ce méchant fils à l'amour de la patrie. Elle manda au commandant des troupes de l'empereur, qu'elle croyoit que son fils avoit formé quelques projets contre sa majesté et la république ; que pendant

qu'il étoit à Rome, il s'entretenoit sovent en particulier avec les de Fiesque et les François ; qu'il étoit parti pour Gênes. Cet officier avertit André Doria et Ferdinand de Gonzague de ce que cette femme lui avoit mandé. Ferdinand envoya ordre au gouverneur de Pontremoli d'arrêter Cibo, lorsqu'il passeroit par cette ville pour se rendre à Gênes. Cet ordre fut exécuté, et lorsqu'on le questionna sur les fréquens entretiens qu'il avoit eus avec les de Fiesque et les François, il répondit qu'il étoit vrai que les de Fiesque lui avoient fait quelques propositions; mais qu'il avoit dessein d'en faire usage pour les intérêts de l'empereur. On les transféra à Milan ;

on lui donna la question, et les tourmens lui firent tout avouer. Il eut la tête tranchée et ses complices furent bannis. Plusieurs sénateurs et les principaux officiers de la garnison dirent que Gênes étoit si exposée aux conjurations, qu'il étoit certain qu'elle seroit quelque jour opprimée par un tyran, qu'il falloit faire construire une citadelle et y mettre une forte garnison pour tenir la ville en respect, et qu'elle mettroit la vie de Doria en sûreté. Doria blâma cet avis et s'y opposa formellement; dit que ce n'étoit point avec des remparts et des soldats que Gênes conserveroit sa liberté; que ce seroit par l'union et la concorde qui régneroit parmi les citoyens. Il ajouta: « A Dieu ne plaise que

pour conserver mes jours, on prépare l'esclavage à ma patrie. Cette citadelle qu'on propose de construire servira à l'asservir un jour. » Cet avis sage fit ouvrir les yeux aux concitoyens, et la citadelle ne fut point bâtie.

(r) Charles-Quint, voyant que ses affaires étoient dans un très-bon état en Italie, passa en Flandre où sa présence étoit nécessaire. Il engagea Maximilien, fils de Ferdinand son frere, de passer en Espagne pour épouser sa fille Marie, et manda à Philippe. son fils, de venir le joindre, et à Ferdinand de rester en Espagne, de gouverner ce pays pendant son absence et celle de son fils, Maximilien

(1) Id. ibid.

passa par Gênes, alla loger chez Doria qui le reçut avec les honneurs qui lui étoient dus; assembla ses galeres et les conduisit en Espagne. Si-tôt que la célébration des noces fut faite, Philippe se rendit à Barcelone où Doria l'attendoit avec ses galeres pour le transporter en Flandre. Lorsque ce prince parut sur le port, André Doria alla au-devant de lui pour lui rendre ses hommages. Aussi-tôt que Philippe l'apperçut, il descendit de cheval, marcha à sa rencontre. Lorsqu'il aborda ce vénérable vieillard, il l'embrassa tendrement. Doria, le visage couvert de larmes de la tendresse et de la reconnoissance, lui dit : « Grand prince, je rends grace au ciel de m'avoir

laissé vivre assez de tems pour vous transporter en Italie. J'eus autrefois le même honneur à l'égard de votre pere, lorsqu'il alloit immortaliser son nom : c'est un présage pour moi que je passe son fils pour marcher à une gloire certaine. »

Le vent étant favorable, le prince s'embarqua. Doria le transporta en peu de tems à Gênes, et le conduisit chez lui, où Philippe resta plusieurs jours. Pendant le séjour que Philippe fit à Gênes, il s'éleva une dispute entre les soldats de la garnison et les gardes de ce prince. Les magistrats de Gênes ayant, à sa priere, fait conduire dans la prison du château tous les Espagnols qui avoient quitté l'Espagne et s'étoient refugiés à Gênes, il or-

donna au capitaine de ses gardes d'aller, avec une troupe de ses soldats, se saisir de ces prisonniers : les soldats génois, qui gardoient le château, le repousserent : il voulut entrer de force ; il se livra un combat assez vif entre les gardes de Philippe et ceux du château. Le bruit se répandit tout-à-coup que les Espagnols vouloient s'emparer du château et que la ville étoit en danger d'être saccagée : le peuple fut effrayé, tous les marchands fermerent leurs boutiques. André Doria, informé de ce qui se passe, sort de chez lui, sans être accompagné, marche vers le château : la présence seule de ce respectable vieillard arrête les soldats ; le tumulte cesse, les boutiques sont

r'ouvertes et le calme se rétablit.

Lorsque Philippe fut parti de Gênes, Doria se prépara à aller contre les corsaires qui ravageoient les côtes d'Espagne et d'Italie. Il avoit appris que Dragut, auquel il avoit rendu la liberté quelques années auparavant, s'étoit associé avec plusieurs corsaires, et emparé d'une ville d'Afrique, située dans le royaume de Tunis, d'où il sortoit pour faire ses ravages. Doria résolut d'assiéger cette ville et d'en chasser Dragut. Pour faire cette expédition, il rassembla plusieurs détachemens de troupes espagnoles qui étoient en quartier d'hiver à Spezze et à Naples, prit en Sicile toutes les provisions qui lui étoient nécessaires, et partit. Dès le second

jour de navigation : il arriva à la Goulete, concerta son projet avec le gouverneur de cette forteresse, et conduisit sa flotte devant la ville d'Afrique. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il fit mettre son artillerie à terre, la dirigea contre les murailles ; mais elles étoient si épaisses qu'il consuma presque toute sa poudre et ses boulets sans y faire une brêche Il en envoya chercher à Gênes et à Florence ; lorsqu'on lui en eut apporté, il attaqua la ville par mer et par terre ; parvint à faire brêche à la muraille ; fit donner un assaut général. La frayeur saisit les corsaires : ils s'enfuirent avec précipitation. Doria livra la ville au pillage, y mit une garnison suffisante pour repousser les

corsaires, en cas qu'ils vinssent l'attaquer, et s'en retourna à Gênes. Il éprouva le sort accablant de la vieillesse, qui est de perdre ses parens, ses amis : sa femme mourut peu de tems après son retour. Ses vertus lui avoient attiré toute la tendresse conjugale. Doria versa des pleurs sur le tombeau de sa femme : mais, éloigné des sentimens qu'inspire une odieuse philosophie, il essuya ses larmes, se soumit aux volontés de l'être suprême, et le pria d'être sa consolation.

Ce respectable vieillard crut qu'il devoit employer contre les ennemis des Chrétiens le reste des jours que Dieu lui accorderoit. Il s'occupa pendant l'hiver de 1549 à équipper sa flotte pour aller en

core attaquer les corsaires qui s'étoient retirés à l'île des Gerbes, située en Afrique. Il se mit en mer dès le commencement du mois de mars, arriva aux Gerbes presqu'au même tems que Dragut venoit d'y relâcher. Le corsaire, voyant la flotte de Doria si près de lui, se jeta dans un golfe si étroit que les vaisseaux ne pouvoient y entrer qu'un à un; fit faire un fort à l'entrée du canal et y mit du canon. Doria sentit qu'il seroit imprudent d'y attaquer Dragut. Il envoya dire au roi de l'île que s'il vouloit lui livrer ce corsaire, l'empereur lui en marqueroit sa reconnoissance et le prendroit sous sa protection, qu'autrement ce monarque tourneroit

contre lui toute sa puissance. Le roi des Gerbes répondit qu'il ne fourniroit aucun secours à Dragut, mais qu'il ne le livreroit pas. Cette réponse irrita Doria : pour se venger, il envoya chercher de nouveaux vaisseaux et des soldats en Espagne, en Sicile et en Italie. Le danger effraya Dragut, mais ne le déconcerta pas. (1) Voyant que Doria gardoit soigneusement l'entrée du golfe et qu'il lui étoit impossible de passser, il assembla environ cinq cents habitans du pays, leur donna une somme considérable, pour aider à ses gens à élargir une petite riviere qui étoit au fond du golfe ; y fit entrer ses

(1) Brantôme, art. de Dragut.

galeres : mais ayant rencontré des rochers qui l'empêchoient de continuer ce canal, il fit porter ses galeres à terre; les mit sur des planches enduites de matieres grasses, et, avec des rouleaux, leur fit faire un trajet d'environ trois lieues, jusqu'à un canal qui se trouvoit de l'autre côté de l'île. Il les y fit entrer ; les radouba et se sauva par un endroit opposé à celui que gardoit Doria, qui ne s'apperçut de son stratagême et de sa fuite que quand il ne fut plus tems de s'y opposer.

Il se disposoit à le poursuivre : mais Charles-Quint lui envoya dire de revenir en Espagne, pour passer en Italie sa fille Marie et son gendre Maximilien. Il se hâta

d'exécuter les ordres de l'empereur, équipa vingt-sept galeres où le prince et la princesse s'embarquerent. Lorsqu'il fut près du cap Circello, on l'avertit que Léon Strosa, prieur de Capoue et amiral de France, l'attendoit avec trente galeres; ne voulant pas exposer aux dangers d'un combat le prince et la princesse, il se hâta de retourner en Espagne; augmenta sa flotte de trois vaisseaux; prit un plus grand nombre de soldats, et partit pour l'Italie, où il arriva heureusement avec le prince et la princesse, qui voulurent aller à Gênes pour voir sa maison. Ils lui firent l'honneur de rester plusieurs jours chez lui.

Doria avoit résolu de passer le

reste de ses jours dans la tranquillité ; mais il reçut des ordres de l'empereur qui le forcerent de se livrer encore aux travaux, aux fatigues. Ce prince étoit allé en Allemagne pour s'opposer à l'électeur de Saxe, au marquis de Brandebourg, et à plusieurs autres princes qui s'étoient ligués contre lui : il venoit d'apprendre que Henri II, alors roi de France, étoit entré dans la Lorraine à la tête d'une armée formidable. Il manda à son cher Doria l'embarras où il se trouvoit ; lui ordonna d'aller en Espagne avec ses galeres pour lui amener des troupes et lui apporter de l'argent. L'attachement que ce grand homme avoit pour l'empereur lui rendit ses

forces et son activité : il partit. A peine étoit-il arrivé en Espagne qu'il reçut un nouvel ordre de l'empereur de se hâter de lui amener les secours dont il avoit besoin ; de lui amener tous les Allemands qu'il pourroit rassembler et de les transporter dans la Campanie ; parce que Henri II, à l'exemple de son pere, avoit fait alliance avec les Turcs ; qu'ils avoient mis une flotte formidable en mer, et qu'elle étoit près de se joindre à celle de France. Doria fit tout ce qui dépendoit de lui pour exécuter avec promptitude les ordres de l'empereur ; mais il fut battu de la tempête à la hauteur de Narbonne et resta un mois en mer. Enfin il arriva à

Gênes; fit débarquer les soldats; et ayant appris que la flotte des Turcs, commandée par Conradin et Dragut, et composée de cent cinquante vaisseaux, étoit aux environs de Naples, il alla avec trente galeres auprès des embouchures du Tibre, pour y faire de l'eau; s'informa où pouvoit être la flotte ennemie; mais on ne put lui en donner des nouvelles. Voyant qu'il n'en recevoit point non plus de l'empereur, il alla mouiller près de l'île Ponza. Il s'apperçut que la flotte des Turcs venoit sur lui, pendant la nuit, à force de rames et de voiles. On lui conseilla de s'enfuir sur la plus légere galere de sa flotte; mais il ne voulut pas commettre une pareille

reille lâcheté ; ordonna aux officiers de ranger les vaisseaux en ordre de bataille, de partir et de faire en sorte de conserver la même position. Comme les galeres des Chrétiens étoient plus légeres que celles des Turcs, il espéroit que si la flotte ennemie le poursuivoit, elle ne le joindroit pas toute en même tems ; se proposoit de combattre les galeres qui arriveroient les premieres, et espéroit les prendre, parce que les siennes étoient remplies de braves soldats. Ce projet étoit bien concerté et auroit pu réussir : mais les Turcs ayant lâché une bordée sur la flotte de Doria, y jeterent la terreur au point que tous les vaisseaux se

débanderent et prirent la fuite avec précipitation. Dragut qui commandoit l'avant-garde de l'armée des Turcs les poursuivit, en prit cinq et en coula deux à fond. On avoit mis, par malheur, dans ces sept vaisseaux une partie de l'argent qu'on apportoit d'Espagne pour payer les soldats. Il y avoit aussi beaucoup de soldats allemands et d'officiers. Doria fut très-sensible à cet échec : il se reprocha à lui-même d'avoir rendu la liberté à Dragut. On assure que quand on dit à celui-ci qu'il manquoit au serment qu'il avoit fait à Doria de ne jamais attaquer les Chrétiens, il repondit : « Je l'ai fait en prison et par contrainte ; je ne suis pas obligé de le tenir. »

Lorsque le jour parut, Doria, qui étoit fort éloigné des Turcs, rassembla les débris de sa flotte, alla à Naples. En passant, il força les Siennois de lever le siége d'Orbitello. Depuis quelque tems, les Siennois avoient quitté le parti de l'empereur, pour prendre celui du roi de France, parce que le premier vouloit faire construire une citadelle à Sienne pour forcer cette ville de rester sous son obéissance. Doria avoit conseillé à l'empereur de ne pas suivre ce projet, et lui avoit dit que l'amour des peuples pour leur souverain les retenoit plus dans le devoir que les citadelles : son avis n'avoit pas été suivi, et les Siennois s'étoient révoltés. Pierre de Tolede, vice-

roi de Naples, conçut le projet d'assiéger Sienne : il alla trouver Doria, qui passoit son quartier d'hiver à Pouzzoles, lui demanda ce qu'il lui conseilloit de faire à ce sujet. Doria lui répondit qu'il n'approuvoit point son projet ; qu'il ne pourroit lui prêter aucun secours à cause qu'il avoit perdu une partie de ses galeres ; que d'ailleurs le roi de France enverroit des troupes aux Siennois ; qu'il faudroit que l'empereur fît passer une armée considérable dans ce pays ; qu'il n'étoit pas en état, pour le présent, de soutenir une guerre qui ne manqueroit pas de devenir opiniâtre ; que les Siennois combattroient avec un courage qui tiendroit de la fureur,

pour conserver leur liberté ; lui ajouta qu'étant avancé en âge, il s'exposeroit à de grands dangers, sans avoir même l'espérance d'en retirer beaucoup de gloire ; que l'hiver étoit très-rude ; que la fatigue d'un siege, jointe aux incommodités du froid, pourroit le faire périr : que si, malgré ces observations, il continuoit dans son projet, il pouvoit compter sur tous les secours qu'il étoit en état de lui fournir. La prédiction de Doria s'accomplit : le vice-roi persista dans son idée : il fit partir des troupes ; se mit à leur tête et mourut en chemin. Son fils Garsias, de Tolede, ramena les troupes, et les Siennois resterent attachés au parti de Henri II, et

attaquerent ceux de leurs voisins qui étoient attachés à celui de l'empereur.

(1) Au printems de l'année 1553, Doria apprit que la flotte des Turcs et celle de France se préparoient à revenir sur les côtes d'Italie : que ceux qui les commandoient avoient résolu d'attaquer d'abord l'île de Corse. Connoissant l'inconstance des insulaires, il eut peur qu'ils ne livrassent l'île aux François, écrivit promptement au gouverneur de fortifier toutes les villes maritimes, principalement Calvy et Bonifacio. Dragut ne tarda effectivement pas à paroître avec sa flotte sur le

---

(1) Ibid.

rivage du Siennois ; embarqua trois mille françois : dirigea sa marche vers l'île de Corse, dont les François, commandés par le marquis de Termes, s'emparerent en très-peu de tems. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, excepté Calvy et Bonifacio ; mais Bonifacio fut prise par la trahison d'un corse que les François avoient gagné. Le sénat de Gênes, à qui cette île appartenoit, résolut d'envoyer promptement du secours à Calvy et de faire tous les efforts possibles pour chasser les François de l'île. Il chargea Doria du soin de cette entreprise avec un pouvoir illimité. Doria n'objecta ni son grand âge, ni la difficulté de la réussite. Il avoit alors qua-

tre-vingt-cinq ans : mais l'amour de la patrie lui rendit sa premiere vigueur. Il répondit que le reste de ses jours appartenoit à sa patrie, et reçut le serment de soumission de la part des Génois dans la principale église de Gênes. Il envoya un député à l'empereur de la part du sénat, pour avertir sa majesté que les François, secondés par les Turcs, s'étoient emparés de l'île de Corse : qu'il étoit intéressant pour elle qu'on les en chassât : qu'ils pourroient, en la conservant, affamer Gênes et forcer, par ce moyen, les Génois de se soumettre à leur domination. Enfin le sénat supplia sa majesté impériale de ne pas l'abandonner dans une conjoncture si pressante.

L'empereur répondit au sénat qu'il fourniroit aux Génois tous les secours nécessaires : qu'il donnoit à Doria le pouvoir de rassembler tous ses vaisseaux, de lever des troupes dans tous ses états.

Doria sachant que Calvy avoit besoin d'un prompt secours, se hâta d'envoyer en Corse Augustin Spinola, son lieutenant, avec vingt-sept galeres et trois mille hommes d'élite. Spinola hâta sa marche; débarqua près de cette place : attaqua les François et les força de lever le siége, y laissa une garnison considérable, ramena les galeres à Gênes. Doria y joignit toutes celles qu'il avoit pu rassembler ; y fit embarquer environ douze mille hommes et tous

les instrumens de guerre propres à faire des siéges, et partit pour l'île de Corse. Il résolut d'attaquer les places qui étoient situées au midi de l'île, parce que c'étoient les plus foibles : qu'il espéroit, par des siéges peu opiniâtres, accoutumer ses soldats, qui étoient presque tous nouvellement enrôlés, à supporter les fatigues de la guerre, et à assiéger les plus fortes : mais ce projet fut déconcerté : lorsqu'il fut arrivé au cap Corse, il s'éleva une tempête si violente qu'il lui fut impossible d'avancer. Alors il prit le parti de se jeter dans le golfe de S. Florent, ou San-Fiorenzo. Il y a dans ce golfe une ville de même nom, que le marquis de Termes avoit fait for-

tifier, et où il avoit mis une nombreuse garnison commandée par Jourdain des Ursins. Il résolut de l'attaquer, parce qu'il voyoit qu'il se passeroit beaucoup de tems avant que la tempête fût appaisée, que l'hiver pourroit le surprendre et l'empêcher de former aucune entreprise. Il fut encore confirmé dans ce dessein par l'arrivée de plusieurs vaisseaux chargés de troupes espagnoles que lui envoya Philippe, fils de Charles-Quint. Les soins, les fatigues, les pluies abondantes qui survinrent, ne furent point un trop pesant fardeau pour la vieillesse de Doria. De Termes, qui étoit resté hors de la ville avec son corps d'armée, le harceloit sans cesse : Jourdain

des Ursins le fatiguoit par de fréquentes sorties : il fit face à tout ; construisit et fortifia un ouvrage au milieu d'un marais , situé près de la ville , et par lequel les paysans portoient , pendant la nuit , des vivres aux assiégés. Jourdain des Ursins , voyant qu'il n'avoit aucun secours à espérer , demanda à capituler. Doria accorda à la garnison les honneurs de la guerre, à condition qu'elle ne porteroit , de six mois , les armes contre l'empereur , contre les Génois et le duc de Florence qui avoit prêté du secours aux derniers dans cette guerre. Des Ursins donna pour ôtages les plus distingués de ses officiers. Doria fit transporter les François en Provence ; arrêta tous

ceux qui étoient entrés dans la conjuration des de Fiesque et de Cibo ; les fit tous mettre à mort ; de ce nombre étoit Ottobon de Fiesque. Il mit une garnison dans S. Florent, et retourna avec sa flotte sur les côtes d'Italie, où l'empereur lui avoit envoyé ordre de se rendre, parce qu'il avoit appris que celle des Turcs étoit près d'y arriver.

Dragut ne tarda effectivement pas à paroître sur les côtes de l'Apouille avec environ soixante galeres. Doria se hâta d'assembler des troupes à Naples et alla contre lui avec soixante galeres. On lui dit que Dragut avoit pris et ravagé Bastia, ville de l'Apouille ; qu'il s'étoit ensuite retiré vers Préveza,

ville de l'Epire : il résolut de le suivre ; mais les vivres lui manquoient : on ne put en trouver même dans l'Italie qui étoit désolée par la famine. Alors Doria abandonna son projet, pour ne s'occuper que du soin d'arrêter les maux pressans. Il envoya douze galeres acheter du bled dans les différentes parties de l'Europe. Elles revinrent bientôt chargées et rétablirent l'abondance dans toute l'Italie. Ce grand homme savoit pourvoir à tout. Sur la nouvelle que Jacques de Médicis qui commandoit les troupes de l'empereur dans le Siennois, avoit battu Pierre Stroze qui amenoit du secours à ceux de Sienne de la part du roi de France, et qu'on

pressoit cette ville de toutes parts, il envoya ordre à son petit-neveu Jean-André Doria, qui croisoit sur les côtes de Toscane, d'aller, avec ses vaisseaux, bloquer le port de Sienne. Jean-André resta devant ce port pendant tout l'hiver: voyant qu'il ne paroissoit aucun vaisseau ennemi, il assiégea et prit la ville de Télamon et brûla un galion qui portoit des vivres à Sienne.

Pendant que Doria étoit ainsi occupé en Italie, de Termes faisoit tous ses efforts pour réparer les pertes que les François avoient essuyées en Corse. Il reprit Corté, assiégea Calvy, et fit rentrer presque toute la Corse dans le parti des François. A cette nouvelle,

André Doria manda à son neveu de le joindre avec ses galeres, marcha vers la Corse, fit lever le siége de Calvy, augmenta la garnison de cette ville, la pourvut de vivres et de munitions de guerre; alla bloquer Porto-Hercole, où il apprit que les François se préparoient à conduire du secours : il conseilla aux Génois de raser les fortifications de San-Fiorenzo qui leur coûtoit beaucoup à conserver, sans leur être d'une grande utilité : ils suivirent son avis, et cette ville est toujours restée ouverte.

Ce fut dans ce tems que Charles-Quint, fatigué des grandeurs, accablé de maladie, céda ses possessions à Philippe, son fils, et

l'empire à Ferdinand, son frere. Avant son abdication il fit une trêve de cinq ans avec Henri II, roi de France; mais Paul IV engagea ce dernier à la rompre et à faire une invasion dans le royaume de Naples ; lui fournit des troupes et les autres secours dont il avoit besoin. Doria montra pour le fils le même zele qu'il avoit montré pour le pere : il transporta des troupes à Naples, approvisionna cette ville : mais son grand âge ayant diminué ses forces, il pria Philippe de souffrir qu'il s'associât Jean-André Doria son petit-neveu, et fils de Janettin Doria, et qu'il partageât les fatigues avec lui. Philippe lui répondit qu'à l'exemple de son pere, il consen-

tiroit à toutes ses demandes ; mais qu'il ne lui accordoit celle-ci qu'avec douleur, parce qu'il voyoit que le travail commençoit à le fatiguer ; enfin qu'il le prioit de guider Jean-André par ses conseils.

Cependant la flotte des Turcs parut sur les rivages de l'Italie. Doria ordonna à son neveu de rassembler ses vaisseaux, de la suivre et d'empêcher qu'elle ne fît des ravages. Celui-ci exécuta ses ordres au point que Dragut, qui commandoit la flotte des Turcs, fut obligé de se retirer, sans avoir fait aucun débarquement.

La paix s'étant rétablie entre la France et l'Espagne, Philippe voulut en profiter pour faire la conquête de Tripoli, où l'on di-

soit que Dragut avoit intention de s'établir. Il envoya ordre à Jean-André Doria de rassembler toutes ses galeres, de se rendre en Sicile pour transporter en Afrique l'armée que devoit commander le duc de Medina-Cœli, vice-roi de Sicile. Jean-André fit ses préparatifs avec le plus de diligence qu'il lui fut possible : le duc mit tant de lenteur à faire les siens, que le mois d'octobre arriva avant que la flotte fût partie. Jean-André lui conseilla de remettre l'expédition au printems prochain : mais le vice-roi voulut partir. Les vents furent si contraires qu'à peine la flotte arriva dans le mois de février à Palos. Comme l'air y est très-mal-sain, beaucoup de soldats et de matelots

tomberent malades, ce qui engagea Jean-André Doria à aller à l'île de Schecche, dont il chassa les Maures qui l'habitoient. Le vice-roi résolut de la fortifier. Pendant qu'il y étoit occupé, on l'avertit que Dragut étoit parti de Constantinople avec une flotte considérable, et qu'il se préparoit à en joindre une autre qui étoit sur les côtes d'Afrique. Jean-André Doria proposa d'aller au-devant de lui et de l'attaquer avant que la jonction des deux flottes fût faite. Le vice-roi ne goûta pas son avis : il ordonna que l'on continuât les fortifications de l'île, et envoya Jean-André avec une partie de sa flotte pour escorter des vaisseaux qui devoient lui amener des vivres

de la Sicile. Jean-André lui dit qu'il seroit imprudent de diviser la flotte dans un tems où l'on devoit craindre l'arrivée de Dragut ; que son avis étoit de la conduire toute entiere au-devant des vaisseaux qui devoient venir de la Sicile. Voyant que le vice-roi persistoit dans son sentiment, il manda à Philippe II qu'il croyoit qu'on ne devoit pas laisser la flotte plus long-tems sur les côtes d'Afrique ; qu'il falloit la ramener sur celles d'Italie, où on lui fourniroit des munitions et des vivres ; on la mettroit enfin en état de résister, même de battre celle des Turcs. Philippe goûta son avis, manda au vice-roi de le suivre ; mais celui-ci, voulant remplir son

projet, différoit de jour en jour à partir. Enfin le mois de mai arriva avant qu'il eût fait ses préparatifs. Le grand-maître de Malthe lui envoya une chaloupe pour l'avenir que la flotte des Turcs, composée de quatre-vingt-cinq vaisseaux, portant trois mille Spahis et deux mille janissaires, venoit de mettre à la voile de l'île de Gozzo qui n'est qu'à dix-huit milles de celle de Malthe. A cette nouvelle, Jean-André envoya avertir le duc de Medina-Cœli de se hâter de s'embarquer et de partir : mais celui-ci le fit encore avec tant de lenteur, qu'il donna le tems aux Turcs d'arriver. Alors Jean-André, ne se trouvant pas en état de leur livrer combat, leva l'ancre et

voulut partir ; mais le vent lui étoit contraire : les Turcs qui l'avoient favorable furent bientôt à la portée du canon. La terreur se mit dans la flotte des Chrétiens ; tous les vaisseaux, cherchant à fuir, chacun de son côté, se disperserent. Jean-André, voyant que sa galere étoit trop pesante pour pouvoir fuir, aborda à l'île de Schecche et se retira dans les retranchemens qu'on y avoit faits. Lorsque la nuit fut venue, il monta promptement sur une chaloupe, y fit monter Medina-Cœli, se déroba à la vigilance des ennemis, et se sauva en Sicile. André Doria fut bientôt informé du malheur arrivé à la flotte des Chrétiens. Son inquiétude sur le

sort de son neveu étoit extrême : mais elle fut bientôt calmée. Il reçut une lettre de Jean-André qui lui marquoit les détails de ce qui étoit arrivé, et la maniere dont il s'y étoit pris pour échapper aux Turcs. Ce vénérable vieillard alla sur-le-champ à l'église rendre grace à Dieu d'avoir sauvé son petit-neveu.

Ce grand homme approchoit de sa fin : l'âge et les travaux avoient épuisé ses forces ; son estomac faisoit à peine ses fonctions ; sa vue s'étoit affoiblie, ses oreilles s'étoient endurcies : il sentit qu'il étoit à la fin de sa carriere ; fit venir un prêtre, se confessa et reçut les derniers sacremens. Il chargea son valet-de-chambre de dire

dire, de sa part à Jean-André Doria, son petit-neveu, qui étoit absent, de mettre toute sa confiance en Dieu, de servir le roi Philippe avec zele, d'être toujours prêt à secourir sa patrie, à verser même son sang pour elle, s'il en étoit besoin. Il expira peu après. Ce fut l'an 1560 : il en avoit quatre-vingts-treize, moins cinq jours. On l'enterra la nuit suivante sans aucune pompe, comme il l'avoit ordonné par son testament. Les pleurs, les gémissemens de ses esclaves et de ses domestiques annoncerent sa mort : bientôt on entendit crier dans tous les quartiers de la ville : *André Doria est mort ; la république a perdu son apui.* Chacun répétoit cette triste

nouvelle, comme pour se l'apprendre à soi-même et se reprocher de n'en avoir pas assez de douleur. Peu de jours après, Jean-André Doria, son neveu et son héritier, arriva. Alors le sénat voulut honorer la mémoire d'un homme qui avoit rendu de si grands services à la république : lui fit faire un service solemnel dans la grande église de Gênes ; y assista en corps avec sa famille. Tous les principaux bourgeois de Gênes se firent un devoir de s'y trouver en habit de deuil. La tristesse étoit répandue sur tous les visages ; tous les yeux étoient mouillés de larmes : on entendoit pousser des soupirs de toutes parts. Doria avoit été généralement aimé, il étoit généralement regreté.

La fortune l'avoit fait naître dans un état distingué, ses vertus civiles et militaires l'éleverent au comble des honneurs et de la gloire. Il commanda les armées navales de plusieurs princes ; fit une multitude d'exploits sur mer, et quelques-uns sur terre. Ce n'étoit point par la flatterie, par les bassesses qu'il cherchoit à établir son crédit auprès des princes qu'il servoit : il faisoit parler ses actions.

Nous venons de présenter les détails de ses exploits guerriers ; il nous reste à peindre son caractere et sa conduite dans la vie privée. (1) Il avoit la taille avantageuse, l'air robuste, la physio-

(1) Sigonius, ubi suprà.

nomie agréable, les yeux fort vifs, la mémoire si heureuse qu'il retenoit tout ce qu'il lisoit. Il étoit d'une piété exemplaire : récitoit tous les jours l'office de la Vierge ; observoit exactement le jeûne ordonné par l'église. Dans les jours ordinaires, il ne faisoit que deux repas, ne buvoit jamais de vin pur. Il aimoit beaucoup les femmes, mais elles n'étoient jamais cause qu'il manquoit à ses affaires. Il étoit magnifique et généreux ; se faisoit un devoir de soulager les malheureux. Sa maison étoit un palais superbe, enrichi des meubles les plus précieux : il y avoit deux jardins : l'un donnoit sur le bord de la mer, l'autre, sur la pente d'une montagne. Nous

avons vu que Charles-Quint y alla plusieurs fois ; que Philippe II son fils, y alla aussi avec Maximilien, roi de Bohême, et sa sœur Marie, femme de ce prince. Il les reçut avec une magnificence digne de leur auguste rang. Il fit refaire, à ses frais, le chœur de l'église S. Mathieu ; y plaça son mausolée construit en marbre, l'orna de colonnes d'une très-belle sculpture, et fonda un chapitre dans cette église.

Il méprisoit la flatterie, étoit modeste au point qu'il ne parloit jamais de lui, et vantoit toujours les belles actions des autres. Il étoit affable et bienfaisant : jamais il ne demandoit aux souverains des graces pour lui ; mais il en

demandoit souvent pour les autres. Il étoit naturellement doux, et s'il se livroit quelquefois à la colere, il se calmoit sur-le-champ. Il blâmoit les officiers qui maltraitoient les soldats ou les matelots. Il étoit si équitable et si juste que ceux qui étoient en procès s'en tenoient souvent à sa décision préférablement à celle des jurisconsultes. Il pardonnoit fort aisément : mais il vouloit que les crimes atroces fussent sévérement punis. Quoiqu'il eût la permission de recevoir dans ses galeres, comme dans un asyle assuré, tous les exilés de Gênes et des états de l'empereur, il n'y en laissoit entrer aucun lorsqu'il ignoroit quel étoit son crime. S'il étoit lé-

ger, il employoit tout son crédit pour obtenir sa grace. La nature avoit enfin produit Doria pour être un héros et servir de modele aux autres hommes.

FIN.

RESTRICTED CIRCULATION

214126

Bot. 3/4/57 while in Belgium-Librairie Moens
Bruxelles, $12.00 Set of 6 vols. 1 missing.

